This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

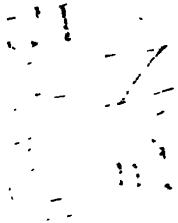
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582322 3



OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE,

De l'Academie Françoise.

TOME SECOND.

Qui contient

L'HISTOIRE DES ORACLES.

LES LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER***.

Nouvelle Edition augmentée par l'Auteur.

A LA HAYE,

Chez ANTOINE VAN DOLE.

M D C C X X X V I.

HISTOIRE

DES

ORACLES.

PAR Mr.

DE FONTENELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Nouvelle Edition revuë & corrigée par l'Auteur.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A LA HAYE,
Chez GOSSE & NEAULME.
MDCCXXVIII.

PREFACE.

IL y a quelque tems qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van-Dale, Docteur en Medecine, & imprimé en Hollande. Je trouvai que cet Auteur détruisoit avec assez de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons, & de leur cessation entiere à la venüe de Jesus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition très-étenduë. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux même d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin ne fussent point privez d'une lecture si agréable & si utile. Mais je fis reflexion qu'une Traduction de ce Livre ne seroit pas bonne

pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Savans, & il a eu raison de négliger des agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de passages qu'il cite très-fidelement, & dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse lors qu'il les prend du Grec; il entre dans la discussion de beaucoup de points de Critique, quelquefois peu necessaires, mais toujours curieux. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui leur égayeroit tout cela par des reflexions, pas des traits ou de Morale, ou même de Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnoissance. De plus Monsieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre très-souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelque autre chose qui se presente, & dans cette parenthese-là il y enchasse une autre parenthese, qui même n'est peut-être pas la derniere;

re ; il a encore raiſon, car ceux pour qui il a prétendu écrire, ſont faits à la fatigue en matiere de lecture, & ce deſordre ſavant ne les embaraſſe pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fuſſent guere accommodez ſi elle eût été en cet état ; les Dames, & pour ne rien diſſimuler, la plûpart des Hommes de ce Païs-ci, ſont bien auſſi ſenſibles à l'agrément ou du tour, ou des expreſſions, ou des penſées qu'à la ſolide beauté des recherches les plus exactes, ou des diſcuſſions les plus profondes. Sur tout, comme on eſt fort pareſſeux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ai donc plus ſongé à traduire, & j'ai crû qu'il valoit mieux en conſervant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avouë qu'on ne peut pas pouſſer cette liberté plus loin que j'ai fait ;

j'ai changé toute la disposition du Livre, j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en soi, ou trop peu d'agrément pour recompenser le peu d'utilité; j'ai ajoûté non-seulement tous les ornemens dont j'ai pû m'aviser, mais encore assez de choses qui prouvent ou qui éclairciſſent ce qui est en question; sur les mêmes faits & sur les mêmes passages que me fourniſſoit Monsieur Van-Dale, j'ai quelquefois raisonné autrement que lui, je ne me suis point fait un scrupule d'inserer beaucoup de raisonnemens qui ne sont que de moi; enfin j'ai refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le même état où je l'euſſe mis d'abord selon mes vuës particulieres, si j'avois eu autant de savoir que Monsieur Van-Dale. Comme j'en suis extrêmement éloigné, j'ai pris sa science, & j'ai hazardé de me servir de mon esprit, tel qu'il est; je n'euſſe

pas

pas manqué ſans doute de prendre le ſien ſi j'avois eu affaire aux mêmes Gens que lui. Au cas que ceci vienne à ſa connoiſſance, je le ſupplie de me pardonner la licence dont j'ai uſé, elle ſervira à faire voir combien ſon Livre eſt excellent, puis qu'aſſurément ce qui lui appartient ici paroîtra encore tout-à-fait beau, quoi qu'il ait paſſé par mes mains.

Au reſte, j'apprens depuis peu deux choſes qui ont rapport à ce Livre. La premiere que j'ai priſe dans les Nouvelles de la République des Lettres, eſt que Monſieur Moebius, Doyen des Profeſſeurs en Theologie à Leipſic, a entrepris de refuter Monſieur Van-Dale. Veritablement il lui paſſe que les Oracles n'ont pas ceſſé à la venuë de Jeſus-Chriſt, ce qui eſt effectivement inconteſtable quand on a examiné la queſtion; mais il ne lui peut accorder que les Démons n'ayent pas été les Au-

teurs des Oracles. C'eſt déja faire une breche très-conſiderable au Syſtême ordinaire, que de laiſſer les Oracles s'étendre au-delà du tems de la venuë de Jeſus-Chriſt, & c'eſt un grand préjugé qu'ils n'ont pas été rendus par des Démons, ſi le Fils de Dieu ne leur a pas impoſé ſilence. Il eſt certain que ſelon la liaiſon que l'opinion commune a miſe entre ces deux choſes, ce qui détruit l'une ébranle beaucoup l'autre, ou même la ruine entierement; & peut-être après la lecture de ce Livre entrera t-on encore mieux dans cette penſée; mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt que par l'Extrait de la Republique des Lettres il paroît qu'une des plus fortes raiſons de Monſieur Moëbius contre M. Van-Dale, eſt que Dieu défendit aux Iſraëlites de conſulter les Devins & les Eſprits de Python, d'où l'on conclut que Python, c'eſt-à-dire les

Dé-

Démons, se mêloient des Oracles, & apparemment l'Histoire de l'apparition de Samuël vient à la suite. Monsieur Van-Dale répondra ce qu'il jugera à propos; pour moi, je déclare que sous le nom d'Oracle je ne prétends point comprendre la Magie dont il est indubitable que le Démon se mêle; aussi n'est-elle nullement compriſe dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas même selon le sens des anciens Payens, qui d'un côté regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion, & de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien que nous. Aller consulter un Necromancien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Ericto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle, & s'il faut marquer encore cette distinction, même selon l'opinion commune, on prétend que les Oracles ont cessé à la venuë de Jesus-Christ, & cependant

on ne peut pas prétendre que la Magie ait ceſſé. Ainſi l'objection de Monſieur Moëbius ne fait rien contre moi, s'il laiſſe le mot d'Oracle dans ſa ſignification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La ſeconde choſe que j'ai à dire, c'eſt que l'on m'a averti que le R. P. Thomaſſin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une pieté ſolide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-ci l'honneur de la nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans ſa Méthode d'étudier & d'enſeigner chrétiennement les Poëtes. *J'avoüe que j'en ai été un peu fâché ; cependant je me ſuis conſolé par la lecture du Chap. XXI. du Liv. II. de cette Methode, où je n'ai trouvé que dans l'Article XIX. en aſſez peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec lui. Voici comme il parle.* La verita-

ritable raiſon du ſilence impoſé aux Oracles, étoit que par l'Incarnation du Verbe Divin la Verité éclairoit le monde, & y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainſi on ſe détrompoit des illuſions des Augures, des Aſtrologues, des obſervations des entrailles des bêtes, & de la plûpart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impoſtures, où les hommes ſe trompoient les uns les autres par des paroles obſcures, & à double ſens. Enfin, s'il y avoit des Oracles où les Demons donnoient des réponſes, l'avenement de la Verité incarnée avoit condamné à un ſilence éternel le Pere du Menſonge. Il eſt au moins bien certain qu'on conſultoit les Demons lors qu'on avoit recours aux Enchantemens & à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Ecriture l'aſſure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par oc-*

occaſion, très-brievement, & ſans aucun deſſein d'approfondir la matiere, c'eſt bien en dire aſſez que d'attribuer la plûpart des Oracles à l'impoſture des hommes, de revoquer en doute s'il y en a eu où les Demons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Demons que dans les Enchantemens & dans la Magie, & enfin de faire ceſſer les Oracles, non pas préciſément parce que le Fils de Dieu leur impoſa ſilence tout d'un coup, mais parce que les eſprits plus éclairez par la publication de l'Evangile ſe deſabuſerent, ce qui ſuppoſe encore des fourberies humaines, & ne s'eſt pû faire ſi promptement. Cependant il me paroît qu'une queſtion décidée en ſi peu de paroles, peut être traitée de nouveau dans toute ſon étenduë naturelle, ſans que le Public ait droit de ſe plaindre de la repetition, c'eſt lui remettre en grand ce qu'il n'a encore vû qu'en petit, & tellement en pe-

petit, que les objets en étoient quaſi imperceptibles.

Je ne ſai s'il m'eſt permis d'allonger encore ma Preface par une petite obſervation ſur le ſtile dont je me ſuis ſervi. Il n'eſt que de Converſation, je me ſuis imaginé que j'entretenois mon Lecteur; j'ai pris cette idée d'autant plus aiſément qu'il falloit en quelque ſorte diſputer contre lui, & les matieres que j'avois en main étant le plus ſouvent aſſez ſuſceptibles de ridicule, m'ont invité à une maniere d'écrire fort éloignée du Sublime. Il me ſemble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à ſon corps défendant. Il eſt ſi peu naturel! J'avouë que le ſtile bas eſt encore quelque choſe de pis; mais il y a un milieu, & même pluſieurs. C'eſt ce qui fait l'embaras; on a bien de la peine à prendre juſte le ton que l'on veut, & à n'en point ſortir.

TA-

TABLE
DES
CHAPITRES.
PREMIERE DISSERTATION.

QUe les Oracles n'ont point été rendus par les Démons. Pag. 4
CHAPITRE I. Premiere Raiſon pourquoi les Anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Genies. 5
CHAP. II. Seconde Raiſon des anciens Chrétiens pour croire les Oracles ſurnaturels. Convenance de cette opinion avec le Syſtême du Chriſtianiſme. 9
CHAP. III. Troiſiéme raiſon des Anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philoſophie de Platon. 10
CHAP. IV. Que les Hiſtoires ſurprenantes qu'on débite ſur les Oracles, doivent être fort ſuſpectes. 14
CHAP. V. Que l'opinion commune ſur les Oracles, ne s'accorde pas ſi bien qu'on penſe avec la Religion. 25
CHAP. VI. Que les Démons ne ſont pas ſuffiſamment établis par le Paganiſme. 30
CHAP. VII. Que de grandes Sectes de Phi-

Philoſophes Payens n'ont point cru qu'il y eut rien de ſurnaturel dans les Oracles. 35
CHAP. VIII. Que d'autres que des Philoſophes ont auſſi aſſez ſouvent fait peu de cas des Oracles. 42
CHAP. IX. Que les Anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fuſſent rendus par les Démons. 49
CHAP X. Oracles corrompus. 54
CHAP. XI. Nouveaux établiſſemens des Oracles. 59
CHAP. XII. Lieux où étoient les Oracles. 64
CHAP. XIII. Diſtinctions de jours & autres myſteres des Oracles. 70
CHAP. XIV. Des Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetez. 75
CHAP. XV. Des Oracles en Songe. 79
CHAP. XVI. Ambiguitez des Oracles. 84
CHAP. XVII. Fourberies des Oracles manifeſtement decouvertes. 87
CHAP. XVIII. Des Sorts. 89

SECONDE DISSERTATION.

QUe les Oracles n'ont point ceſſé au tems de la Venuë de J. C. 95
CHAP. I. Foibleſſe des raiſons ſur leſquelles cette Opinion eſt fondée. *ibid.*

CHAP. II. Pourquoi les Auteurs Anciens se contrediſent ſouvent ſur le tems de la ceſſation des Oracles. 101
CHAP. III. Hiſtoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles. 104
CHAP. IV. Ceſſation generale des Oracles avec celle du Paganiſme. 112
CHAP. V. Que quand le Paganiſme n'eût pas dû être aboli, les Oracles euſſent pris fin. Premiere raiſon particuliere de leur décadence. 126
CHAP. VI. Seconde cauſe particuliere de la décadence des Oracles. 134
CHAP. VII. Dernieres cauſes particulieres de la décadence des Oracles. 136

HIS-

HISTOIRE
DES
ORACLES.

MON deſſein n'eſt pas de traiter directement l'Hiſtoire des Oracles; je ne me propoſe que de combatre l'opinion commune qui les attribue aux Demons, & les fait ceſſer à la venue de JESUS-CHRIT; mais en la combattant, il faudra néceſſairement que je faſſe toute l'Hiſtoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leurs progrès, les differentes manieres dont ils ſe rendoient, & enfin leur décadence, avec la même exactitude que ſi je ſuivois dans ces matieres l'ordre naturel & hiſtorique.

Il n'eſt pas ſurprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philoſophes. Les principes en ſont ſi cachez que la Raiſon humaine ne peut preſque ſans temerité ſonger à les découvrir; mais quand il n'eſt queſtion que de ſavoir ſi les Oracles ont pû être un jeu & un artifice des Prêtres Payens, où peut être la difficulté? Nous qui ſommes hommes, ne ſavons-nous pas bien juſqu'à quel

point d'autres hommes ont pû être ou Impoſteurs, ou Dupes? Sur tout, quand il n'eſt queſtion que de ſavoir en quel tems les Oracles ont ceſſé, d'où peut naître le moindre ſujet de douter? Tous les Livres ſont pleins d'Oracles. Voyons en quel tems ont été rendus les derniers dont nous ayons connoiſſance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la déciſion des choſes ſoit ſi facile; nous y faiſons entrer des préjugez, qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fuſſent trouvez naturellement, & ces difficultez, qui ne viennent que de notre part, ſont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croi, de bien conſiderables, ſi nous ne les y avions miſes. Elle étoit de ſa nature une affaire de Religion chez les Payens, elle en eſt devenue une ſans néceſſité chez les Chrétiens, & de toutes parts on l'a chargée de préjugez, qui ont obſcurci des veritez fort claires.

J'avoue que les préjugez ne ſont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fauſſes Religions. Ils regnent néceſſairement dans celles qui ne ſont l'ouvrage que de l'eſprit humain, mais dans la vraie, qui eſt un ouvrage de Dieu ſeul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, ſi ce même eſprit humain pouvoit s'empêcher, d'y toucher, & d'y mêler quelque choſe du ſien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que ſeroit-ce que des préjugez ſans fondement? il n'eſt pas capable d'ajouter rien de réel & de ſolide à l'Ouvrage de Dieu.

Cepen-

Cependant ces préjugez qui entrent dans la vraie Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moien de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même tems quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en sont capables, au contraire je les en loue, mais enfin quelque louable que soit cet excès, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'Erreur d'avec la Verité, que de respecter l'Erreur mêlée avec la Verité.

Le Christianisme a toujours été par lui-même en état de se passer de fausses preuves, mais il y est encore presentement plus que jamais, par les soins que de grands Hommes de ce Siecle ont pris de l'établir sur ses veritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis sur notre Religion d'une juste confiance, qui nous fasse rejetter de faux avantages qu'un autre Parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils aient été, n'ont point été rendus par les Demons, & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jesus-Christ. Chacun de ces deux Points mérite bien une Dissertation.

PREMIERE DISSERTATION

Que les Oracles n'ont point été rendus par les Demons.

IL eſt conſtant qu'il y a des Demons, des Genies mal-faiſans, & condamnez à des tourmens éternels. La Religion nous l'apprend, la Raiſon nous apprend enſuite que ces Demons ont pû rendre des Oracles, ſi Dieu le leur a permis; il n'eſt queſtion que de ſavoir s'ils ont reçû de Dieu cette permiſſion.

Ce n'eſt donc qu'un Point de fait dont il s'agit; & comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être revelé, ſi la connoiſſance nous en eût été néceſſaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles aient été rendus par des Demons, & dès-lors nous ſommes en liberté de prendre parti ſur cette matiere; elle eſt du nombre de celles que la Sageſſe Divine a jugées aſſez indifferentes pour les abandonner à nos diſputes.

Cependant les avis ne ſont point partagez; tout le monde tient qu'il y a eu quelque choſe de ſurnaturel dans les Oracles. D'où vient cela? La raiſon en eſt bien aiſée à trouver pour ce

qui

qui regarde le tems preſent. On a crû dans les premiers Siecles du Chriſtianiſme, que les Oracles étoient rendus par des Demons, il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens, ſoit bon, ſoit mauvais, eſt ſujet à être bien repeté, & ce qu'ils n'ont pû eux-mêmes prouver par des raiſons ſuffiſantes, ſe prouve à preſent par leur autorité ſeule. S'ils ont prévû cela, ils ont bien fait de ne ſe pas donner toujours la peine de raiſonner ſi exactement.

Mais pourquoi tous les premiers Chrétiens ont-ils crû que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel? Recherchons-en preſentement les raiſons; nous verrons enſuite, ſi elles étoient aſſez ſolides.

CHAPITRE I.

Premiere Raiſon, pourquoi les anciens Chrétiens ont crû que les Oracles étoient rendus par les Demons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Génies.

L'Antiquité eſt pleine de je ne ſai combien d'Hiſtoires ſurprenantes & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui repreſenteront tout le reſte.

Tout le monde ſait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaiſſeau étant un ſoir vers de

certaines Isles de la Mer Egée, le vent cessa tout-à-fait. Tous les Gens du Vaisseau étoient bien éveillez, la plupart même passoient le tems à boire les uns avec les autres, lors qu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Isles, & qui appelloit Thamus. Thamus se laissa appeller deux fois sans répondre, mais à la troisieme il répondit. La Voix lui commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut personne dans le Navire qui ne fût saisi de frayeur & d'épouvante. On déliberoit si Thamus devoit obéir à la Voix, mais Thamus conclut que si quand ils seroient arrivez au lieu marqué, il faisoit assez de vent pour passer outre, il ne falloit rien dire; mais que si un calme les arrêtoit-là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit reçû. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, & aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtez des plaintes, & des gemissemens, comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le Vaisseau furent témoins de l'avanture. Le bruit s'en répandit en peu de tems jusqu'à Rome, & l'Empereur Tibere aiant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens Savans dans la Théologie Payenne, pour apprendre d'eux qui étoit ce grand Pan, & il fut conclu que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'est ainsi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé, Cleombrote conte cette Histoire, & dit qu'il la tient d'Epither-

pitherſes ſon Maître de Grammaire, qui étoit dans le Vaiſſeau de Thamus lors que la choſe arriva.

Thulis * fut un Roi d'Egypte dont l'Empire s'étendoit juſqu'à l'Ocean. C'eſt lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Iſle qu'on appelle preſentement Iſlande. Comme ſon Empire alloit apparemment juſque-là, il étoit d'une belle étendue. Ce Roi enflé de ſes ſuccès & de ſa proſperité, alla à l'Oracle de Serapis, & lui dit.

Toi qui es le maître du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moi la verité. Y a-t-il jamais eu, & y aura-t-il jamais quelqu'un auſſi puiſſant que moi?

L'Oracle lui répondit.

Premierement Dieu, enſuite la Parole, & l'Eſprit avec eux, tous s'aſſemblans en Un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, Mortel, dont la vie eſt toujours incertaine.

Au ſortir delà, Thulis fut égorgé.

Euſebe a tiré des Ecrits même de Porphyre, ce grand ennemi des Chrétiens, les Oracles ſuivans.

1. *Gemiſſez, Trépiez. Apollon vous quitte; il vous quitte, forcé par une lumiere celeſte. Jupiter a été, il eſt, & il ſera. O grand Jupiter! Helas! mes fameux Oracles ne ſont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtreſſe. Elle eſt déja condamnée au ſilence depuis long-tems. Faites toujours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prêtre*, diſoit Apollon à ſon Prêtre.

* Suidas.

Prêtre, *ne m'interroge plus ſur le divin Pere, ni ſur ſon Fils unique, ni ſur l'Eſprit qui eſt l'ame de toutes choſes. C'eſt cet Eſprit qui me chaſſe à jamais de ces lieux.*

Auguſte (*a*) déja vieux, & ſongeant à ſe choiſir un Succeſſeur, alla conſulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoi qu'Auguſte n'épargnât pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponſe.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obéiſſent, me chaſſe d'ici, & me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple ſans parler.

Il eſt aiſé de voir que ſur de pareilles Hiſtoires, on n'a pas pû douter que les Demons ne ſe mêlaſſent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt ſous Tibere, auſſi-bien que Jeſus-Chriſt, eſt le Maître des Demons, dont l'Empire eſt ruiné par cette mort d'un Dieu ſi ſalutaire à l'Univers; ou ſi cette explication ne vous plait pas, car enfin on peut ſans impieté donner des ſens contraires à une même choſe, quoi qu'elle regarde la Religion, ce grand Pan eſt Jeſus-Chriſt lui-même, dont la mort cauſe une douleur & une conſternation générale parmi les Demons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie ſur les hommes. C'eſt ainſi qu'on a trouvé moien de donner à ce grand Pan deux faces bien differentes.

L'Oracle rendu au Roi Thulis, un Oracle ſi poſitif ſur la Sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine? Comment le Prêtre de Serapis auroit-il deviné un ſi grand Myſtere, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs même?

Si

(*a*) Suidas, Nicephore, Cedrenus.

Si ces autres Oracles euſſent été rendus par des Prêtres Impoſteurs, qui obligeoit ces Prêtres à ſe décrediter eux-mêmes, & à publier la ceſſation de leurs Oracles? n'eſt-il pas viſible que c'étoient des Demons que Dieu même forçoit à rendre témoignage à la Verité? De plus, pourquoi les Oracles ceſſoient-ils, s'ils n'étoient rendus que par des Prêtres?

CHAPITRE II.

Seconde Raiſon des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles ſurnaturels. Convenance de cette opinion avec le Syſtême du Chriſtianiſme.

LEs Demons étant une fois conſtans par le Chriſtianiſme, il a été aſſez naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles, & les autres miracles Payens qui ſembloient en avoir beſoin. Par là on ſe diſpenſoit d'entrer dans la diſcuſſion des faits qui eût été longue & difficile, & tout ce qu'ils avoient de ſurprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Demons que l'on avoit en main. Il ſembloit qu'en leur rapportant ces évenemens, on confirmât leur exiſtence, & la Religion même qui nous la révéle.

De plus, il eſt certain que vers le tems de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, il eſt ſouvent parlé de la ceſſation des Oracles, même dans

les Auteurs prophanes. Pourquoi ce tems-là plutôt qu'un autre avoit-il été destiné à leur anéantissement? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le Systême de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait son Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Demons jusqu'à l'arrivée de son Fils; mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre, il veut que tout flechisse sous Jesus-Christ, & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sai quoi de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la verité desquelles on est bien aise d'aider, & qui persuadent parce qu'on y est favorable.

CHAPITRE III.

Troisiéme raison des Anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

JAmais Philosophie n'a été plus à la mode qu'y fut celle de Platon chez les Chrétiens pendant les premiers Siecles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les differentes Sectes de Philosophes; mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion, mit dans cette seule Secte presque tous les Chrétiens savans. De-

là

là vint l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon ; on le regardoit comme une espece de Prophete, qui avoit deviné plusieurs Points importans du Christianisme, sur tout la sainte Trinité, que l'on ne peut guere nier qui ne soit assez clairement contenue dans ses Ecrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit conçue. Il se figuroit Dieu tellement élevé au-dessus des Créatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles pussent être sorties immediatement de ses mains, & il mettoit entre elles & lui ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les Chrétiens prirent cette même idée de Jesus-Christ, & c'est là peut-être la cause pourquoi jamais Heresie n'a été ni plus généralement embrassée, ni soûtenue avec plus de chaleur que l'Arianisme.

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrétienne lors qu'il lui étoit favorable, se trouva tout plein de Demons, & delà ils se répandirent aisément dans le Systême que les Chrétiens imaginerent sur les Oracles.

Platon veut que les Demons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, & celle des hommes ; que ce soient des Genies aëriens destinez à faire tout le commerce des Dieux & de nous ; que quoi qu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir ; qu'ils penetrent dans toutes nos pensées ; qu'ils aient de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans ; & que ce soit en leur honneur qu'on a établi tant de sortes de Sacrifices, & tant de Ceremonies differentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais Demons, auſquels on pût donner le ſoin des fourberies des Oracles. Plutarque (*a*) cependant aſſure qu'il en reconnoiſſoit; & à l'égard des Platoniciens, la choſe eſt hors de doute. Euſebe dans ſa Préparation Evangelique, (*b*) rapporte quantité de paſſages de Porphyre, où ce Philoſophe Payen aſſure que les mauvais Demons ſont les auteurs des Enchantemens, des Philtres, & des Maleſices; qu'ils ne ſont que tromper nos yeux par des Spectres, & par des Fantômes; que le Menſonge eſt eſſentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la plûpart de nos paſſions; qu'ils ont l'ambition de vouloir paſſer pour des Dieux; que leurs corps aëriens & ſpirituels ſe nourriſſent de ſuffumigations, de ſang répandu, & de la graiſſe des Sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui ſe mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie, ſoit tombée en partage; & enfin à la tête de cette troupe de mauvais Demons, il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la plupart de ces choſes-là ſont vraies, les Chrétiens reçurent le tout avec joie, & y ajoûterent même un peu du leur, (*c*) par exemple, que les Demons déroboient dans les Ecrits des Prophetes quelque connoiſſance de l'avenir, & puis s'en faiſoient honneur dans leurs Oracles.

Ce

(*a*) *Dialogue des Oracles qui ont ceſſé.*
(*b*) *Liv. 4. 5. 6.*
(*c*) *Tertullien dans ſon Apologetique.*

Ce Syſtême des Chrétiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la ſource de l'Erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient perſuadez qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans leurs Oracles, & les Chrétiens qui avoient à diſputer contre eux, ne ſongeoient point à leur ôter cette penſée. Les Demons dont on convenoit de part & d'autre, ſervoient à expliquer tout ce ſurnaturel. On reconnoiſſoit cette eſpèce de miracle ordinaire qui s'étoit fait dans la Religion des Payens; mais on leur en faiſoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auſquels on l'attribuoit, & cette voye étoit bien plus courte & plus aiſée que celle de conteſter le miracle même par une longue ſuite de recherches & de raiſonnemens.

Voilà comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Egliſe, l'opinion qu'on y prit ſur les Oracles des Payens. Je pourrois aux trois raiſons que j'ai apportées en ajoûter une quatrième, auſſi-bonne peut-être que toutes les autres, c'eſt que dans le Syſtême des Oracles rendus par les Demons, il y a du Merveilleux, & ſi l'on a un peu étudié l'eſprit humain, on ſait quelle force le Merveilleux a ſur lui. Mais je ne prétens pas m'étendre ſur cette reflexion; ceux qui y entreront, m'en croiront bien, ſans que je me mette en peine de la prouver, & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons préſentement l'une après l'autre les raiſons qu'on a eues de croire les Oracles ſurnaturels.

CHAPITRE IV.

Que les Histoires surprénantes qu'on debite sur les Oracles, doivent être fort suspectes.

IL seroit difficile de rendre raison des Histoires & des Oracles que nous avons rapportez sans avoir recours aux Demons, mais aussi tout cela est-il bien vrai ? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquieter de la cause. Il est vrai que cette methode est bien lente pour la plûpart des Gens, qui courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la verité du fait : mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du Siecle passé à quelques Savans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593. le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Medecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595. l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet Enfant pour consoler les Chrétiens affligez par les Turcs. Figurez-vous quel-

quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre Savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi tôt une belle & docte Replique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent & y ajoûte son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfévre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des Livres, & puis on consulta l'Orfévre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, & dont la raison nous est inconnuë, que par celles qui ne sont point, & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui menent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très-bien avec le faux.

De grands Physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hyver, & froids en été; de plus grands Physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne

ſonne ſur ce qu'ont dit les Hiſtoriens ; mais ces Hiſtoriens n'ont-ils été ni paſſionnez, ni credules, ni mal inſtruits, ni negligens ? Il en faudroit trouver un qui eût été ſpectateur de toutes choſes, indifferent, & appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaiſon avec la Religion, il eſt aſſez difficile que ſelon le Parti dont on eſt, on ne donne à une fauſſe Religion des avantages qui ne lui ſont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraye de faux avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devroit être perſuadé qu'on ne peut jamais ajoûter de la verité à celle qui eſt vraye, ni en donner à celles qui ſont fauſſes.

Quelques Chrétiens des premiers Siecles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont laiſſez aller à faire en faveur du Chriſtianiſme des ſuppoſitions aſſez hardies, que la plus ſaine partie des Chrétiens ont enſuite deſavouées. Ce zele inconſideré a produit une infinité de Livres apocryphes auſquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs ; car comme l'Egliſe avoit affaire à ces deux ſortes d'ennemis ; qu'y avoit-il de plus commode que de le battre avec leurs propres armes, en leur preſentant des Livres, qui quoi que faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Parti, fuſſent néanmoins très-avantageux au Chriſtianiſme ? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages ſuppoſez un grand effet pour la Religion, on les a empêchez d'en faire aucun. La clarté dont ils ſont les trahit, & nos myſteres y ſont ſi nettement dévelopez, que les Prophetes de l'Ancien & du Nouveau Teſta-

Teſtament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque côté qu'on ſe puiſſe tourner pour ſauver ces Livres, on trouvera toujours dans ce trop de clarté une difficulté inſurmontable. Si quelques Chrétiens étoient bien capables de ſuppoſer des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Heretiques ne faiſoient point de façon d'en ſuppoſer aux Orthodoxes. Ce n'étoient que faux Evangiles, fauſſes Epîtres d'Apôtres, fauſſes Hiſtoires de leurs Vies, & ce ne peut être que par un effet de la Providenne Divine que la verité s'eſt démêlée de tant d'Ouvrages apocryphes qui l'étoufoient.

Quelques grands hommes de l'Egliſe ont été quelquefois trompez, ſoit aux ſuppoſitions des Heretiques contre les Orthodoxes, ſoit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus ſouvent à ces dernieres. Ils n'ont pas toujours examiné d'aſſez près ce qui leur ſembloit favorable à la Religion; l'ardeur avec laquelle ils combatoient pour une ſi bonne cauſe, ne leur laiſſoit pas toujours la liberté de choiſir aſſez bien leurs armes. C'eſt ainſi qu'il leur arrive quelquefois de ſe ſervir des Livres des Sibylles, ou de ceux d'Hermes Triſmegiſte, Roi d'Egypte.

On ne prétend point par-là affoiblir l'autorité, ni attaquer le merite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les mépriſes où ils peuvent être tombez ſur un certain nombre de faits, il leur reſtera une infinité de raiſonnemens ſolides, & de belles découvertes, ſurquoi on ne les peut aſſez admirer. Si avec les vrais titres de notre Religion ils

nous

nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects ; c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est legitime, & à pardonner à leur zele de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même zele les ait persuadez de la verité de je ne sai combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siecles de l'Eglise. Les Auteurs des Livres des Sibylles, & de ceux d'Hermès ont bien pû l'être aussi de ces Oracles. Du moins il étoit plus aisé d'en supposer que des Livres entiers. L'Histoire de Thamus est Payenne d'origine, mais Eusebe & d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immediatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule, qu'il suffiroit pour la décrediter entierement. Demetrius dit dans cet endroit que la plûpart des Isles qui sont vers l'Angleterre, sont desertes, & consacrées à des Demons & à des Heros; qu'ayant été envoyé par l'Empereur pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées ; que peu de tems après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête & des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du Païs qu'assurément quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Demetrius ajoûte que l'une de ces Isles est la prison de Saturne qui y est gardé par Briarée, & enseveli dans un sommeil perpetuel, ce qui rend, ce me semble, le Geant assez inutile pour sa garde, & qu'il est environné d'une infinité de Demons, qui

sont

ſont à ſes pieds comme ſes eſclaves.

Ce Demetrius ne faiſoit-il pas des Relations bien curieuſes de ſes Voyages? Et n'eſt-il pas beau de voir un Philoſophe comme Plutarque, nous conter froidement ces merveilles? Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Hiſtoire. Toutes les Hiſtoires Grecques qui, à ce compte-là, ſont ſes Filles, tiennent beaucoup de ſon genie, elles ont peu de verité, mais beaucoup de merveilleux, & de choſes amuſantes. Quoi qu'il en ſoit, l'Hiſtoire de Thamus ſeroit preſque ſuffiſamment refutée quand elle n'auroit point d'autre défaut, que celui de ſe trouver dans un même Traité avec les Demons de Demetrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un ſens raiſonnable. Si ce grand Pan étoit un Demon, les Demons ne pouvoient-ils ſe faire ſavoir ſa mort les uns aux autres, ſans y employer Thamus? N'ont-ils point d'autres voyes pour s'envoyer des nouvelles? & d'ailleurs ſont-ils ſi imprudens que de révéler aux hommes leurs malheurs, & la foibleſſe de leur nature? Dieu les y forçoit, direz-vous. Dieu avoit donc un deſſein, mais voyons ce qui s'en enſuivit. Il n'y eut perſonne qui ſe déſabuſât du Paganiſme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celui que l'on reconnoiſſoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainſi que ſon nom le porte. Quoique la Voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, ſa mort ne tira guere à conſequence, & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si

Si ce grand Pan étoit Jesus-Christ, les Demons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivoit dans le second Siecle de l'Eglise, & cependant personne ne s'étoit encore avisé que Pan fût Jesus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guere. Son Oracle de Serapis peche de la même maniere que les Livres des Sibylles par le trop de clarté sur nos mysteres. Mais de plus, ce Thulis Roi d'Egypte, n'étoit pas assurément un des Ptolomées, & que deviendra tout l'Oracle, s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Savans le prétendent sur des apparences très-fortes? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte, ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment, & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe; & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citât à faux, ou citât quelque Ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux Actes de Saint Pierre qui couroient encore de son tems,

tems, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros Dogue qui devoroit ceux que son Maître ne vouloit pas laisser entrer; que saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en savoit pas moins que saint Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut executé aussi tôt. Voilà ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siecle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe lui-même se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du Christianisme, Justin, Tertullien, Theophile, Tatien auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Etoient ils assez peu zelez pour négliger cet avantage? Mais ceux * même qui nous donnent cet Oracle le gâtent, en y ajoûtant qu'Auguste de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inscription; *C'est ici l'Autel du Fils unique*, ou *Aîné de Dieu*. Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu dont l'Oracle ne parle point?

En-

* *Cedrenus, Suidas, Nicephore.*

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'Auguſte depuis le Voyage qu'il fit en Grece, 19 ans avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, n'y retourna jamais; & même lors qu'il en revint, il ſouffrit non ſeulement * que les Villes d'Aſie lui en élevaſſent, & lui celebraſſent des Jeux ſacrez, mais même qu'à Rome on conſacrât un Autel à la Fortune qui étoit de retour, *Fortunæ reduci*, c'eſt-à dire à lui-même, & que l'on mît le jour d'un retour ſi heureux entre les jours de Fête.

Les Oracles qu'Euſebe rapporte de Porphyre paroiſſent plus embaraſſans que tous les autres. Euſebe n'aura pas ſuppoſé à Porphyre des Oracles qu'il ne citoit point, & Porphyre qui étoit ſi attaché au Paganiſme n'aura pas cité de faux Oracles ſur la ceſſation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chrétienne. Voici, ce ſemble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais auſſi, d'un autre côté, Porphyre n'étoit pas aſſez mal-habile homme pour fournir aux Chrétiens des armes contre le Paganiſme, ſans y être neceſſairement engagé par la ſuite de quelque raiſonnement, & c'eſt ce qui ne paroît point ici. Si ces Oracles euſſent été alleguez par les Chrétiens, & que Porphyre en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus, ſe fût défendu des conſéquences qu'on en vouloit tirer, il eſt ſûr qu'ils ſeroient d'un très-grand poids; mais c'eſt de Porphyre même que les Chrétiens, ſelon qu'il paroît par l'exemple d'Euſebe, tiennent ces Oracles, c'eſt Porphyre qui prend plaiſir à ruïner ſa Religion, &

* *Tacite, Dion, Caſſius.*

& à établir la nôtre. En verité cela eſt ſuſpect de ſoi-même, & le devient encore davantage par l'excès où il pouſſe la choſe, car on nous rapporte de lui-même je ne ſai combien d'autres Oracles très-clairs & très-poſitifs ſur la Perſonne de Jeſus Chriſt, ſur ſa Reſurrection, ſur ſon Aſcenſion; enfin, le plus entêté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Chriſtianiſme. Défions-nous de cette generoſité.

Euſebe a crû que c'étoit un aſſez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'Oracles ſi favorables à la Religion. Il nous les donne dépouillez de tout ce qui les accompagnoit dans les Ecrits de Porphyre. Que ſavons-nous s'il ne les refutoit pas? Selon l'interêt de ſa cauſe, il le devoit faire, & s'il ne l'a pas fait, aſſurément il avoit quelque intention cachée.

On ſoupçonne que Porphyre étoit aſſez méchant pour faire de faux Oracles, & les preſenter aux Chrétiens, à deſſein de ſe mocquer de leur credulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuyoient leur Religion ſur de pareils fondemens. Il en eût tiré des conſéquences pour des choſes bien plus importantes que ces Oracles, & eût attaqué tout le Chriſtianiſme par cet exemple, qui au fond n'eût pourtant rien conclu.

Il eſt toujours certain que ce même Porphyre qui nous fournit tous ces Oracles, ſoûtenoit, comme nous avons vû, que les Oracles étoient rendus par des Genies menteurs. Il ſe pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les

les Mysteres de notre Religion, exprès pour tâcher à les détruire, & pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auroient été attestez par de faux-témoins. Je sai bien que les Chrétiens ne le prenoient pas ainsi; mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement, que les Demons étoient quelquefois forcez à dire la verité? Ainsi Porphyre demeuroit toujours en état de se servir de ses Oracles contre eux; & selon le tour de cette dispute, ils devoient nier que ces Oracles eussent jamais été rendus, comme nous le nions presentement. Cela, ce me semble, explique pourquoi Porphyre étoit si prodigue d'Oracles favorables à notre Religion, & quel tour avoit pû prendre le grand Procès d'entre les Chrétiens & les Payens; nous ne faisons que le deviner, car toutes les pieces n'en sont pas venuës jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de près, on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples, tout le reste est de la même nature.

CHA-

CHAPITRE V.

Que l'opinion commune ſur les Oracles, ne s'accorde pas ſi bien qu'on penſe avec la Religion.

LE ſilence de l'Ecriture ſur ces Démons que l'on prétend qui préſident aux Oracles ne nous laiſſe pas ſeulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte aſſez naturellement. Seroit-il poſſible que l'Ecriture n'eût point appris aux Juifs & aux Chrétiens une choſe qu'ils ne pouvoient jamais deviner ſûrement par leur Raiſon naturelle, & qu'il leur importoit extrêmement de ſavoir, pour n'être pas ébranlez par ce qu'ils verroient arriver de ſurprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la foibleſſe de leurs connoiſſances qui ne ſuffiſoient pas à leurs beſoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit eſt de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'eſt pas neceſſaire qu'ils le ſachent. Ainſi ſi les Oracles euſſent été rendus par de mauvais Demons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, & qu'il y eût quelque choſe de Divin dans des Religions fauſſes.

David reproche aux Payens, des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole; &

ſouhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir ſemblables à ce qu'ils adorent; mais ſi ces Dieux euſſent eu non ſeulement l'uſage de la parole, mais encore la connoiſſance des choſes futures, je ne voi pas que David eût pû faire ce reproche aux Payens, ni qu'ils euſſent dû être fâchez de reſſembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raiſon contre le culte des Idoles, ils ſuppoſent toujours qu'elles ne peuvent rien; & ſi elles euſſent parlé, ſi elles euſſent prédit l'avenir, il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuiſſance, il falloit deſabuſer les Peuples du pouvoir extraordinaire qui paroiſſoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine, ou tout au moins, d'une vertu plus qu'humaine? Il eſt vrai que ces Demons étoient ennemis de Dieu; mais les Payens pouvoient-ils le deviner? Si les Demons demandoient des ceremonies barbares & extravagantes, les Payens les croyoient bizarres ou cruels; mais ils ne laiſſoient pas pour cela de les croire plus puiſſans que les hommes, & ils ne ſavoient pas que le vrai Dieu leur offroit ſa protection contre eux. Ils ne ſe ſoûmettoient le plus ſouvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit appaiſer à quelque prix que ce fût, & cette ſoûmiſſion & cette crainte n'étoient pas ſans fondement, ſi en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fuſſent au-deſſus de la Nature. Enfin le Paganiſme, ce culte ſi abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une er-

erreur involontaire & excusable.

Mais, direz-vous, si les faux Prêtres ont toujours trompé les Peuples, le Paganisme n'a été non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Etre superieur.

La difference est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les Erreurs où ils peuvent être jettez par d'autres hommes; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jettez par des Genies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumieres suffisent pour examiner si une Statuë parle, rien ne me peut plus desabuser de la Divinité que je lui attribuë. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même; pour les autres, c'est à ma Raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en même tems confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pû être trompé par ses Magiciens, mais Moïse étoit là plus puissant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choses surprenantes, que du tems de Jesus-Christ & des Apôtres.

Cela n'empêche pas que le Paganisme n'ait toujours été appellé avec justice le culte des Demons. Premierement l'idée qu'on y prend de la Divinité ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces Genies reprouvez & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Etre, la ſource de tous les biens, que ces Etres malfaiſans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons qui ont, ſans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, & de leur tendre des pieges, favoriſoient autant qu'il étoit en eux, l'erreur groſſiere des Païens, & leur fermoient les yeux ſur des impoſtures viſibles. De-là vient qu'on dit que le Paganiſme rouloit, non pas ſur les prodiges, mais ſur les preſtiges des Demons, ce qui ſuppoſe qu'en tout ce qu'ils faiſoient, il n'y avoit rien de réel, ni de vrai, ni de tel que de donner effectivement la parole à une Statuë.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons d'animer des Idoles. Si cela eſt arrivé, Dieu avoit alors ſes raiſons, & elles ſont toujours dignes d'un profond reſpect. Mais à parler en general la choſe n'a point été ainſi. Dieu permit au Diable de brûler les maiſons de Job, de déſoler ſes pâturages, de faire mourir tous ſes troupeaux, de fraper ſon corps de mille playes; mais ce n'eſt pas à dire que le Diable ſoit lâché ſur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne ſonge point au Diable quand il eſt queſtion d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job eſt un cas particulier, on raiſonne independamment de cela, & nos raiſonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puiſſance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune ſur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté

té de Dieu, & qu'elle décharge le Paganiſme d'une bonne partie de l'extravagance, & même de l'abomination que les Saints Peres y ont toujours trouvée. Les Payens devoient dire pour ſe juſtifier, que ce n'étoit pas merveille qu'ils euſſent obéi à des Genies qui animoient des Statuës, & faiſoient tous les jours cent choſes extraordinaires; & les Chrétiens pour leur ôter toute excuſe, ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit été qu'une impoſture des Prêtres, le Chriſtianiſme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Auſſi y a-t-il bien de l'apparence que les diſputes des Chrétiens & des Payens étoient en cet état, lors que Porphyre avoüoit ſi volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons lui étoient d'un double uſage. Il s'en ſervoit, comme nous avons vû, à rendre inutiles, & même deſavantageux à la Religion Chrétienne, les Oracles dont les Chrétiens prétendoient ſe parer, mais de plus, il rejettoit ſur ces Genies cruels & artificieux, toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices que l'on reprochoit ſans ceſſe aux Payens.

C'eſt donc attaquer Porphyre juſque dans ſes derniers retranchemens, & c'eſt prendre les vrais interêts du Chriſtianiſme, que de ſoûtenir que les Demons n'ont point été les auteurs des Oracles.

CHAPITRE VI.

Que les Demons ne ſont pas ſuffiſamment établis par le Paganiſme.

DAns les premiers tems, la Poëſie & la Philoſophie étoient la même choſe: toute ſageſſe étoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'eſt pas que par cette alliance la Poëſie en valût mieux, mais la Philoſophie en valoit beaucoup moins. Homere & Heſiode ont été les premiers Philoſophes Grecs, & de-là vient que les autres Philoſophes ont toujours pris fort ſerieuſement ce qu'ils avoient dit; & ne les ont citez qu'avec honneur.

Homere confond le plus ſouvent les Dieux & les Demons; mais Heſiode diſtingue quatre eſpeces de Natures raiſonnables, les Dieux, les Demons, les Demi-Dieux ou Heros, & les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Demons; car ce ſont des Demons, que les Nymphes dont il parle dans l'endroit que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainſi.

Une Corneille, dit Heſiode, *vit neuf fois autant qu'un homme; un Cerf quatre fois autant qu'une Corneille; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nymphes enfin dix fois autant que le Phenix.*

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que

que pour une pure rêverie poëtique, indigne qu'un Philoſophe y faſſe aucune reflexion, & indigne même qu'un Poëte l'imite; car l'agrément lui manque autant que la verité: mais Plutarque n'eſt pas de cet avis. Comme il voit qu'en ſuppoſant la vie de l'homme de 70. ans, ce qui en eſt la durée ordinaire, les Demons devroient vivre 680400. ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû avoir l'experience d'une ſi longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Heſiode par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interprétation n'eſt pas trop naturelle; mais ſur ce pied-là on ne compte pour la vie des Demons que 9720. ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû experimenter que les Demons vivoient ce tems-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pythagoriciennes, qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voilà les raiſonnemens de cette Antiquité ſi vantée.

Des Poëmes d'Homere & d'Heſiode les Demons ont paſſé dans la Philoſophie de Platon. Il ne peut être trop loüé de ce qu'il eſt celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu; mais cela même l'a jetté dans de faux raiſonnemens. Parce que Dieu eſt infiniment élevé au-deſſus des hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des eſpeces moyennes qui fiſſent la communication de deux extrêmitez ſi éloignées; & par le moyen deſquelles l'action de Dieu paſſât juſqu'à nous. Dieu, diſoit-il, reſſem-

ble à un triangle qui a ſes trois côtez égaux, les Demons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée eſt aſſez belle, il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi? ne ſe trouve-t-il pas après tout, que Platon a raiſonné juſte, & ne ſavons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Miniſtres des volontez de Dieu, & ſes Meſſagers auprès des hommes? N'eſt-il pas admirable que Platon ait découvert cette verité par ſes ſeules lumieres naturelles?

J'avouë que Platon a deviné une choſe qui eſt vraie, & cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La Révelation nous aſſure de l'Exiſtence des Anges & des Demons, mais il n'eſt point permis à la Raiſon humaine de nous en aſſurer. On eſt embaraſſé de cet eſpace infini qui eſt entre Dieu & les hommes; & on le remplit de Genies & de Demons; mais de quoi remplira-t-on l'eſpace infini qui ſera entre Dieu & ces Genies, ou ces Demons mêmes? Car de Dieu à quelque creature que ce ſoit la diſtance eſt infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverſe, pour ainſi dire, ce vuide infini pour aller juſqu'aux Demons, elle pourra bien aller auſſi juſqu'aux hommes, puis qu'ils ne ſont plus éloignez que de quelques degrez, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les hommes par le moyen des Anges, ce n'eſt pas à dire que les Anges ſoient neceſſaires pour cette communication, ainſi que Platon le pre-

tendoit, Dieu les y employe pour des raisons que la Philosophie ne penetrera jamais, & qui ne peuvent être parfaitement connuës que de lui seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des Triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Demons, afin que de Creature plus parfaite, en Creature plus parfaite, on montât enfin jusqu'à Dieu; de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrez de perfection par dessus la premiere des Creatures. Mais il est visible que comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de lui, les differences de perfection qui sont entre elles, disparoissent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les éleve les unes au-dessus des autres, ne les approche pourtant pas de lui.

Ainsi à ne consulter que la Raison humaine, on n'a pas besoin de Demons, ni pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes, ni pour mettre entre Dieu & nous quelque chose qui approche de lui, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit-il pas aussi sûr de l'existence de ses Demons que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Demons, car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'Amour est Fils du Dieu des Richesses, & de la Pauvreté; qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres for-

ces, l'opinion de ſon merite, l'envie d'avoir toujours la préference, mais qu'il tient de ſa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oſer demander, cette diſpoſition qu'il a à la ſervitude, & cette crainte d'être mépriſé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà, à mon ſens, une des plus jolies Fables qui ſe ſoient jamais faites. Il eſt plaiſant que Platon en fît quelquefois d'auſſi galantes & d'auſſi agréables qu'auroit pû faire Anacréon lui-même, & quelquefois auſſi ne raiſonnât pas plus ſolidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de ſa nature, mais auſſi on ne ſait plus ce que c'eſt que les Demons, du moment que l'Amour en eſt un. Il n'y a pas d'aparence que Platon ait entendu cela dans un ſens naturel & philoſophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un Etre hors de nous, qui habitât les Airs. Aſſurément il l'a entendu dans un ſens galant, & alors il me ſemble qu'il nous permet de croire que tous ſes Demons ſont de la même eſpece que l'Amour; & puiſqu'il mêle de gayeté de cœur des Fables dans ſon Syſtême, il ne ſe ſoucie pas beaucoup que le reſte de ſon Syſtême paſſe pour fabuleux. Juſqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raiſons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel, commençons préſentement à attaquer cette opinion.

CHA-

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece même où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soûtenu que ce n'étoient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le debiter secrétement. La Philosophie s'étoit partagée sur le fait des Oracles; les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur parti; mais les Cyniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens s'en mocquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'étoit pas tant que la moitié des Savans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs, ce qui merite d'être compté pour quelque chose.

Eusebe * nous dit que six cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles, mais je croi qu'un certain Oenomaüs, dont il nous parle, & dont il nous a conservé

* *L. 4. de la Prép. Evang.*

quelques Fragmens, eſt un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'être regretez.

Il y a plaiſir à voir dans ſes Fragmens qui nous reſtent, cet Oenomaüs plein de la liberté Cynique, argumenter ſur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre lui-même à partie. Voici, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, ſur ce qu'il avoit répondu à Créſus.

Créſus en paſſant le Fleuve Halis renverſera un grand Empire.

En effet, Créſus en paſſant le Fleuve Halis attaqua Cyrus, qui, comme tout le monde ſait, vint fondre ſur lui & le dépouilla de tous ſes Etats.

Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Créſus, dit Oenomaüs à Apollon, *que tu ſavois le nombre des grains de ſable, tu t'étois bien fait valoir ſur ce que tu voyois de Delphes cette Tortue que Créſus faiſoit cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoiſſances pour en être ſi fier. Quand on te vient conſulter ſur le ſuccès qu'aura la Guerre de Créſus & de Cyrus, tu demeures court. Car ſi tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te ſers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne ſais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le ſais, tu te plais donc à te jouer de nous; ſi tu ne le ſais point, apprens de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que ſi tu as voulu te ſervir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Créſus renverſera un grand Empire, n'eſt pas bien choiſi, & qu'il ne peut ſignifier que la victoire de Créſus ſur Cyrus. S'il faut neceſſairement que les cho-*

choſes arrivent, pourquoi nous amuſer avec tes ambiguïtez? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des Prophéties inutiles? Pourquoi tous ces Sacrifices que nous te faiſons? Quelle fureur nous poſſede?

Mais Oenomaüs eſt encore de plus mauvaiſe humeur, ſur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxès fondit ſur la Grece avec toutes les forces de l'Aſie. La Pythie leur donna pour réponſe, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes ſortes de moiens d'appaiſer la colere de Jupiter; que cependant Jupiter en faveur de ſa Fille, vouloit bien ſouffrir que les Atheniens ſe ſauvaſſent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, ſoit quand Cerès ſeroit diſperſée, ſoit quand elle ſeroit ramaſſée.

Sur cela Oenomaus perd entierement le reſpect pour le Dieu de Delphes. *Ce combat du Pere & de la Fille*, dit-il, *ſied bien à des Dieux, il eſt beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des interêts ſi contraires. Jupiter eſt courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Aſie; mais s'il n'a pas pû la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangeres, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Aſie? Après cela cependant il permet qu'on ſe ſauve dans des murailles de bois; ſur qui donc tombera ſa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne ſais point à qui ſeront ces Enfans dont Salamine verra la perte, s'ils ſeront Grecs ou Perſes; il faut bien qu'ils ſoient de l'une ou de l'autre Armée; mais ne ſais-*

tu point du moins qu'on verra que tu ne le sois point ? Tu caches le tems de la Bataille sous ces belles expressions poëtiques, soit quand Cerès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée ; tu veux nous éblouïr par ce langage pompeux, mais ne sait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au tems des Semailles, ou de la Moisson ? Apparemment ce ne sera pas en hyver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moien de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaiser. Si les Grecs perdent la Bataille ; Jupiter a été inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé flechir. Tu dis, Apollon, qu'on fuye dans des murs de bois, tu conseilles, tu ne devines pas. Moi qui ne sai point deviner, j'en eusse bien dit autant, j'eusse bien jugé que l'effort de la Guerre seroit tombé sur Athenes, & que puis que les Atheniens avoient des Vaisseaux, le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur Ville, & de se mettre tous sur la Mer.

Telle étoit la vénération que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croioit auteurs. Il est assez plaisant que toute la Religion Payenne ne fût qu'un Problême de Philosophie. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes ? N'en prennent-ils pas soin ? Cela est essentiel : il s'agit de savoir si on les adorera, ou si on les laissera là sans aucun culte ; tous les Peuples ont déja pris le parti d'adorer, on ne voit de tous côtez que Temples, que Sacrifices ; cependant une grande Secte de Philosophes soûtient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations sont autant de choses inutiles, & que les Dieux,

leur

loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoiſſance. Il n'y a point de Grec qui n'aille conſulter les Oracles ſur ſes affaires, mais cela n'empêche pas que dans trois grandes Ecoles de Philoſophie, on ne traite hautement les Oracles d'impoſtures.

Qu'il me ſoit permis de pouſſer un peu plus loin cette reflexion, elle pourra ſervir à faire entendre ce que c'étoit que la Religion chez les Payens. Les Grecs en géneral avoient extrêmement de l'eſprit, mais ils étoient fort legers, curieux, inquiets, incapables de ſe moderer ſur rien; & pour dire tout ce que j'en penſe, ils avoient tant d'eſprit, que leur Raiſon en ſouffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre caractere; Gens ſolides, ſerieux, appliquez, qui ſavoient ſuivre un principe, & prévoir de loin une conſequence. Je ne ſerois pas ſurpris que les Grecs, ſans ſonger aux ſuites, euſſent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choſes, qu'ils euſſent fait des Sacrifices, en diſputant ſi les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils euſſent conſulté les Oracles, ſans être aſſurez que les Oracles ne fuſſent pas de pures illuſions. Apparemment les Philoſophes s'intereſſoient aſſez peu au Gouvernement pour ne ſe pas ſoucier de choquer la Religion dans leurs diſputes, & peut-être le Peuple n'avoit pas aſſez de foi aux Philoſophes pour abandonner la Religion, ni pour y rien changer ſur leur parole; & enfin la paſſion dominante des Grecs étoit de diſcourir ſur toutes les matieres à quelque prix que ce pût être. Mais il eſt ſans doute plus étonnant que les Romains, & ceux qui ſavoient le

mieux

mieux combien la Religion tiroit à conſequence pour la politique, aient oſé publier des Ouvrages, où non ſeulement ils mettoient leur Religion en queſtion, mais même la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Ciceron, qui dans ſes Livres de la Divination n'a rien épargné de ce qui étoit le plus Saint à Rome. Après qu'il a fait voir aſſez vivement à ceux contre qui il diſpute, quelle extrême folie c'étoit de conſulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre que les Dieux qui ſont tout-puiſſans, changent les entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, & l'avenir. Cette réponſe étoit de Chryſippe, d'Antipater, & de Poſſidonius, tous grands Philoſophes, & Chefs du parti des Stoïciens. *Ah! que dites-vous*, reprend Ciceron, *il n'y a point de Vieilles ſi credules que vous. Croyez-vous que le même Veau ait le foye bien diſpoſé, s'il eſt choiſi pour le Sacrifice par une certaine perſonne; & mal diſpoſé, s'il eſt choiſi par une autre? Cette diſpoſition de foye peut-elle changer en un inſtant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui ſacrifient? Ne voyez-vous pas que c'eſt le hazard qui fait le choix des Victimes; l'experience même ne vous l'apprend-elle pas? Car ſouvent les entrailles d'une Victime ſont tout-à-fait funeſtes, & celles de la Victime qu'on immole immediatement après, ſont les plus heureuſes du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles? Ou comment les Dieux ſe ſont-ils appaiſez ſi promptement? Mais vous dites qu'un jour il ne ſe trouva point de cœur à un Bœuf que Ceſar ſacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre ſans en avoir un, il faut*

ûcessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre sans cœur, & que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne sai où? Et un peu après il ajoute: *Croyez-moi, vous ruinez toute la Physique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le néant. Quel Physicien a jamais soûtenu cette opinion? Il faut pourtant que les Aruspices la soûtiennent.*

Je ne donne ce passage de Ciceron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit lui-même; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de grace aux Poulets sacrez, au vol des Oiseaux, & à tous les miracles, dont les Annales des Pontifes étoient remplies.

Pourquoi ne lui faisoit-on pas son procès sur son impieté? Pourquoi tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoi tous les Colleges des Prêtres ne s'élevoient-ils pas contre lui? Il y a lieu de croire que chez les Payens la Religion n'étoit qu'une pratique, dont la speculation étoit indifferente. Faites comme les autres, & croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le Peuple qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément, parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies, & nuls sentimens

timens du cœur. Les Dieux ſont irritez, tous leurs foudres ſont prêts à tomber, comment les appaiſera-t-on? Faut-il ſe repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voyes de la juſtice naturelle qui devroit être entre tous les hommes? Point du tout. Il faut ſeulement prendre un Veau de telle couleur, né en tel tems, l'égorger avec un tel couteau, & cela déſarmera tous les Dieux: encore vous eſt-il permis de vous mocquer en vous-même du Sacrifice, ſi vous voulez, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des Oracles; y croioit qui vouloit, mais on ne laiſſoit pas de les conſulter. La coûtume a ſur les hommes une force qui n'a nullement beſoin d'être appuyée de la Raiſon.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philoſophes ont auſſi aſſez ſouvent fait peu de cas des Oracles.

LEs Hiſtoires ſont pleines d'Oracles, ou mépriſez par ceux qui les recevoient, ou modifiez à leur fantaiſie. (a) Pactias Lydien, & Sujet des Perſes, s'étant refugié à Cumes, Ville Grecque, les Perſes ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent auſſi-tôt conſulter l'Oracle des Branchides, pour ſavoir comment ils en devoient

(a) *Herodote, l.* 1.

voient uſer. L'Oracle répondit qu'ils livraſſent Pactias. Ariſtodicus, un des premiers de Cumes, qui n'étoit pas de cet avis, obtint par ſon credit qu'on envoyât une ſeconde fois vers l'Oracle, & même il ſe fit mettre du nombre des Députez. L'Oracle ne lui fit que la réponſe qu'il avoit déja faite. Ariſtodicus peu ſatisfait, s'aviſa en ſe promenant autour du Temple, d'en faire ſortir de petits oiſeaux, qui y faiſoient leurs nids. Auſſi-tôt il ſortit du Sanctuaire une voix qui lui cria: *Deteſtable Mortel, qui te donne la hardieſſe de chaſſer d'ici ceux qui ſont ſous ma protection? Et quoi, grand Dieu,* répondit bien vîte Ariſtodicus, *vous nous ordonnez bien de chaſſer Pactias qui eſt ſous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne,* reprit le Dieu, *afin que vous qui êtes des Impies, vous periſſiez plutôt, & que vous ne veniez plus importuner les Oracles ſur vos affaires.*

Il paroit bien que le Dieu étoit pouſſé à bout, puis qu'il avoit recours aux injures, il paroit bien auſſi qu'Ariſtodicus ne croioit pas trop que ce fût un Dieu qui rendît ces Oracles, puis qu'il cherchoit à l'attraper par la comparaiſon des oiſeaux, & après qu'il l'eut attrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mêmes n'en devoient être guere perſuadez, puis qu'ils croioient qu'une ſeconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penſeroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en paſſant, que puis qu'Ariſtodicus tendoit un piege à ce Dieu, il falloit qu'il eût prévû qu'on ne lui laiſſeroit pas chaſſer les oiſeaux d'un aſyle ſi ſaint ſans en rien dire, & que

que par conſequent les Prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

(a) Ceux d'Egine ravageoient les côtes de l'Attique, & les Atheniens ſe préparoient à une Expedition contre Egine, lors qu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les ménaçoit d'une ruine entiere, s'ils faiſoient la Guerre aux Eginetes plutôt que dans trente ans; mais ces trente ans paſſez, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à Eaque, & entreprendre la Guerre, & alors tout leur devoit réuſſir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de ſe vanger, couperent l'Oracle par la moitié; ils n'y défererent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent ſans retardement; mais pour les trente ans, ils s'en mocquerent, ils allerent auſſitôt attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'eſt point un particulier qui a ſi peu d'égard pour les Oracles, c'eſt tout un Peuple, & un Peuple très-ſuperſtitieux.

Il n'eſt pas trop aiſé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils ſe contentoient que les Philoſophes ſe ſoûmiſſent aux Ceremonies, cela n'eſt pas tout-à-fait vrai. Je ne ſache point que Socrate refuſât d'offrir de l'encens aux Dieux, ni de faire ſon perſonnage comme les autres dans les Fêtes publiques; cependant le Peuple ici fit ſon procès ſur les ſentimens particuliers qu'on lui imputoit en matiere de Religion, & qu'il falloit preſque deviner en lui, parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple

(a) *Herodote l. 5.*

Peuple entroit donc en connoiſſance de ce qui ſe traitoit dans les Ecoles de Philoſophie, & comment ſouffroit il qu'on y ſoûtînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi, & ſouvent à l'exiſtence même des Dieux ? Du moins il ſavoit parfaitement ce qui ſe jouoit ſur les Theatres. Ces ſpectacles étoient faits pour lui, & il eſt ſûr que jamais les Dieux n'ont été traitez avec moins de reſpect que dans les Comedies d'Ariſtophane. Mercure dans le Plutus vient ſe plaindre de ce qu'on a rendu la vûë au Dieu des Richeſſes, qui auparavant étoit aveugle, & de ce que Plutus commençant à favoriſer également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pouſſe la choſe juſqu'à demander un Emploi, quel qu'il ſoit, dans une maiſon bourgeoiſe, pour avoir du moins dequoi manger. Les Oiſeaux d'Ariſtophane ſont encore bien libres. Toute la Piece roule ſur ce qu'une certaine Ville des Oiſeaux que l'on a deſſein de bâtir dans les Airs, interrompoit le commerce qui eſt entre les Dieux & les hommes, rendroit les Oiſeaux maîtres de tout, & réduiroit les Dieux à la derniere miſere. Je vous laiſſe à juger ſi tout cela eſt bien devot. Ce fut poutant ce même Ariſtophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétenduë impieté de Socrate. Il y a là ce je ne ſai quoi d'inconcevable, qui ſe trouve ſi ſouvent dans les affaires du monde. Il eſt toujours conſtant par ces exemples, & il le ſeroit encore par une infinité d'autres, s'il en étoit beſoin, que le Peuple étoit quelquefois d'hu-

d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies seulement pour se délivrer des inquietudes qu'il eût pû avoir en ne les pratiquant pas ; mais au fond, il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles, il en usoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter ; & s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obeïr. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante, même parmi le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinitez.

Après cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de grands Capitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans ces tems d'une heureuse grossiereté, où l'on étoit si scrupuleusement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. (a) Papirius faisoit la guerre aux Samnites, & dans les conjonctures, où l'on étoit, l'Armée Romaine souhaitoit, avec une extrême ardeur, que l'on en vînt à un Combat. Il fallut auparavant consulter les Poulets sacrez, & l'envie de combattre étoit si generale, que quoique les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'ob-

(a) *Tite-Live liv.* 10.

d'obſerver l'Auſpice ne laiſſerent pas de rapporter au Conſul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Conſul promet en même tems à ſes Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut conteſtation entre les Gardes des Poulets ſur cet Auſpice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint juſqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avoit rapporté un Auſpice favorable, & qu'il s'en tenoit-là; que ſi on ne lui avoit pas dit la verité, c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auſpices, & que tout le mal devoit tomber ſur leur tête. Auſſi-tôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eût encore donné le ſignal de la Bataille, un trait partit, ſans que l'on ſût de quel côté, & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auſpice à faux. Dès que le Conſul ſut cette nouvelle, il s'écria: *Les Dieux ſont ici preſens, le criminel eſt puni, ils ont déchargé toute leur colere ſur celui qui la meritoit, nous n'avons plus que des ſujets d'eſperance.* Auſſi-tôt il fit donner le ſignal, & il remporta une victoire entiere ſur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre Garde de Poulets, & que le General en voulut tirer un ſujet de raſſurer les Soldats, que le faux Auſpice pouvoit avoir ébranlez. Les Romains ſavoient deja de ces ſortes de tours dans le tems de leur plus grande ſimplicité.

Il faut donc avoüer que nous aurions grand tort de croire ni les Auſpices, ni les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient

yoient eux-mêmes. Si nous n'en ſommes pas auſſi deſabuſez que quelques Philoſophes, & quelques Generaux d'Armée, ſoyons-le du moins autant que le peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les Payens mépriſoient-ils les Oracles? Non, ſans doute. Et bien, quelques Particuliers qui n'y ont point eu d'égard, ſuffiſent-ils pour les décrediter entierement? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'oppoſer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autoritez ne ſont pas égales. Le temoignage de ceux qui croyent une choſe déja établie, n'a point de force pour l'appuyer; mais le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croyent, peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne point croire; mais il ne ſe peut guere que ceux qui ne croyent point, ne ſoient point inſtruits des raiſons de croire.

C'eſt tout le contraire quand la choſe s'établit; le témoignage de ceux qui la croyent, eſt de ſoi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croyent point; car naturellement ceux qui la croyent, doivent l'avoir examinée; & ceux qui ne la croyent point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croyent, ou ne croyent point, ſoit de déciſion; je veux dire ſeulement que ſi on n'a d'égard aux raiſons ſur leſquels les deux partis ſe fondent, l'autorité des uns eſt tantôt plus recevable, tantôt celle des autres. Cela vient en gene-

ral,

neral, de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque uſage de ſa Raiſon, bon ou mauvais; mais il n'eſt point beſoin d'en faire aucun pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui eſt commune. Il faut des forces pour réſiſter au torrent, mais il n'en faut point pour le ſuivre.

Et il n'importe ſur le fait des Oracles, que parmi ceux qui y croyoient quelque choſe de divin & de ſurnaturel, il ſe trouve des Philoſophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philoſophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils ſont plus incurables que le Peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fauſſes raiſons dont ils le ſoutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faſte de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'euſſent-ils pas cru aux Oracles? ils croioient bien aux Songes. Le grand Chryſippe ne retranchoit de ſa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fuſſent rendus par les Demons.

QUoiqu'il paroiſſe que les Chrétiens Savans des premiers Siecles aimaſſent aſſez à

dire que les Oracles étoient rendus par les Demons, ils ne laiſſoient pas de reprocher ſouvent aux Payens qu'ils étoient jouez par leurs Prêtres. Il falloit que la choſe fût bien vraye, puiſqu'ils la publioient aux dépens de ce Syſtême des Demons, qu'ils croioient leur être ſi favorable.

Voici comment parle Clement Alexandrin au troiſieme Livre des Tapiſſeries. *Vante-nous, ſi tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pythien, de Didyme, d'Amphiaraus, d'Amphilothus. Tu peux encore y ajouter les Augures, & les Interpretes des Songes, & des Prodiges. Fais-nous paroître auſſi devant l'Apollon Pythien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été ſi eſtimez parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egyptiens, & que la Necromancie des Etruſques demeurent dans les tenebres; toutes ces choſes ne ſont certainement que des Impoſtures extravagantes, & de pures tromperies pareilles à celle des jeux de dez. Les Chévres qu'on a dreſſées à la Divination, & les Corbeaux qu'on a inſtruits à rendre des Oracles, ne ſont, pour ainſi dire, que les Aſſociez de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Euſebe au commencement du quatrieme Livre de ſa Préparation Evangelique, propoſe dans toute leur étendue les meilleures raiſons qui ſoient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pû n'être que des Impoſtures, & ce n'eſt que ſur ces mêmes raiſons que je prétends m'appuyer dans la ſuite, quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoi qu'Euſebe fût ſi bien

bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux Demons, & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe, après avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'être que des Impostures des Prêtres, assure sans detruire ni affoiblir ces premieres preuves, qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des Demons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances, que quoi que beaucoup d'autres pussent être imputez à l'artifice des Prêtres, celui-là n'y pût jamais être imputé; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je voi bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Demons. Voilà une assez pitoyable espece de raisonnement. Ce seroit autre chose si Eusebe dans les circonstances des tems où il s'est trouvé n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Demons; mais qu'en faisant semblant de le soûtenir, il eût insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eût pû.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe. Pour moi, je croi voir clairement que dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les Demons que par maniere d'acquit, & par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origene dans son Livre septiéme contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Demons que pour s'accommoder au tems, & à l'état où étoit alors cette grande dispute entre les Chrétiens & les Payens. *Je pourrois*, dit-il, *me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens, pour rendre la Pythie fort suspecte; je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses, qui décrediteroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas; mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures; voions si en ce cas-là même, à examiner la chose de près, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fût mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais Demons, & des Genies ennemis du Genre humain.*

Il paroît assez que naturellement Origene eût cru des Oracles ce que nous en croions; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrément, & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'étoit pas à dire que la vraie Divinité y eût eu part, & alors on étoit obligé de mettre les Demons en jeu.

Il est vrai qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Demons, & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la Religion Payenne; mais tout le monde

monde ne penetroit peut-être pas si avant dans cette matiere, & l'on croioit faire bien assez, lors que par l'hypothese des Demons, qui satisfaisoit à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers Siecles de l'Eglise on embrassa si généralement ce Systême sur les Oracles. Nous perçons encore assez dans les tenebres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les Chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la verité qu'ils y trouvoient, qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme, & s'ils renaissoient dans les tems où nous sommes, delivrez comme nous des raisons étrangeres qui les déterminoient à ce parti, je ne doute point qu'ils ne suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugez qui sont contraires à notre opinion, & que l'on tire ou du Systême de la Religion Chrétienne, ou de la Philosophie, ou du sentiment géneral des Payens, & des Chrétiens même. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant simplement sur la défensive, mais le plus souvent même en attaquant. Il faut presentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais merité d'être attribuez à des Genies.

CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faiſoit bien voir qu'on avoit à faire à des hommes. *La Pythie Philippiſe*, diſoit Demoſthene, lors qu'il ſe plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux interêts de Philippe.

(*a*) Quand Cleomene Roi de Sparte voulut dépouiller de la Royauté Demarate l'autre Roi, ſous prétexte qu'il n'étoit pas Fils d'Ariſton ſon Prédeceſſeur, & qu'Ariſton lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit né trop peu de tems après ſon mariage, on envoia à l'Oracle ſur une queſtion ſi difficile, & en effet elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les Dieux. Mais Cleomene avoit pris les devans auprès de la Superieure des Prêtreſſes de Delphes; elle declara que Demarate n'étoit point Fils d'Ariſton. La fourberie fut découverte quelque tems après, & la Prêtreſſe privée de ſa Dignité. Il falloit bien vanger l'honneur de l'Oracle & tâcher de le réparer.

(*b*) Pendant qu'Hippias étoit Tyran d'Athenes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pythie à force d'argent, que quand il viendroit des Lacédemoniens la conſulter ſur quoi

(*a*) *Herodote l. 6.*
(*b*) *Herodote* l. *5.*

quoi que ce pût être, elle leur dît toujours qu'ils euſſent à délivrer Athenes de la tyrannie. Les Lacédemoniens, à qui on rediſoit toujours la même choſe à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriſer des ordres ſi frequens, & prirent les armes contre Hippias, quoi qu'il fût leur allié.

Si les Demons rendoient les Oracles, les Demons ne manquoient pas de complaiſance pour les Princes qui étoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguſte. Quelques Hiſtoriens diſent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité abſolue être Fils de Jupiter Hammon, & pour l'interêt de ſa vanité, & pour l'honneur de ſa Mere qui étoit ſoupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins conſiderable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de ſa volonté, & que le Dieu l'executa de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prêtres imaginerent d'eux-mêmes ce moien de flater Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cette Divinité d'Alexandre ſur une mépriſe du Prêtre d'Hammon, qui en ſaluant ce Roi, & lui voulant dire en Grec, O *mon Fils*, prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'étant Libyen il ne ſavoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement ſignifioient, O *Fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prêtre à l'avantage d'Alexandre, & ſans doute le Prêtre lui-même la fit paſſer pour une

inſpiration du Dieu qui avoit conduit ſa langue, & confirma par des Oracles ſa mauvaiſe prononciation. Cette derniere façon de conter l'Hiſtoire eſt peut-être la meilleure; les petites origines conviennent aſſez aux grandes choſes.

Auguſte fut ſi amoureux de Livie, qu'il l'enleva à ſon Mari toute groſſe qu'elle étoit, & ne ſe donna pas le loiſir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouſer. Comme l'action étoit un peu extraordinaire, (*a*) on en conſulta l'Oracle. L'Oracle qui ſavoit faire ſa cour, ne ſe contenta pas de l'approuver; il aſſura que jamais un Mariage ne réuſſiſſoit mieux que quand on épouſoit une perſonne déja groſſe. Voilà pourtant, ce me ſemble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maiſons dont on pût prendre des Rois. Lyſander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le deſſein d'ôter cette diſtinction trop avantageuſe à deux Familles, & trop injurieuſe à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui ſe ſentiroient aſſez de mérite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan ſi compoſé, & qui embraſſoit tant de choſes, que je m'étonne qu'un homme d'eſprit en ait pû eſperer quelque ſuccès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une Demonſtration de Mathematique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit être groſſe d'Apollon. Lyſander jetta les

(*a*) *Prudence.*

les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'étoit avoir des vûes bien étendues. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur étoit pas permis de lire, parce qu'Apollon avoit reservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorti de son Sang, & qui viendroit à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce Fils d'Apollon devoit être le petit Enfant de Pont, & parmi ces Oracles si mysterieux, il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates, qu'il ne falloit donner la Couronne qu'au merite, sans avoir égard aux familles. Il n'étoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prêtres. Tout cela étoit fait, ce qui me paroit fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer? Déja Silenus étoit en Grece, & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureusement un des Ministres de Lysander fut effrayé, quoi que tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles; mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule, c'est que Lysander avoit déja essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles; & n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit resisté à son argent, Jupiter Hammon avoit été inflexible, & même les Prêtres du lieu députerent à Sparte pour accuser Lysander, mais il se tira d'affaire par son

credit. La grande Prêtreſſe même de Delphes avoit refuſé de lui vendre ſa voix, & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, & l'autre de Prêtreſſes; car Lyſander qui ne put corrompre la grande Prêtreſſe, corrompit bien les Prêtres. Les Prêtreſſes étoient les ſeules qui rendiſſent des Oracles de vive voix, & qui fiſſent les enragées ſur le Trepié; mais apparemment les Prêtres avoient un Bureau de Propheties écrites, dont ils étoient les Maîtres, les Diſpenſateurs, & les Interprêtes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fiſſent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, ſur tout ſi on leur demandoit des choſes dont il n'y eût pas lieu d'eſperer beaucoup de ſuccès, telle qu'étoit la nouveauté que Lyſander avoit deſſein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Ageſilas, qui étoit alors oppoſé à celui de Lyſander, avoit ſoupçonné quelque choſe de ce projet, & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les Prêtres d'Hammon euſſent-ils pris la peine de venir du fond de la Libye à Sparte, faire un procès à un homme tel que Lyſander, s'ils ne ſe fuſſent entendus avec ſes ennemis, & s'ils n'y euſſent été pouſſez par eux?

CHA-

CHAPITRE XI.

Nouveaux établiſſemens d'Oracles.

LEs Oracles qu'on établiſſoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Epheſtion, Alexandre voulut abſolument pour ſe conſoler, qu'Epheſtion fût Dieu. Tous les Courtiſans y conſentirent ſans peine. Auſſi-tôt voilà des Temples que l'on bâtit à Epheſtion en pluſieurs Villes, des Fêtes qu'on inſtitue en ſon honneur, des Sacrifices qu'on lui fait, des gueriſons miraculeuſes qu'on lui attribue; & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre; Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la Divinité d'Epheſtion réuſſir ſi bien, la crut enfin vraie lui-même, & ſe ſut bon gré de n'être pas ſeulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bâtir en memoire de lui la Ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophetes, dit ſaint Jerôme; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inſcription Grecque qui porte,

À ANTINOÜS.

Le Compagnon des Dieux d'Egypte, M. Ulpius Apollonius son Prophete.

Après cela, on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Antinoüs & Ephestion, qui selon toutes les apparences, ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faisoient faire des reflexions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas assez de sujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les Anciens, & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne suffisoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Ephestion, & d'Auguste?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux Oracles fussent dans le même credit que les Anciens; il s'en faloit beaucoup.

On ne faisoit rendre à ces Dieux de nouvelle création qu'autant de réponses qu'il en faloit, pour en pouvoir faire sa cour aux Princes, mais du reste on ne les consultoit pas bien serieusement; & quand il étoit question de quelque chose d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés étoient en possession de l'avenir depuis un tems immemorial, & la parole d'un Dieu experimenté étoit bien plus sure, que celle de ces Dieux qui n'avoient encore nulle experience.

Les

Les Empereurs Romains qui étoient intereſſez à faire valoir la Divinité de leurs Predeceſſeurs, puiſqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû tâcher à rendre plus célèbres les Oracles des Empereurs Deïfiez comme Auguſte, ſi ce n'eût été que les Peuples accoûtumez à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien même que quelque penchant qu'ils euſſent aux plus ridicules Superſtitions, ils ſe mocquoient de ces nouveaux Oracles, & en general de toutes les nouvelles Inſtitutions de Dieux. Le moyen qu'on prît l'Aigle qui ſe lâchoit du Buchet d'un Empereur Romain, pour l'Ame de cet Empereur qui alloit prendre ſa place au Ciel?

Pourquoi donc le Peuple avoit-il été trompé à la premiere Inſtitution des Dieux & des Oracles? En voici, je croi, la raiſon. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganiſme n'en a eu que de deux ſortes principales, ou des Dieux que l'on ſuppoſoit être eſſentiellement de nature Divine, ou des Dieux qui ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncez par les Sages ou par les Legislateurs avec beaucoup de Myſtere, & le Peuple, ni ne les voyoit, ni ne les avoit vûs. Les ſeconds, quoi qu'ils euſſent été hommes aux yeux de tout le monde, avoient été érigez en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchez de leurs bienfaits. On ſe formoit une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain

qui étoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui outre cela, venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne desespererai pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque tems, la voilà qui devient ancienne, & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les chevres & qui montoit à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disoit, & dit quelque verité. Aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de Divin dans cette exhalaison, elle contient la science de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les ceremonies se forment peu à peu. Ainsi nâquit apparemment l'Oracle de Delphes; & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entêtoit, il falloit absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophetiser. Dans la plûpart des autres Oracles, la fureur n'étoit pas necessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les Peuples frappez du merveilleux de la chose, & avides de l'utilité qu'ils en esperent, ne demandent qu'à voir naître des Oracles en tous lieux, & puis l'Ancienneté survient à tous ces Ora-

Oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réuſſir tant, c'étoient les Princes qui les établiſſoient, les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoûtez à tout cela, que dans le tems de la premiere Inſtitution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la ſuite. La Philoſophie n'étoit point encore née, & les Superſtitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à eſſuyer de ſa part. Il eſt vrai que ce qu'on appelle le Peuple, n'eſt jamais fort éclairé; cependant la groſſiereté dont il eſt toujours reçoit encore quelques differences ſelon les Siecles; du moins il y en a où tout le monde eſt Peuple, & ceux-là ſont ſans comparaiſon les plus favorables à l'établiſſement des Erreurs. Ce n'eſt donc pas merveille ſi les Peuples faiſoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens; mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne reſſemblaſſent parfaitement aux nouveaux. Ou un Demon alloit ſe loger dans un Temple d'Epheſtion pour y rendre des Oracles, dès qu'il avoit plû à Alexandre d'en élever un à Epheſtion comme à un Dieu; ou s'il ſe rendoit des Oracles dans ce Temple ſans Démon, il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pythien. Or il ſeroit, ce me ſemble, fort étrange & fort ſurprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaiſie d'Alexandre pour envoyer un Demon en poſſeſſion d'un Temple, & faire naître par là une éternelle occaſion d'erreur à tous les hommes.

CHA-

CHAPITRE XII.

Lieux où étoient les Oracles.

NOus allons entrer preſentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prêtres; cela renferme beaucoup de choſes de l'Antiquité aſſez agréables & aſſez particulieres.

Les Païs montagneux, & par conſequent pleins d'antres & de cavernes, étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Beotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avoit une très-grande quantité. Remarquez en paſſant que les Beotiens étoient en réputation d'être les plus ſottes gens du monde; c'étoit-là un bon Païs pour les Oracles; des Sots & des Cavernes.

Je ne croi point que le premier établiſſement des Oracles ait été une impoſture meditée, mais le peuple tomba dans quelque ſuperſtition, qui donna lieu à des gens un peu plus rafinez d'en profiter. Car les ſottiſes du peuple ſont telles aſſez ſouvent, qu'elles n'ont pû être prevûës, & quelquefois ceux qui le trompent, ne ſongeoient à rien moins, & ont été invitez par lui-même à le tromper. Ainſi ma penſée eſt qu'on n'a pas mis d'abord des Oracles dans la Beotie, parce qu'elle eſt montagneuſe, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naiſſance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on

fit

fit à son imitation dans le même Païs, furent mis aussi dans des Cavernes, parce que les Prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque partout. Le prétexte des Exhalaisons divines rendoit les Cavernes necessaires, & il semble de plus que les Cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sai quelle horreur, qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien negliger. Peut-être la situation de Delphes a-t elle bien servi à la faire regarder comme une Ville sainte. Elle étoit à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui étoit au-dessus, avoit à peu près la figure d'un Theatre, & les cris des hommes, & le son des trompettes se multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas jusqu'à ces Echos qui ne valussent leur prix.

La commodité des Prêtres, & la majesté des Oracles, demandoient donc également des Cavernes; aussi ne voyez vous pas un si grand nombre de Temples prophetiques en plat païs; mais s'il y en avoit quelques-uns, on savoit bien remedier à ce défaut de leur situation. Au lieu de Cavernes naturelles, on en faisoit d'artificielles, c'est-à-dire, de ces Sanctuaires qui étoient des especes d'antres, où residoit particulierement la Divinité, & où d'autres que les Prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pythie se mettoit sur le Trepié, c'étoit dans son Sanctuaire, lieu obscur & éloigné

gné d'une certaine petite chambre (*a*) où ſe tenoient ceux qui venoient conſulter l'Oracle. L'ouverture même de ce Sanctuaire étoit toute couverte de feuillages de Laurier, & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diverſité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles ? C'eſt qu'ils ne voyoient point ce qui ſe paſſoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres ſur l'Oracle de Dodone, & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs ? Ariſtote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colomnes, ſur l'une deſquelles eſt un Baſſin d'airain, & ſur l'autre la Statuë d'un Enfant qui tient un foüet, dont les cordes étant auſſi d'airain, font du bruit contre le Baſſin lorſqu'elles y ſont pouſſées par le vent.

Démon, ſelon le même Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen eſt tout environné de Baſſins, qui auſſi-tôt que l'un eſt pouſſé contre l'autre, ſe communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure aſſez de tems.

D'autres diſent que c'étoit un Chêne réſonnant qui ſecoüoit ſes branches & ſes feuilles, lors qu'il étoit conſulté, & qui declaroit ſes volontez par des Prêtreſſes nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que

(*a*) *Plutarque Dial. des Oracles qui ont ceſſé.*

que le bruit de conſtant, parce qu'on l'entendoit de dehors; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où ſe rendoit l'Oracle, on ne ſavoit que par conjectures, ou par le rapport infidele des Prêtres, ce qui cauſoit le bruit. Il ſe trouve pourtant dans l'Hiſtoire, que quelques perſonnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoient pas des gens moins conſiderables qu'Alexandre & Veſpaſien. Strabon rapporte de Calliſthene, qu'Alexandre entra ſeul avec le Prêtre dans le Sanctuaire d'Hammon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit auſſi que Veſpaſien étant à Alexandrie, & ayant déja des deſſeins ſur l'Empire, voulut conſulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant ſortir tout le monde du Temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce compte les exemples d'un tel privilege ſeront très-rares; car mon Auteur avoüe qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là, ſi ce n'eſt peut-être qu'on y veuille ajoûter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prêtre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en ſecret beaucoup de grandes choſes qui regardoient les deſſeins qu'il méditoit alors; mais cet exemple prouve encore moins que celui de Veſpaſien, la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand credit pour les obliger à la confidence de leurs Myſteres, & même ils ne la faiſoient qu'à des Princes naturellement intereſſez à leur garder le ſecret, & qui dans le cas où ils ſe trouvoient, avoient quelque

que raiſon particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires tenebreux étoient cachées toutes les machines des Prêtres, & ils y entroient par des conduits ſoûterrains. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts; & pour apporter un témoignage encore plus fort que le ſien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'impoſture des Prêtres de Belus, qui ſavoient bien rentrer ſecretement dans ſon Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes? Il me ſemble que cette Hiſtoire ſeule devroit décider toute la queſtion en notre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganiſme qui étoit crû le plus univerſellement, de ces victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture attribuë-t-elle ce prodige aux Demons? Point du tout, mais à des Prêtres impoſteurs; & c'eſt-là la ſeule fois où l'Ecriture s'étend un peu ſur un prodige du Paganiſme; & en ne nous avertiſſant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien après tout devoit-il être plus aiſé de perſuader aux peuples que les Dieux deſcendoient dans des Temples pour leur parler, & leur donner des inſtructions utiles, que de leur perſuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres & de Moutons? & ſi les Prêtres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raiſon pouvoient-ils parler auſſi en leur place.

Les

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faiſoient un retentiſſement qui imprimoit de la terreur. Auſſi voyez-vous dans tous les Poëtes que la Pythie pouſſoit une voix plus qu'humaine ; peut-être même les Trompettes qui multiplioient le ſon, n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnuës ; peut-être le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveller un ſecret que les Prêtres Payens avoient ſu avant lui, & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker aſſure qu'Alexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il ſe faiſoit entendre de toute ſon Armée en même tems.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut ſervir à marquer l'extrême application que les Prêtres avoient à fourber. Du Sanctuaire ou du fond des Temples, il ſortoit quelquefois une vapeur très-agréable, qui rempliſſoit tout le lieu où étoient les Conſultans. C'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugez ſi des gens qui pouſſoient juſqu'à ces minuties preſque inutiles l'exactitude de leurs impoſtures, pouvoient rien négliger d'eſſentiel.

CHA-

(a) *Plut. Dial. des Or.*

CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.

LEs Prêtres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mysterieux, ce qui est déja beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce tems de silence ils prenoient leurs mesures, & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu; & la Prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre qui étoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria, *Ah! mon Fils, on ne peut te resister. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prêtres avoient encore un secret pour gagner du tems, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier; & si les entrailles des Victimes n'étoient pas heu-

heureuſes, c'eſt que le Dieu n'étoit pas encore en humeur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes? Les Prêtres. Le plus ſouvent même, ainſi qu'il paroît par beaucoup d'exemples, ils étoient ſeuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur & le foye étoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Myſteres & les Ceremonies ſecretes d'un Dieu, étoit ſans doute un des meilleurs artifices que les Prêtres euſſent imaginé pour leur ſureté. Ils ne pouvoient ſi bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne ſoupçonnaſſent la fourberie. Ils s'aviſerent d'établir de certains Myſteres, qui engageoient à un ſecret inviolable ceux qui y étoient initiez.

Il eſt vrai qu'il y avoit de ces Myſteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit auſſi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple, dans celui de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue ſi ſouvent cité, dit qu'il n'y avoit perſonne à Delphes, ni dans tout ce pais, qui ne fût initié aux Myſteres. Ainſi tout étoit dans la dépendance des Prêtres; ſi quelqu'un eût oſé ouvrir la bouche contre eux, on eût bien crié à l'Athée & à l'Impie, & on lui eût fait des affaires dont il ne ſe fût jamais tiré.

Sans les Myſteres, les Habitans de Delphes n'euſſent pas laiſſé d'être toujours engagez à garder le ſecret aux Prêtres ſur leurs friponneries; car Delphes étoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de ſon Temple, & qui ne vivoit que d'Oracles; mais les Prêtres

tres s'assuroient encore mieux de ces peuples en se les attachant par le double lien de l'interêt & de la superstition. On eût été bien reçu à parler contre les Oracles dans une telle Ville.

Ceux qu'on initioit aux Mysteres, donnoient des assurances de leur discretion ; ils étoient obligez à faire aux Prêtres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'étoit après cela à ces pauvres initiez à prier les Prêtres de leur garder le secret.

Ce fut sur cette confession qu'un Lacedemonien qui s'alloit faire initier aux Mysteres de Samothrace, dit brusquement aux Prêtres, *Si j'ai fait des crimes, les Dieux les savent bien.*

Un autre répondit à peu près de la même façon. *Est-ce à toi ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu*, dit le Prêtre. *Et bien, retire-toi donc*, reprit le Lacedemonien, *& je les confesserai au Dieu.* Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie, qui allât avec une fausse confession se faire initier aux Mysteres, & qui en découvrît ensuite toute l'extravagance, & publiât la fourberie des Prêtres ?

Je croi que ce malheur a pû arriver, & je croi aussi que les Prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point reçûs. De plus, on avoit declaré les Epicuriens incapables d'être initiez aux Mysteres, parce que c'étoient des gens qui faisoient profession de s'en mocquer, & je ne croi

croi pas même qu'on leur rendît d'Oracles. Ce n'étoit pas une choſe difficile que de les reconnoître; tous ceux d'entre les Grecs qui ſe mêloient un peu de Litterature, faiſoient choix d'une Secte de Philoſophie, & le ſurnom qu'ils tiroient de leur Secte, étoit preſque ce qu'eſt parmi nous celui qu'on prend d'une Terre. On diſtinguoit, par exemple, trois Demetrius, parce que l'un étoit Demetrius le Cynique, l'autre, Demetrius le Stoïcien, l'autre, Demetrius le Peripateticien.

La coûtume d'exclure les Epicuriens de tous les Myſteres étoit ſi generale, & ſi neceſſaire pour la ſûreté des choſes ſacrées, qu'elle fut priſe par ce grand fourbe, dont Lucien nous décrit ſi agréablement la Vie, cet Alexandre qui joua ſi long-tems les Grecs avec ſes Serpens. Il avoit même ajoûté les Chrétiens aux Epicuriens, parce qu'à ſon égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres; & avant que de commencer ſes ceremonies, il crioit: *Qu'on chaſſe d'ici les Chrétiens*, à quoi le peuple répondoit comme en une eſpece de Chœur, *Qu'on chaſſe les Epicuriens.* Il fit bien pis; car ſe voyant tourmenté par ces deux ſortes de Gens, qui, quoique pouſſez par differens interêts, conſpiroient à tourner ſes Ceremonies en ridicules, il declara que le Pont où il faiſoit alors ſa demeure, ſe rempliſſoit d'Impies, & que le Dieu dont il étoit le Prophete, ne parleroit plus, ſi on ne l'en vouloit défaire, & ſur cela il fit courir ſus aux Chrétiens & aux Epicuriens.

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, étoit dans la même peine, lors que du

tems de Julien l'Apoſtat il répondit à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, qu'il s'en faloit prendre à de certains Morts enterrez dans le voiſinage. Ces Morts étoient des Martyrs Chrétiens, & entre autres ſaint Babylas. On veut communément que ce fût la preſence de ces Corps bienheureux qui ôtoit aux Demons le pouvoir de parler dans l'Oracle; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrétiens qui ſe faiſoit aux Sepulchres de ces Martyrs, incommodoit les Prêtres d'Apollon, qui n'aimoient pas à voir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans, & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen qu'il fit jetter hors de-là ces Corps dont le Dieu ſe plaignoit.

Pour revenir preſentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins, & pour comprendre en une ſeule reflexion toutes celles qu'on peut faire là-deſſus, je voudrois bien qu'on me dît pourquoi les Demons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous, dans des Cavernes, & dans des lieux obſcurs, & pourquoi ils ne s'aviſoient jamais d'animer une Statuë, ou de faire parler une Prêtreſſe dans un Carrefour, expoſé de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetez, & plus encore ceux qui ſe rendoient en ſonge, avoient abſolument beſoin de Démons, mais il nous ſera bien aiſé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetez.

LEs Prêtres n'étoient pas ſcrupuleux juſqu'au point de n'oſer décacheter les billets qu'on leur apportoit; il falloit qu'on les laiſſât ſur l'Autel, après quoi on fermoit le Temple, où les Prêtres ſavoient bien rentrer ſans qu'on s'en apperçût, où bien il falloit mettre ces billets entre les mains des Prêtres, afin qu'ils dormiſſent deſſus, & reçuſſent en ſonge la réponſe qu'il y falloit faire, & dans l'un & l'autre cas ils avoient le loiſir & la liberté de les ouvrir. Ils ſavoient pour cela pluſieurs ſecrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien même, ſi l'on eſt curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les Billets des Anciens ſans qu'il y parût.

Aſſurément on s'étoit ſervi de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopſus qui étoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne ſavoit que croire des Dieux; il étoit obſedé d'Epicuriens qui lui avoient jetté beaucoup de doutes dans l'eſprit. Il ſe réſolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un Eſpion chez les Dieux, pour apprendre ce qui en

étoit. Il lui donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopſus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en Songe un homme fort bien fait, qui lui dit, *Noir*. Il porte cette réponſe au Gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les Epicuriens de ſa Cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant ſon Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immolerai-je un Bœuf blanc ou noir ?* après ce miracle, il fut toute ſa vie fort devot au Dieu Mopſus. Nous éclaircirons enſuite ce qui regarde le ſonge, il ſuffit preſentement que le billet avoit pû être décacheté & refermé avec adreſſe. Il avoit toujours fallu le porter au Temple, & il n'eût pas été neceſſaire qu'il fût ſorti des mains du Gouverneur, ſi un Demon eût dû y répondre.

Si les Prêtres n'oſoient ſe hazarder à décacheter les billets, ils tâchoient de ſavoir adroitement ce qui amenoit les gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des Gens conſiderables, qui avoient dans la tête quelque paſſion qui n'étoit pas inconnuë dans le monde. Les Prêtres avoient tant de commerce avec eux, à l'occaſion des Sacrifices, qu'il falloit faire, ou des délais qu'il falloit obſerver avant que l'Oracle parlât, qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bovche, ou du moins de conjecturer quel étoit le ſujet de leur voyage. On leur faiſoit recommencer ſacrifices ſur ſacrifices, juſqu'à ce qu'on ſe fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui ſous prétexte de leur en montrer les Antiquitez, les Statuës, les Pein-

Peintures, les Offrandes, ſavoient l'art de les faire parler ſur leurs affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie, ſe trouvoient dans tous les Temples un peu conſiderables. Ils ſavoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits; ils vous faiſoient bien valoir la puiſſance & les merveilles du Dieu; ils vous contoient fort au long l'hiſtoire de chaque Preſent qu'on lui avoit conſacré. Sur cela Lucien dit aſſez plaiſamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne ſubſiſtoient que de Fables, & que dans la Grece on eût été bien fâché d'apprendre des veritez dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient conſulter l'Oracle, ne parloient point, leurs Domeſtiques ſe taiſoient-ils? Il faut ſavoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit preſque que des Officiers de l'Oracle. Les uns étoient Prophetes & Prêtres, les autres Poëtes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Proſe; les autres ſimples Interpretes, les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums, ou d'encens, ou de bêtes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'étoient que des Hôtelliers que le grand abord des Etrangers enrichiſſoit. Tous ces gens-là étoient dans les interêts de l'Oracle & du Dieu; & ſi par le moyen des Domeſtiques des Etrangers, ils découvroient quelque choſe qui fût bon à ſavoir, vous ne devez pas douter que les Prêtres n'en fuſſent avertis.

Le faux Prophete Alexandre qui avoit établi ſon Oracle dans le Pont, avoit bien juſque

dans Rome des Correſpondans, qui lui mandoient les affaires les plus ſecretes de ceux qui l'alloient conſulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même ſans avoir beſoin de recevoir de billets, & ces moyens n'étoient pas ſans doute inconnus aux Prêtres de l'Apollon de Claros, s'il eſt vrai qu'il ſuffiſoit de leur dire le nom de ceux qui les conſultoient. Voici comme Tacite en parle au 2. l. des Annales. *Germanicus alla conſulter Apollon de Claros. Ce n'eſt point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choiſit dans de certaines familles, & qui eſt preſque toujours de Milet. Il ſuffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le conſulter, enſuite il ſe retire dans une grotte, & ayant pris de l'eau d'une ſource qui y eſt, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'eſprit, quoique le plus ſouvent il ſoit très-ignorant.*

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes; parce qu'il n'étoit queſtion que d'y faire la Démoniaque, mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Prophete, ſur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais être fort bien prouvée; qu'enfin le Demon de l'Oracle, tout Demon qu'il étoit, ne pouvoit ſe paſſer de ſavoir les noms de ceux qui le conſultoient, mais nous n'en ſommes pas-là preſentement, c'eſt aſſez d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non ſeulement à des billets cachetez,

tez, mais à de ſimples penſées. Il eſt vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux penſées de tout le monde, & que ce que le Prêtre de Claros faiſoit pour Germanicus, il ne l'eût pas pû faire pour un ſimple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songe.

LE nombre eſt fort grand des Oracles qui ſe rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique. Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'étoit qu'un ſimple Heros, mais ſes Oracles ſe rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pauſanias qui avoit été lui-même le conſulter, & qui avoit paſſé par toutes ces ceremonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample, dont je croi qu'on ſera bien aiſe de trouver ici un abregé exact.

Avant que de deſcendre dans l'antre de Trophonius, il falloit paſſer un certain nombre de jours dans une eſpece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Genie. Pendant ce tems on recevoit des expiations de toutes les ſortes; on s'abſtenoit d'eaux chaudes; on ſe lavoit ſouvent dans le Fleuve

Hircinas; on sacrifioit à Trophonius, & à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter surnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerès Europe qui avoit été Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendît dans son Antre; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosyne qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces preparatifs, on vous faisoit voir la Statuë de Trophonius, à qui vous faisiez vos prieres; on vous équipoit d'une Tunique de lin; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliez à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obelisques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descendoit

doit point par des degrez, mais par de petites échelles. Quand on y étoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit assez étroite. On se couchoit à terre; on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il falloit necessairement porter; on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & aussi-tôt on se sentoit emporté au dedans avec beaucoup de force & de viteſſe.

C'étoit-là que l'avenir se déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous sortiez de l'Antre couché par terre comme vous y étiez entré, & les pieds les premiers. Aussitôt on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosyne, où l'on vous demandoit ce que vous aviez vû ou entendu. De-là on vous ramenoit dans cette Chapelle du Bon Genie, encore tout étourdi & tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu, & vous recommenciez à pouvoir rire; car jusque-là la grandeur des Mysteres & la divinité dont vous étiez rempli, vous en avoient bien empêché. Pour moi, il me semble qu'on n'eût pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en soit pas sorti. C'étoit un certain Espion que Démetrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce Lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous eſt que trop aiſé de faire nos reflexions ſur tout cela. Quel loiſir n'avoient pas les Prêtres pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils faiſoient faire, d'examiner ſi on étoit propre à être envoyé dans l'Antre? car aſſurément Trophonius choiſiſſoit ſes Gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, & ces Expiations, & ces voyages nocturnes, & ces paſſages dans des cavernes étroites & obſcures, rempliſſoient-elles l'eſprit de ſuperſtition, de frayeur, & de crainte? Combien de machines pouvoient joüer dans ces tenebres? L'Hiſtoire de l'Eſpion de Demetrius, nous apprend qu'il n'y avoit pas de ſureté dans l'Antre pour ceux qui n'y apportoient pas de bonnes intentions, & de plus, qu'outre l'ouverture ſacrée qui étoit connue de tout le monde, l'Antre en avoit une ſecrete qui n'étoit connuë que des Prêtres. Quand on s'y ſentoit entrainé par les pieds on étoit ſans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant les mains, puis qu'elles étoient embaraſſées de ces compoſitions de miel, qu'il ne falloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau; ces eaux de Lethé & de Mnemoſyne pouvoient auſſi être preparées pour le même effet. Je ne dis rien des ſpectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté, & quand on ſortoit de là tout hors de ſoi, on diſoit ce qu'on avoit vu ou entendu à des gens, qui profitant de ce deſordre, le recueilloient comme il leur plaiſoit, y changeoient ce qu'ils vouloient, ou enfin en étoient toujours les interpretes.

Ajoû-

Ajoûtez à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par songes, il y en avoit ausquels il falloit se préparer par des jeûnes, comme celui (a) d'Amphiaraüs dans l'Attique; que si vos songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparente, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais; que l'on ne manquoit jamais de vous faire avoir des songes, où il entrât des Dieux, & des choses extraordinaires, & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir été frottées de quelque drogue qui fît son effet sur le cerveau.

Quand c'étoient les Prêtres qui en dormant sur les Billets cachetez, avoient eux-mêmes les Songes prophetiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En verité, il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prêtres Payens pour cacher leurs impostures. Si on étoit assez credule & assez stupide pour se contenter de leurs Songes, & pour y ajoûter foi, il n'étoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient se reserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples étoient faits, c'étoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe (b) un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte? Après beaucoup de ceremonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on lui demande

(a) *Philostrate l. 2. de la vie d'Apollonius.*
(b) *Pausanias.*

ce qu'on veut. Enſuite on ſe bouche les oreilles avec les mains, on ſort du Temple, & les premieres paroles qu'on entend au ſortir de là, c'eſt la Réponſe du Dieu. Encore, afin qu'il fût plus, aiſé de faire entendre, ſans être apperçu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne ſe rendoit que le ſoir,

CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands ſecrets des Oracles ; & une des choſes qui marque autant que les hommes s'en mêloient, c'eſt l'ambiguité des Réponſes, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les évenemens qu'on pouvoit prévoir.

(a) Lors qu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de ſa Cour allerent paſſer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne ſeroit point à propos de lui faire apporter le Roi afin qu'il le guerît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Serapis avoit raiſon, car s'il ſe le fût fait apporter, & qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le Temple, que n'eût on pas dit? mais ſi le Roi recouvroit ſa ſanté à Babylone, quelle gloire pour l'Oracle? S'il mouroit, c'eſt qu'il lui

(a) *Arrian. l. 7.*

lui étoit avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter, ni conſerver. Il s'en fallut tenir à cette derniere interpretation, qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Serapis, ſi-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en conſulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis, auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne ſe fioit point trop aux Oracles; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoye un billet cacheté, où il n'y avoit rien, on lui en renvoye autant. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoye une ſeconde fois un autre billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu, s'il retourneroit à Rome, après avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prît une Vigne qui étoit une des Offrandes de ſon Temple, qu'on la mît par morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'évenement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre; & on reporta à Rome ſes os qui avoient été repreſentez par la Vigne rompuë.

Tout le monde ſavoit aſſurément que l'Empereur ſongeoit à faire la Guerre aux Parthes, & qu'il ne conſultoit l'Oracle que ſur cela, & l'Oracle eut l'eſprit de lui rendre une Réponſe allegorique, & ſi génerale qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie. Car que Trajan retournât à Rome victorieux, mais bleſſé; ou aiant perdu une partie de ſes Soldats, qu'il fût vaincu, & que ſon Armée fût miſe en fuite, qu'il

y arrivât dans celle des Parthes ; qu'il en arrivât même dans Rome, en l'absence de l'Empereur ; que les Parthes fussent absolument défaits ; qu'ils ne fussent défaits qu'en partie, qu'ils fussent abandonnez de quelques-uns de leurs Alliez ; la Vigne rompue convenoit merveilleusement à tous ces cas differens ; il y eût eu bien du malheur, s'il n'en fût arrivé aucun ; & je croi que les os de l'Empereur reportez à Rome, surquoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, étoient pourtant la seule chose à quoi l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette Vigne, je ne crois pas devoir oublier une espece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prêtres de la Déesse de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le sens étoit : *Les Bœufs attelez coupent la terre, afin que les Campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un Mariage, c'étoit la chose même, des Bœufs attelez ensemble, des Campagnes fecondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter, voilà des Bœufs pour la labourer, voilà des champs fertiles. Si on les consultoit sur un Voyage, les Bœufs sont attellez, & tout prêts à partir, & ces Campagnes fecondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez aussi vos ennemis ? Cette Déesse de Syrie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moien de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuſter l'évenement, & ſe chargoient eux-mêmes de les juſtifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un ſens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, ſe trouvoit en avoir deux après l'évenement, & le Fourbe pouvoit ſe repoſer ſur ceux qu'il fourboit du ſoin de ſauver ſon honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandoit quels Précepteurs il donneroit à ſon Fils, qu'il lui donnât Pythagore & Homere, il entendoit tout ſimplement qu'on lui fît étudier la Philoſophie & les belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on repreſentoit à Rutilien que ſon Prophete s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de ſubtilité la mort de ſon Fils annoncée dans l'Oracle, parce qu'on lui donnoit pour Précepteurs Pythagore & Homere qui étoient morts.

CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifeſtement découvertes.

IL n'eſt plus queſtion de deviner les fineſſes des Prêtres par des moyens, qui pourroient eux-mêmes paroître trop fins, un tems a été qu'on les a découvertes de toutes parts, aux yeux de toute la terre; ce fut quand la Religion Chrétienne triompha hautement du Pa-

ga-

ganisme sous les Empereurs Chrétiens.

Theodoret dit que Theophile Evêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statues creuses où les Prêtres entroient par des chemins cachez pour y rendre les Oracles.

Lors que par l'ordre de Constantin on abatit le Temple d'Esculape à Eges en Cilicie, *on en chassa*, dit Eusebe dans la Vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ni un Demon, mais le Fourbe qui avoit si long-tems imposé à la credulité des peuples.* A cela il ajoute en géneral que dans les Simulacres des Dieux abatus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Demons, non pas même quelques malheureux Spectres obscurs & tenebreux, mais seulement du foin & de la paille ou des ordures, ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'Histoire de ce Theotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statuë de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puis qu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus se mit par-là en si grand credit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius étant venu à Antioche, & se doutant de l'imposture, il fit mettre à la Question les Prêtres & les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avouerent tout, & furent punis du dernier supplice, eux & leurs associez, & avant eux tous, Theotecnus leur Maître. Le même Eusebe nous assure encore au 4. Liv. de la Prep. Ev. que de son tems les plus fameux Prophetes d'entre les Payens, & leurs Theologiens les plus celebres, dont quelques-uns même étoient

Ma-

Magiſtrats dans leurs Villes, avoient été obligez par les tourmens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agiſſoit preſentement de ce que les Chrétiens en ont crû, tous ces paſſages d'Euſebe décideroient, ce me ſemble, la queſtion. On plaçoit les Demons dans un certain Syſtême général qui ſervoit pour les diſputes; mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guere d'eux, au contraire on leur donnoit nettement l'excluſion.

Je ne croi pas qu'il puiſſe jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Démons que les Prêtres Payens; ainſi après leurs dépoſitions, la choſe me paroit terminée. J'ajouterai ſeulement ici un Chapitre ſur les Sorts, non pas pour en découvrir l'impoſture, car cela eſt compris dans ce que nous avons dit ſur les Oracles, & de plus elle ſe découvre aſſez d'elle-même, mais pour ne pas oublier une eſpece d'Oracles, très-fameux dans l'Antiquité.

CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort eſt l'effet du hazard, & comme la déciſion ou l'Oracle de la Fortune; mais les Sorts ſont les Inſtrumens dont on ſe ſert pour ſavoir quelle eſt cette déciſion.

Les Sorts étoient le plus ſouvent des eſpeces de Dez ſur leſquels étoient gravez quelques carac-

racteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les uſages étoient differens ſur les Sorts; dans quelques Temples, on les jettoit ſoi-même, dans d'autres on les faiſoit ſortir d'une Urne, d'où eſt venue cette maniere de parler ſi ordinaire aux Grecs, *le Sort eſt tombé.*

Ce jeu de Dez étoit toujours precedé de Sacrifices, & de beaucoup de ceremonies. Apparemment les Prêtres ſavoient manier les Dez; mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laiſſer aller, ils étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacedemoniens allerent un jour conſulter les Sorts de Dodone, ſur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chênes parlans, & les Colombes, & les Baſſins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les ceremonies faites, ſur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de reſpect & de veneration, voilà un Singe du Roi des Moloſſes, qui étant entré dans le Temple, renverſe les Sorts & l'Urne. La Prêtreſſe effrayée dit aux Lacedemoniens qu'ils ne devoient pas ſonger à vaincre, mais ſeulement à ſe ſauver, & tous les (a) Ecrivains aſſurent que jamais Lacedemone ne reçut un preſage plus funeſte.

Les plus célèbres entre les Sorts étoient à Préneſte & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneſte étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remar-

(a) *Ciceron l. 2. de la Divination.*

marquable, que c'étoient des Statues qui ſe remuoient d'elles-mêmes, ſelon le témoignage de Macrobe, l. 1. chap. 23. & dont les mouvemens differens, ou ſervoient de Réponſe, ou marquoient ſi l'on pouvoit conſulter les Sorts.

Un paſſage de Ciceron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on conſultoit les Sorts de Préneſte par le conſentement de la Fortune peut faire croire que cette Fortune ſavoit auſſi remuer la tête, ou donner quelque autre ſigne de ſes volontez.

Nous trouvons encore quelques Statues qui avoient cette même proprieté. Diodore de Sicile, & Quinte-Curſe diſent que Jupiter Hammon étoit porté par quatre-vingts Prêtres dans une eſpece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il étoit ſuivi d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Hymnes en langue du Pays, & que ce Dieu porté par ſes Prêtres, les conduiſoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Syrie, ſelon Macrobe, en faiſoit autant. Toute la difference étoit qu'il vouloit être porté par des Gens les plus qualifiez de la Province, qui euſſent longtems auparavant vêcu en continence, & qui ſe fuſſent fait raſer la tête.

Lucien dans le Traité de la Déeſſe de Syrie, dit qu'il a vû un Apollon encore plus miraculeux; car étant porté ſur les épaules de ſes Prêtres, il s'aviſa de les laiſſer là, & de ſe promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui eſt conſiderable.

Je

Je ſuis ſi las de découvrir les fourberies des Prêtres Payens, & je ſuis ſi perſuadé auſſi qu'on eſt las de m'en entendre parler, que je ne m'amuſerai point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles Marionettes.

Dans l'Orient, les Sorts étoient des Fleches, & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en ſervent de la même maniere. Ezechiel dit que Nabuchodonoſor mêla ſes Fléches contre Ammon & Jeruſalem, & que la Fléche ſortit contre Jeruſalem. C'étoit-là une belle maniere de reſoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Gréce & dans l'Italie on tiroit ſouvent les Sorts de quelque Poëte celebre, comme Homere, ou Euripide, ce qui ſe preſentoit à l'ouverture du Livre étoit l'Arrêt du Ciel. L'Hiſtoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelque deux cens ans après la mort de Virgile, on faiſoit déja aſſez de cas de ſes Vers pour les croire prophetiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient été à Préneſte. Car (*a*) Alexandre Severe, encore particulier, & dans le tems que l'Empereur Heliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponſe dans le Temple de Préneſte cet endroit de Virgile dont le ſens eſt, *Si tu peux ſurmonter les Deſtins contraires, tu ſeras Marcellus.*

Ici mon Auteur ſe ſouvient que Rabelais a parlé des *Sorts Virgiliaues* que Panurge va conſulter ſur ſon mariage, & il trouve cet endroit du Livre auſſi ſavant qu'il eſt agréable & badin.

(*a*) *Lampridius.*

din. Il dit que les bagatelles & les ſottiſes de Rabelais valent ſouvent mieux que les diſcours les plus ſerieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'eſt une choſe ſinguliere de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles, plein de ſcience & d'érudition. Il eſt certain que Rabelais avoit beaucoup d'eſprit & de lecture, & un art très-particulier de débiter des choſes ſavantes comme de pures fadaiſes ; & de dire de pures fadaiſes le plus ſouvent ſans ennuyer. C'eſt dommage qu'il n'ait vécu dans un Siecle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politeſſe.

Les Sorts paſſerent juſque dans le Chriſtianiſme, on les prit dans les Livres Sacrez, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. Saint Auguſtin, dans l'Epitre 119. à Januarius, paroit ne déſapprouver cet uſage que ſur ce qui regarde les affaires du Siécle. Gregoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit ſa pratique ; il paſſoit pluſieurs jours dans le jeûne & dans la priere, enſuite il alloit au Tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponſe de Dieu, le premier paſſage qui s'offroit à ſes yeux. Si ce paſſage ne faiſoit rien au ſujet, il ouvroit un autre Livre de l'Ecriture.

D'autres prenoient pour Sort divin la premiere choſe qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Egliſe.

Mais qui croiroit que (a) l'Empereur Heraclius déliberant en quel lieu il feroit paſſer l'hyver

(a) *Cedrenus.*

ver à ſon Armée, ſe détermina par cette eſpece de Sort ? il fit purifier ſon Armée pendant trois jours, enſuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que ſon quartier d'hyver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût eſperer de trouver la déciſion dans l'Ecriture ?

L'Egliſe eſt enfin venue à bout d'exterminer cette ſuperſtition, mais il lui a fallu du tems. Du moment que l'Erreur eſt en poſſeſſion des eſprits, c'eſt une merveille ſi elle ne s'y maintient toujours.

SECONDE DISSERTATION

Que les Oracles n'ont point cessé au tems de la Venue de Jesus-Christ.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les Demons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainsi devenus indifferens à la Religion Chrétienne, on ne s'interessera plus à les faire finir précisément à la Venue de Jesus-Christ.

CHAPITRE I.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette Opinion est fondée.

CE qui a fait croire à la plûpart des Gens que les Oracles avoient cessé à la Venue de Jesus-Christ, ce sont les Oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des Oracles; & l'aveu des Payens qui vers le tems de Jesus-Christ disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déja vû la fausseté de ces préten-

tendus Oracles par lesquels un Demon devenu muet disoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été ou supposez par le trop de zele des Chrétiens, ou trop facilement reçus par leur credulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphyre, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

Je t'apprendrai la verité sur les Oracles & de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prêtre. *Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le tems amene, a repris & fait rentrer en elle-même & Fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Mycale dans les Campagnes de Didyme, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse.* Sur cela Eusebe conclut en general que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptez selon cet Oracle qu'il rapporte lui-même; mais il ne songe qu'à ce commencement qui lui est favorable, & ne s'inquiete point du reste.

Mais cet Oracle de Porphyre nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé? Point du tout. Eusebe veut l'entendre du tems de la Venuë de Jesus-Christ, son zéle est loüable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphyre parleroit

roit du tems de Jesus-Christ, il s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles cesserent, mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-être crû que cette exception n'étoit rien, & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eût cessé; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont été rendus par des Demons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamnez au silence, nul Demon n'a été privilegié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage, ce n'est point sa Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est ici un de ces cas où la moindre exception ruïne la proposition generale.

Mais peut-être les Démons à la Naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laissé de continuer, parce que les Prêtres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cens ans après Jesus-Christ; on n'a remarqué aucune difference entre ces Oracles, qui ont suivi la Naissance de Jesus-Christ, & ceux qui l'avoient precedée. Si les Prêtres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus Christ, & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, & pris leur parti. Cepen-

dant Plutarque excépte positivement l'Oracle de Lébadie, c'eſt-à-dire de Trophonius ,. & celui de Delphes, où il dit qu'il falloit anciennement deux Prêtreſſes, bien ſouvent trois, mais qu'alors c'étoit aſſez d'une. Du reſte il avoüe que les Oracles étoient taris dans la Beotie, qui en avoit été autrefois une ſource très-feconde.

Tout cela prouve la ceſſation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres, mais non pas la ceſſation entiere de tous les Oracles, ce qui ſeroit pourtant abſolument neceſſaire pour le Syſtême commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas ſi fort déchû du tems de Plutarque ; car lui-même dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vû, qu'on en avoit relevé d'anciens Bâtimens que le tems commençoit à ruïner, & qu'on y en avoit ajoûté d'autres tout modernes; que même on voyoit une petite Ville qui s'étant formée peu à peu auprès de Delphes, en tiroit ſa nourriture, comme un petit arbre qui pouſſe au pied d'un grand, & que cette petite Ville étoit parvenuë à être plus conſiderable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue même des Oracles qui ont ceſſé, Demetrius Cilicien, l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençât ſes Voyages, les Oracles d'Amphilochus & de Mopſus en ſon Pays étoient auſſi floriſſans que jamais; que veritablement depuis qu'il en étoit parti, il ne ſavoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque

tarque auquel je ne ſai combien de gens ſavans vous renvoyent pour vous prouver que les Oracles ont ceſſé à la Venuë de J. C.

Ici mon Auteur prétend qu'on eſt tombé auſſi dans une mépriſe groſſiere, ſur un paſſage du ſecond liv. de la Divination. Ciceron ſe mocque d'un Oracle qu'on diſoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pyrrhus qui le conſultoit ſur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle eſt équivoque, de ſorte qu'on ne ſait s'il veut dire que Pyrrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pyrrhus. L'équivoque eſt attachée à la conſtruction de la Phraſe Latine, & nous ne la ſaurions rendre en François. Voici les propres termes de Ciceron ſur cet Oracle.

Premierement, dit-il, *Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement les Grecs ne connoiſſent point cet Oracle. Troiſiémement Apollon du tems de Pyrrhus avoit déja ceſſé de faire des Vers. Enfin, quoi que les Eacides, de la famille deſquels étoit Pyrrhus, ne fuſſent pas Gens d'un eſprit bien fin; ni bien penetrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit ſi manifeſte, que Pyrrhus eut dû s'en appercevoir.... mais ce qui eſt le principal, pourquoi y a-t-il déja long-tems qu'il ne ſe rend plus d'Oracles à Delphes de cette ſorte, ce qui fait qu'il n'y a preſentement rien de plus mépriſé?*

C'eſt ſur ces dernieres paroles que l'on s'eſt fondé, pour dire que du tems de Ciceron il ne ſe rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on ſe trompe, & que ces mots, *pourquoi ne ſe rend-il plus d'Oracles de cette ſorte*, marquent bien que Ciceron ne parle que des Oracles en Vers, puiſqu'il étoit

alors queſtion d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne ſai s'il faut être tout-à-fait de ſon avis; car voici comme Ciceron continuë immediatement. *Ici quand on preſſe les Défenſeurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui étoit dans l'exhalaiſon de la terre, & qui inſpiroit la Pythie, s'eſt évaporée avec le tems. Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu ſa force. Quel tems peut conſumer ou épuiſer une vertu toute divine? Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaiſon de la terre qui fait un tel effet ſur l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers?*

Il me ſemble que Ciceron entend que la vertu toute entiere avoit ceſſé, & il eût bien vû qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie, quand il ne ſe fût plus rendu à Delphes que des Oracles en Proſe. N'eſt-ce donc rien qu'une Prophetie, à moins qu'elle ne ſoit en Vers?

Je ne croi pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce paſſage pour une preuve de la ceſſation entiere de l'Oracle de Delphes; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette ceſſation à la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. L'Oracle a ceſſé trop tôt, puiſque ſelon ce paſſage il avoit ceſſé long-tems avant Ciceron.

Mais il n'eſt pas vrai que la choſe ſoit comme Ciceron paroît l'avoir entenduë en cet endroit. Lui-même au 1. liv. de la Divination fait parler en ces termes Quintus ſon frere, qui ſoûtient les Oracles. *Je m'arrête ſur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été ſi celebre, & jamais il n'eût reçû tant d'offrandes des Peuples*

&

& des Rois, ſi de tout tems on n'eût reconnu la verité de ſes Prédictions. Il n'eſt pas ſi celebre preſentement. Comme il l'eſt moins, parce que ſes Prédictions ſont moins vrayes, jamais ſi elles n'euſſent été extrêmement vrayes, il n'eût été celebre au point qu'il l'a été.

Mais ce qui eſt encore plus fort, Ciceron même, à ce que dit Plutarque dans ſa Vie, avoit dans ſa jeuneſſe conſulté l'Oracle de Delphes, ſur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il lui avoit été répondu qu'il ſuivît ſon genie plûtôt que de ſe regler ſur les opinions vulgaires. S'il n'eſt pas vrai que Ciceron ait conſulté l'Oracle de Delphes, il faut du moins que du tems de Ciceron on le conſultât encore.

CHAPITRE II.

Pourquoi les Auteurs Anciens ſe contrediſent ſouvent ſur le tems de la ceſſation des Oracles.

D'Où vient donc, dira-t-on, que Lucain au 5. l. de la Pharſale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le ſilence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, eſt la plus conſiderable de toutes les faveurs du Ciel que notre Siecle a perduës.* Et peu après, *Appius qui vouloit ſavoir quelle ſeroit*

la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller interroger cette caverne depuis si long-tems muette, & d'aller remuer ce Trepié oisif depuis si long-tems.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes?* D'où vient enfin que parmi les Auteurs d'un même tems on en trouve qui disent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore? & d'où vient que quelquefois un même Auteur se contredit sur ce chapitre?

C'est qu'assurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue, & qu'aussi ils n'étoient pas encore tout-à-fait ruïnez. Ainsi par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois, ils n'étoient plus rien, & en effet, ils ne laissoient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un tems, & qu'ensuite il se relevoit; car les Oracles étoient sujets à diverses avantures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un Dragon qui s'étoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait deserter l'Oracle de Delphes; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon; mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude; que depuis la Gréce s'étoit remplie de Villes, &c.

Vous voyez que Plutarque vous parle d'un tems assez éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déja été abandonné une fois, ensuite il est sûr qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli. Après

Après cela le Temple de Delphes eſſuya diverſes fortunes. Il fut pillé par un Brigand deſcendu de Phlegias, par l'Armée de Xerxès, par les Phocenſes, par Pyrrhus, par Neron, enfin par les Chrétiens ſous Conſtantin. Tout cela ne faiſoit pas de bien à l'Oracle; les Prêtres étoient ou maſſacrez, ou diſperſez; on abandonnoit le lieu, les uſtenciles ſacrées étoient perduës, il falloit des ſoins, des frais, & du tems pour remettre l'Oracle ſur pied.

Il ſe peut donc faire que Ciceron ait pendant ſa jeuneſſe conſulté l'Oracle de Delphes; que pendant la Guerre de Céſar & de Pompée, & dans ce deſordre general de l'Univers, l'Oracle ait été muet, comme le veut Lucain; qu'enfin après la fin de cette Guerre, lors que Ciceron écrivoit ſes Livres de Philoſophie, il commençât à ſe rétablir aſſez pour donner lieu à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde, & aſſez peu pour donner lieu à Ciceron de ſuppoſer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polybe, brûla les Portiques du Temple de Dodone, renverſa de fond en comble le lieu ſacré de l'Oracle, pilla ou ruina toutes ſes Offrandes, un Auteur de ce tems-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siecle ſuivant on ne trouvât un autre Auteur qui en rapporteroit quelque réponſe.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de la durée l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

NOus ne ſaurions mieux prouver que vers le tems de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, où l'on parle tant du ſilence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas ceſſé toutà-fait, mais étoit ſeulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occaſions differentes, où l'on trouve depuis ce tems-là qu'il a parlé.

Suetone, dans la Vie de Neron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnât de garde des 73 ans; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là, & ne ſongea point au vieux Galba, qui étant âgé de 73 ans, lui ôta l'Empire. Cela le perſuada ſi fort de ſon bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choſes d'un très-grand prix, il ſe vanta que les poiſſons les lui rapporteroient.

Il falloit qu'il eût reçû du même Oracle de Dolphes quelque réponſe qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne ſe contentât plus d'être deſtiné à vivre 73 ans, (a) lors qu'il ôta aux Prêtres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500 Statuës ſoit d'hommes, ſoit de Dieux, toutes de bronze, & que pour profaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne ſacrée d'où ſortoit l'eſprit divin.

Que

(a) *Dion Caſſius, Pauſanias.*

Que l'Oracle après une telle avanture ait été muet jusqu'au tems de Domitien, ensorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Neron jusqu'à Domitien, car voici comme parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a vû Domitien. *Apollonius visita tous les Oracles de la Grece, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs*, &c. Ailleurs il parle encore ainsi : *Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grece. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le savez vous-même, en peu de paroles, & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoi qu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la verité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir.* Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'étoit pas grand faiseur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit là quelque venin contre les Chrétiens.

Nous avons vû comment du tems de Plutarque, qui vivoit sous Trajan, cet Oracle étoit encore sur pied, quoi que réduit à une seule Prêtresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporte une réponse qui lui parut assez embarassée, & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prêtre de Tyane alla demander à ce faux Prophete

Alexandre ſi les Oracles qui ſe rendoient alors à Didyme, à Claros, & à Delphes, étoient veritablement des réponſes d'Apollon, ou des impoſtures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui étoient de la nature du ſien, & répondit au Prêtre qu'il n'étoit pas permis de ſavoir cela. Mais quand cet habile Prêtre demanda ce qu'il ſeroit après ſa mort, on lui répondit hardiment, *Tu ſeras Chameau, puis Cheval, puis Philoſophe, puis Prophete auſſi grand que Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs ſe diſputerent l'Empire, Severus Septimus, Peſcennius Niger, Clodius Albinus. *On conſulta Delphes*, dit Spartien, *pour ſavoir lequel des trois la Republique devoit ſouhaiter, & l'Oracle répondit en un Vers, le Noir eſt le meilleur, l'Africain eſt bon, le Blanc eſt le pire.* Par le Noir en entendoit Peſcennius Niger, par l'Africain, Severe qui étoit d'Afrique, & par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda enſuite qui demeureroit le Maître de l'Empire, & il fut répondu: *On verſera le ſang du Blanc & du Noir, l'Africain gouvernera le monde.* On demanda encore combien de tems il gouverneroit, & il fut répondu: *Il montera ſur la Mer d'Italie avec vingt Vaiſſeaux, ſi cependant un Vaiſſeau peut traverſer la Mer*; par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il eſt vrai que l'Oracle ſe reſervoit une reſtriction obſcure pour ſe pouvoir ſauver en cas de beſoin; mais enfin dans le tems que Delphes étoit le plus floriſſant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin

drin dans ſon Exhortation aux Gentils, qu'il a compoſée, ou ſous Severe, ou à peu près en ce tems-là, dit nettement que la Fontaine de Caſtalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres Fontaines Prophetiques avoient enfin, quoi que tard, perdu leurs vertus fabuleuſes.

Peut-être en ce tems-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces ſilences auſquels ils étoient devenus ſujets par intervalles; peut-être, parce qu'ils n'étoient plus guere en vogue, Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne ſubſiſtoient plus du tout.

Il eſt toujours certain que ſous Conſtantius pere de Conſtantin, & pendant la jeuneſſe de Conſtantin, Delphes n'étoit pas encore ruiné, puis qu'Euſebe fait dire à Conſtantin dans ſa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prêtreſſe, mais du fond de ſon obſcure Caverne, par lequel il diſoit que les hommes juſtes qui étoient en terre, étoient cauſe qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaiſant aveu. De plus, il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien miſerable, puis qu'on en avoit retranché la dépenſe d'une Prêtreſſe.

Il reçut un terrible coup ſous Conſtantin qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. *Alors*, dit Euſebe dans la Vie de Conſtantin, *on produiſit aux yeux du Peuple dans les places de Conſtantinople, ces Statuës dont l'erreur des hommes avoit fait ſi long-tems des objets de vénération & de culte. Ici l'Apollon Pythien, là le Sminthien, les Trepiez dans le Cirque, &*

ces Muſes Heliconides dans le Palais furent expoſez aux railleries de tout le monde.

L'Oracle de Delphes ſe releva pourtant encore une fois. L'Empereur Julien (*a*) l'envoya conſulter ſur l'Expedition qu'il méditoit contre les Perſes. Si l'Oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pouſſer plus loin ſon Hiſtoire. Il n'en eſt plus parlé dans les Livres; mais en effet, il y a bien de l'apparence que c'eſt là le tems où il ceſſa, & que ſes dernieres paroles s'adreſſerent à l'Empereur Julien, qui étoit ſi zelé pour le Paganiſme. Je ne ſai pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguſte en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponſe qu'il avoit renduë à Auguſte ſur l'Enfant Hebreu.

Quelques Auteurs (*b*) modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lû dans Sozoméne & dans Theodoret, que ſous Julien le feu avoit pris au Temple d'Apollon qui étoit dans un Fauxbourg d'Antioche apellé Daphné, ſans qu'on eût pû découvrir l'Auteur, ou la cauſe de cet incendie, que les Payens en accuſoient les Chrétiens, & que les Chrétiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité Theodoret dit que le Tonnerre étoit tombé ſur ce Temple, mais Sozoméne n'en parle point. Ces modernes ſe ſont aviſez de tranſporter cet évenement au Temple de Delphes qui étoit fort éloigné de là, & de dire que par une

(*a*) *Theodoret.*
(*b*) *Melanchton, Peucer, Boiſſard. Hoſpinien.*

une juſte vengeance de Dieu les foudres l'avoient renverſé au milieu d'un grand Tremblement de terre. Ce Tremblement de terre dont ni Sozoméne, ni Theodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'avanture.

Ce ſeroit une choſe ennuyeuſe de faire l'Hiſtoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, il ſuffira de marquer en quels tems on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la derniere fois, & ſouvenez-vous toujours que ce n'eſt pas à dire qu'ils ayent effectivement parlé pour la derniere fois, dans la derniere occaſion où les Auteurs nous apprennent qu'ils ayent parlé.

Dion qui ne finit ſon Hiſtoire qu'à la huitiéme année d'Alexandre Severe, c'eſt-à-dire l'an 230. de Jeſus-Chriſt, dit que de ſon tems Amphilochus rendoit encore des Oracles en Songe. Il nous apprend auſſi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle où l'avenir ſe déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit ſur un Autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des Queſtions ni de mort, ni de mariage. Ces reſtrictions bizarres étoient quelquefois fondées ſur l'Hiſtoire particuliere du Dieu qui avoit eu ſujet pendant ſa vie de prendre de certaines choſes en averſion; je croi auſſi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais ſuccès qu'avoient eu les reponſes de l'Oracle ſur de certaines matieres.

(a) Sous Aurelien, vers l'an de Jeſus-Chriſt 272.

(a) *Zozime.*

272. les Palmyreniens revoltez consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consulterent encore celui de Venus Aphacite, dont la forme étoit assés singuliere pour meriter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Heliopolis & Bible. Auprès du Temple de Venus est un Lac semblable à une Citerne. A de certaines Assemblées que l'on y fait dans des tems reglez, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe, & ce feu, dit Zosime, s'est vû jusqu'à notre tems, c'est-à-dire jusques vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Presens pour la Déesse, il n'importe de quelle espece ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui préceda la ruine des Palmyréniens, leurs Presens allerent au fond, mais l'année suivante tout surnagea.

(a) Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didyme, & en eut pour réponse deux Vers d'Homere dont le sens est, *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.*

(b) Un Dieu assez inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abyde, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius; car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient été laissez dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire

(a) *Sozomene.*
(b) *Ammien Marcellin.*

faire des informations très-rigoureuſes, & jetta dans les priſons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un aſſez grand nombre de perſonnes. C'eſt que par ces Billets on conſultoit le Dieu ſur la deſtinée de l'Empire, ou ſur la durée que devoit avoir le Regne de Conſtantius, ou même ſur le ſuccès de quelque deſſein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe qui vivoit ſous Arcadius & Honorius, Fils de Theodoſe, parle du Dieu d'Heliopolis de Syrie & de ſon Oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent poſitivement que tout cela ſubſiſtoit encore de ſon tems.

Remarquez qu'il n'importe pour notre deſſein que toutes ces Hiſtoires, ſoient vrayes, ni que ces Oracles ayent effectivement rendu les réponſes qu'on leur attribuë. On n'a pû attribuer de fauſſes réponſes qu'à des Oracles que l'on ſavoit qui ſubſiſtoient encore effectivement, & les Hiſtoires que tant d'Auteurs en ont débitées prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils euſſent ceſſé.

CHA-

CHAPITRE IV.

Ceſſation generale des Oracles avec celle du Paganiſme.

EN general les Oracles n'ont ceſſé qu'avec le Paganiſme, & le Paganiſme ne ceſſa pas à la Venuë de Jeſus-Chriſt.

Conſtantin abatit peu de Temples, encore n'oſa-t-il les abatre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'eſt ainſi qu'il fit renverſer celui de Venus (1) Aphacite, & celui d'Eſculape qui étoit à (2) Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais (3) il défendit, que l'on ſacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Conſtantius & de Julien, alors Céſars, par leſquels toute Divination eſt défenduë ſur peine de la vie, non ſeulement celle des Aſtrologues, & des Interprêtes de Songes, & des Magiciens, mais auſſi celle des Augures & des Aruſpices, ce qui donnoit une grande ateinte à la Religion des Romains. Il eſt vrai que les Empereurs avoient un interêt particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on ne faiſoit autre choſe que s'enquerir de leur deſtinée, & principalement des Succeſſeurs qu'ils devoient avoir; & tel ſe révoltoit

(1) *Zozime.* (2) *Euſebe, Vie de Conſt.* (3) *Theodoret.*

toit & prétendoit à l'Empire, pour avoir été flaté par un Devin.

Nous avons vû qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lors que Julien se vit Empereur; mais de ceux qui étoient ruinez, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celui du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit été détruit par Adrien, qui (1) pendant qu'il étoit encore particulier, ayant trempé une feuille dans la Fontaine Castalienne (car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes avoit trouvé sur cette feuille en la retirant de l'eau, l'Histoire de ce qui lui devoit arriver, & des avis de songer à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnât le même conseil à quelque autre, & il fit jetter dans la Fontaine Sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procedé; mais Julien (2) r'ouvrit la Fontaine, il fit ôter d'alentour les Corps qui y étoient enterrez, & purifia le lieu de la même maniere, dont les Atheniens avoient autrefois purifié l'Isle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut être Prophete de l'Oracle de Didyme. C'étoit le moyen de remettre en honneur la Prophetie qui n'étoit plus guere estimée. Il étoit Souverain Pontife, puis qu'il étoit Empereur; mais les Empereurs n'avoient pas coûtume de faire grand usage de cette Dignité Sacerdotale. Pour lui, il prit la chose bien plus serieusement, & nous voyons dans une de ses Lettres qui sont venuës jusqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il dé-

(1) *Sozomene.* (2) *Ammian. Marcellin.*

défend à un Prêtre Payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre. La Lettre qu'il écrivit à Arſace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle maniere il ſe prenoit à faire refleurir le Paganiſme. Il ſe felicite d'abord des grands effets que ſon zele a produits en fort peu de tems. Il juge que le meilleur ſecret pour rétablir le Paganiſme, eſt d'y tranſporter les vertus du Chriſtianiſme, la charité pour les Etrangers, le ſoin d'enterrer les Morts, & la ſainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, feignent ſi bien. Il veut que ce Pontife, par raiſon ou par menaces, oblige les Prêtres de Galatie à vivre regulierement, à s'abſtenir des Spectacles, & des Cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux, & à avoir l'œil ſur les Galiléens pour réprimer leurs impietez & leurs profanations. Il remarque qu'il eſt honteux que les Juifs & les Galiléens nourriſſent non-ſeulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnent les leurs, & ne ſe ſouviennent plus que l'hoſpitalité & la liberalité ſont des vertus qui leur ſont propres, puis qu'Homere fait ainſi parler Eumée; *Mon Hôte, quand il me viendroit quelqu'un moins conſiderable que toi, il ne me ſeroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter, & étrangers & pauvres. Je donne peu, mais je donne avec joye.* Enfin, il dit quelles diſtributions il a ordonné que l'on faſſe tous les ans aux pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire bâtir dans chaque Ville pluſieurs Hôpitaux, où ſoient reçus non-ſeulement les Payens, mais

auſſi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille ſouvent voir les Gouverneurs chez eux, mais ſeulement qu'il leur écrive, ni que les Prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais ſeulement quand ils viennent aux Temples; encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Veſtibule. Il defend à ces Gouverneurs, dans cette occaſion de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne ſont que des perſonnes privées, mais il permet aux Soldats de les ſuivre s'ils veulent.

Avec ces ſoins, & cette imitation du Chriſtianiſme, Julien, s'il eût vêcu, eût apparemment retardé la ruine de ſa Religion, mais Dieu ne lui laiſſa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui lui ſucceda commençoit à ſe porter avec zéle à la deſtruction du Paganiſme; mais en ſept mois qu'il regna, il ne put pas faire de grands progrès.

Valens qui eut l'Empire d'Orient, permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, & prit plus à cœur de ſoûtenir l'Arianiſme que le Chriſtianiſme même. (a) Auſſi pendant ſon Regne on immoloit publiquement, & on faiſoit publiquement des repas de Victimes immolées. Ceux qui étoient initiez aux Myſteres de Bacchus les célebroient ſans crainte; ils couroient avec des Boucliers, déchiroient des Chiens, & faiſoient toutes les extravagances que cette dévotion demandoit.

Valentinien ſon frere qui eut l'Occident, fut plus zélé pour la gloire du Chriſtianiſme, ce-

(a) *Cedrenus.*

cependant ſa conduite ne fut pas auſſi ferme qu'elle eût dû être. Il avoit fait une Loi par laquelle il défendoit toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus, Proconſul de la Grece, lui repréſenta qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies auſquelles ils étoient très-attachez, on leur rendoit la vie tout-à-fait déſagréable. Valentinien ſe laiſſa toucher, & conſentit que ſans avoir d'égard à ſa Loi on pratiquât les anciennes coûtumes. Il eſt vrai que c'eſt Zoſime, un Payen, de qui nous tenons cette Hiſtoire; on peut dire qu'il l'a ſuppoſée pour donner à croire que les Empereurs conſideroient encore les Payens. On peut répondre auſſi que Zoſime, dans l'état où étoient les affaires de ſa Religion, devoit être plûtôt d'humeur à ſe plaindre du mal qu'on ne lui faiſoit pas, qu'à ſe louer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui eſt conſtant, c'eſt que l'on a des inſcriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par leſquelles il paroît que ſous l'Empire de Valentinien des perſonnes de grande conſideration firent les Sacrifices nommez Taurobolia & Criobolia, c'eſt-à-dire Aſperſion de ſang de Taureau, ou de ſang de Belier. Il ſemble même par la quantité des Inſcriptions que cette cérémonie ait été principalement à la mode du tems de Valentinien, & des deux autres Empereurs du même nom.

Comme elle eſt une des plus bizarres, & des plus ſingulieres du Paganiſme, je croi qu'on ne ſera pas fâché de la connoître. Prudence qui pouvoit l'avoir vûë, nous la décrit aſſez au long.

On

On creuſoit une foſſe aſſez profonde, où celui pour qui ſe devoit faire la cérémonie deſcendoit avec des bandelettes ſacrées à la tête, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage myſterieux. On mettoit ſur la foſſe un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit ſur ce couvercle un Taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un coûteau ſacré; ſon ſang couloit par ces trous dans la foſſe, & celui qui y étoit, le recevoit avec beaucoup de reſpect, il y preſentoit ſon front, ſes joües, ſes bras, ſes épaules, enfin toutes les parties de ſon corps, & tâchoit à n'en laiſſer pas tomber une goutte ailleurs que ſur lui. Enſuite il ſortoit de-là hideux à voir, tout ſouillé de ce ſang, ſes cheveux, ſa barbe, ſes habits tout dégoutans, mais auſſi il étoit purgé de tous ſes crimes, & regeneré pour l'Eternité; car il paroît poſitivement par les Inſcriptions, que ce Sacrifice étoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration myſtique & éternelle.

Il falloit le renouveller tous les vingt ans; autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les Siecles à venir.

Les femmes recevoient cette regeneration auſſi-bien que les hommes. On y aſſocioit qui l'on vouloit, & ce qui eſt encore plus remarquable, des Villes entieres la recevoient par Deputez.

Quelquefois on faiſoit ce Sacrifice pour le ſalut des Empereurs. Des Provinces faiſoient leur cour d'envoyer un homme ſe barbouiller, en leur nom, de ſang de Taureau, pour obtenir

nir à l'Empereur une longue & heureuſe vie. Tout cela eſt clair par les Inſcriptions.

Nous voici enfin ſous Theodoſe & ſes Fils, à la ruine entiere du Paganiſme.

Theodoſe commença par l'Egypte où il fit fermer tous les Temples. Enſuite il alla juſqu'à faire abatre celui de Serapis le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gai dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui ſe faiſoient à Serapis. Vers le tems de certaines Fêtes, dit-il, on ne ſauroit croire la multitude de gens qui deſcendent ſur un Canal d'Alexandrie à Canope, où eſt ce Temple. Jour & nuit ce ne ſont que Bateaux pleins d'hommes & de femmes, qui chantent & qui danſent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a ſur le Canal une infinité d'Hôtelleries qui ſervent à retirer ces Voyageurs, & à favoriſer leurs divertiſſemens.

Auſſi le Sophiſte Eunapius, Payen, paroît avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuſe avec aſſez de bile. Il dit que des gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, ſe trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches Offrandes dont il étoit plein; que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines, gens infames, & inutiles, qui, pourvû qu'ils euſſent un habit noir & mal propre, prenoient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des Peuples, & que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la Raiſon, donnoient à adorer des Têtes de Brigands punis

pour

pour leurs crimes, qu'on avoit falées afin de les conserver. C'eſt ainſi que cet Impie traite les Moines & les Reliques ; il falloit que la licence fût encore bien grande du tems qu'on écrivoit de pareilles choſes ſur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & de machines diſpoſées pour les fourberies des Prêtres. Il nous apprend entre autres choſes qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenêtre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner ſur la bouche de Serapis. Dans le même tems on apportoit un Simulacre du Soleil qui étoit de fer, & qui étant attiré par de l'aiman caché dans la voûte, s'élevoit vers Serapis. Alors on diſoit que le Soleil ſaluoit ce Dieu ; mais quand le Simulacre de fer retomboit, & que le rayon ſe retiroit de deſſus la bouche de Serapis, le Soleil lui avoit aſſez fait ſa cour, & il alloit à ſes affaires.

Après que Theodoſe eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganiſme. La grande raiſon des Payens étoit que depuis douze cens ans Rome s'étoit fort bien trouvée de ſes Dieux, & qu'elle en avoit reçû toutes ſortes de proſperitez. L'Empereur harangua le Senat, & l'exhorta à embraſſer le Chriſtianiſme ; mais on lui répondit toujours que par l'uſage & l'experience on avoit reconnu le Paganiſme pour une bonne Religion, & que ſi on le quittoit pour le Chriſtianiſme, on ne ſavoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la Théologie du Senat Romain. Quand Theodoſe vit qu'il ne gagnoit

rien

rien ſur ces gens-là, il leur déclara que le Fiſc étoit trop chargé des dépenſes qu'il falloit faire pour les Sacrifices, & qu'il avoit beſoin de cet argent-là pour payer ſes Troupes. On eut beau lui repréſenter que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne ſe faiſoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvenient. Ainſi les Sacrifices & les anciennes Ceremonies ceſſerent, & Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce tems-là toutes ſortes de malheurs fondirent ſur l'Empire Romain.

Le même Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodoſe fit à Rome; Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour lui inſulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la Déeſſe portoit. Une vieille Veſtale lui reprocha fort aigrement cette impieté, & la pourſuivit juſque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut ſouvent, ſoit en dormant, ſoit en veillant, une viſion qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganiſme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodoſe, & Arcadius, le rétabliſſement des Privileges des Veſtales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde ſait avec quelle vigueur S. Ambroiſe s'y oppoſa.

Il paroît pourtant par les pieces même de ce fameux Procès que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen, car ſaint Ambroiſe demande à Symmaque s'il ne ſuffit pas aux Payens d'avoir les Places Publiques, les Portiques, les Bains,

Bains, remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire ſoit placé dans le Capitole qui eſt le lieu de la Ville où il vient le plus de Chrétiens, *afin que ces Chrétiens*, dit-il, *reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Muſique dans leurs oreilles, les cendres dans leur goſier, & l'encens dans leur nez.*

Mais lors même que Rome étoit aſſiegée par Alaric, ſous Honorius, elle étoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conſpirer à la perte de cette malheureuſe Ville, non-ſeulement on ôta aux Dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi auſſi elle abandonna entierement les Romains. Zozime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la veritable cauſe de la priſe de Rome.

On ne ſait ſi ſur la foi de cet Auteur on peut recevoir l'Hiſtoire ſuivante. Honorius défendit à ceux qui n'étoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un Baudrier, ni d'avoir aucun commandement. Generid Païen, & même Barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut plus chez l'Empereur, mit bas le Baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de ſa Charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au Palais en ſon rang, ſelon qu'il y étoit obligé, il lui repréſenta qu'il y avoit une Loi qui lui ôtoit le Baudrier & le Commandement. L'Empereur lui dit que cette Loi n'étoit pas pour un homme

comme lui, mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le séparoit d'avec tous ceux qui professoient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa Charge, jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la necessité, eût lui-même retracté sa Loi. Si cette Histoire est vraye, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruïne du Paganisme.

Mais enfin tout exercice de la Religion Païenne fut défendu sous peine de la vie, par une Constitution des Empereurs Valentinien III. & Martien l'an 451. de Jesus-Christ. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mêmes Empereurs qui étoient si zelez pour l'avancement du Christianisme. ne laissoient pas de conserver quelques restes du Paganisme, peut-être assez considerables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruspices, enfin de tous les Colléges des Prêtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolâtrie Romaine.

Zozime prétend que le Grand Constantin même, & Valentinien & Valens, reçûrent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'habit de cette Dignité, qu'on leur alloit offrir selon la coûtume à leur avenement à l'Empire, mais que Gratien refusa l'équipage Pontifical; & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entr'eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots Latins, & fondée

sur

ſur ce que Maxime ſe revoltoit alors contre Gratien pour le dépouiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irreprochable ſur ce Chapitre-là que celui de Zozime, c'eſt celui des Inſcriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife* donné à des Empereurs Chrétiens, & même dans le ſixiéme Siecle, deux cens ans après que le Chriſtianiſme étoit monté ſur le Trône; l'Empereur Juſtin (*a*) parmi toutes ſes autres qualitez, prend celle de *Souverain Pontife*, dans une Inſcription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Juſtinopolis en Iſtrie, à laquelle il donnoit ſon nom.

Etre un des Dieux d'une fauſſe Religion, c'eſt encore bien pis que d'en être le Souverain Pontife. Le Paganiſme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux, & pourquoi non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déeſſe. Les Empereurs Theodoſe & Arcadius, quoique Chrétiens, ſouffrent que Symmaque, ce grand défenſeur du Paganiſme, les traite de *Votre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le ſens & ſelon la coûtume des Payens, & nous voyons des Inſcriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent, *Un tel devoué à leur Divinité & à leur Majeſté.*

Mais les Empereurs Chrétiens ne reçoivent pas ſeulement ces titres, ils ſe le donnent eux-mêmes. On ne voit autre choſe dans les Conſtitutions de Theodoſe, de Valentinien, d'Honorius & d'Anaſtaſe. Tantôt ils nomment leurs Edits des *Statuts Celeſtes*, *des Oracles Divins*; tantôt ils diſent nettement, *la très heureuſe expedition de notre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'étoit-là qu'un ſtile de Chancellerie, mais c'étoit un ſort mauvais ſtile, ridicule, pendant le Paganiſme même, & impie dans le Chriſtianiſme; & puis, n'eſt-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familieres & communes dont on ne peut plus ſe paſſer?

La verité eſt que la flaterie des Sujets pour leurs Maîtres & la foibleſſe naturelle des Princes pour les loüanges, maintinrent l'uſage de ces expreſſions plus long-tems qu'il n'auroit fallu. J'avouë qu'il faut ſuppoſer & cette flaterie & cette foibleſſe extrêmes chacune dans ſon genre; mais auſſi ces deux choſes-là n'ont-elles pas de bornes. On donne ſerieuſement à un homme le nom de Dieu, cela n'eſt preſque pas concevable, & ce n'eſt pourtant encore rien. Cet homme le reçoit; il le reçoit ſi bien, qu'il s'accoûtume lui-même à ſe le donner, & cependant ce même homme avoit une idée ſaine de ce que c'eſt que Dieu. Ajuſtez-moi tout cela d'une maniere qui ſauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'étoit pas ſi flateur que la vanité des Empereurs Chrétiens fût intereſſée à ſa conſervation. Peut-être croyoient-ils qu'il leur ſerviroit à tenir encore plus dans le reſpect ce qui reſtoit de Payens; peut-être n'euſſent-ils pas été fâchez de ſe rendre Chefs de la Religion Chrétienne à la faveur de l'équivoque; en effet, on voit quelques occaſions où ils en uſoient aſſez en Maîtres, & quelques-uns ont écrit que les Em-

Empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'eſt pas ſi ſurprenant de voir paſſer dans le Chriſtianiſme pour quelque tems ces reſtes du Paganiſme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganiſme de plus extravagant, & de plus barbare, & de plus oppoſé à la Raiſon & à l'interêt commun des hommes, être le dernier à finir; je veux dire les Victimes humainess. Cette Religion étoit étrangement bigarrée; elle avoit des choſes extrêmement gayes, & d'autres très-funeſtes. Ici les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus, & là par dévotion on égorge des hommes ſur un Autel. Ces déteſtables Sacrifices ſe trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient auſſi-bien que les Scythes, mais non pas à la verité auſſi fréquemment; & les Romains, qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne ſacrifieroient plus leurs Enfans à Saturne ſelon la coûtume qu'ils en avoient reçûë des Pheniciens leurs Ancêtres, les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Euſebe cite Porphyre, qui le rapporte comme une choſe qui étoit encore en uſage de ſon tems. Lactance & Prudence, l'un du commencement & l'autre de la fin du quatriême, nous en ſont garans auſſi, chacun pour le tems où il vivoit. Ces Ceremonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la ſottiſe & de la credulité.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganiſme n'eût pas dû être aboli, les Oracles euſſent pris fin.

Premiere raiſon particuliere de leur décadence.

LE Paganiſme a dû neceſſairement envelopper les Oracles dans ſa ruine, lors qu'il a été aboli par le Chriſtianiſme. De plus, il eſt certain que le Chriſtianiſme avant même qu'il fût encore la Religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en deſabuſer les Peuples, & à en découvrir l'impoſture; mais independamment du Chriſtianiſme, les Oracles ne laiſſoient pas de décheoir beaucoup par d'autres cauſes, & à la fin ils euſſent entierement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dégenerent dès qu'ils ne ſe rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprès pour rechercher la raiſon de ce changement, & à la maniere des Grecs, il dit ſur ce ſujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord, c'eſt que le Dieu qui agite la Pythie ſe proportionne à ſa capacité, & ne lui fait

fait point faire de Vers ſi elle n'eſt pas aſſez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoiſſance de l'Avenir eſt d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer eſt de la Prêtreſſe. Ce n'eſt pas la faute du Muſicien s'il ne peut pas ſe ſervir d'une Lyre comme d'une Flûte, il faut qu'il s'accommode à l'Inſtrument. Si la Pythie donnoit ſes Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne ſeroient pas d'une aſſez belle écriture? L'ame de la Pythie lors qu'elle ſe vient joindre à Apollon eſt comme une jeune Fille à marier qui ne ſait encore rien, & eſt bien éloignée de ſavoir faire des Vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pythies parloient-elles toutes en Vers? n'étoient-ce point alors des âmes Vierges, qui venoient ſe joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premierement, que les anciennes Pythies parloient quelquefois en Proſe, mais de plus, que tout le monde anciennement étoit né Poëte. Dès que ces gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faiſoient des Vers; ils n'avoient pas ſi-tôt vû une jolie femme, que c'étoient des Vers ſans fin; ils pouſſoient des Sons, qui étoient naturellement des Chants. Ainſi rien n'étoit plus agréable que leurs Feſtins & leurs galanteries. Maintenant ce Genie poëtique s'eſt retiré des hommes, il y a encore des Amours auſſi ardens qu'autrefois, & même auſſi grands parleurs, mais ce ne ſont que des Amours en Proſe. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon qui parloit tant d'amours, n'a jamais ſu faire des Vers. Je trouve tout

cela trop faux & trop joli pour y répondre ſerieuſement.

Plutarque rapporte une autre raiſon qui n'eſt pas tout-à-fait ſi fauſſe. C'eſt qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers, ni ſur la Religion, ni ſur la Morale, ni ſur la Phyſique, ni ſur l'Aſtronomie. Orphée & Heſiode que l'on connoît aſſez pour des Poëtes, étoient auſſi des Philoſophes; & Parmenide, Xenophane, Empedocle, Eudoxe, Thalès que l'on connoît aſſez pour des Philoſophes, étoient auſſi des Poëtes. Il eſt aſſez ſurprenant que la Proſe n'ait fait que ſucceder aux Vers, & qu'on ne ſe ſoit pas aviſé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un diſcours meſuré, afin de les faire retenir plus aiſément. Auſſi les Loix & la Morale étoient-elles en Vers. Sur ce pied-là, l'origine de la Poëſie eſt bien plus ſerieuſe que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muſes ſont bien ſorties de leur premiere gravité. Qui croiroit que naturellement le Code dût être en Vers, & les Contes de la Fontaine en Proſe? Il falloit donc bien, dit Plutarque, que les Oracles fuſſent autrefois en Vers, puis qu'on y mettoit toutes les choſes importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Proſe commença d'y être, Apollon parla en Proſe.

Je croi bien que dans les commencemens on rendoit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fuſſent plus aiſez à retenir, & pour ſuivre l'uſage

l'usage qui avoit condamné la Prose à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassez de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarrassoient sans necessité, à peu près sous le Regne de Cyrus; Thalès qui vivoit en ce tems-là, fut des derniers Philosophes Poëtes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de tems avant Pyrrhus, comme nous l'apprenons de Ciceron, c'est-à-dire quelque 230 ans après Cyrus. Il paroît par là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long tems qu'on put, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple Prose.

Plutarque se mocque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se désabusa du galimatias mysterieux des Vers. Soit que les Dieux mêmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien savoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophetiques se décrierent par l'usage qu'en faisoient de certains Charlatans, que le menu peuple consultoit, le plus souvent dans les Carrefours. Les Prêtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande difference dans ce métier-là.

Enfin, Plutarque se résout à nous apporter la veritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de

la derniere importance, sur des Guerres, sur des Fondations de Villes, sur les interêts des Rois & des Republiques. Presentement, dit-il, ce sont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils acheteront un Esclave, s'ils réussiront dans le trafic; & lors que des Villes y envoyent c'est pour savoir si leurs Terres seront fertiles ou si leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes-là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers, & si le Dieu s'amusoit à en faire, il faudroit qu'il ressemblât à ces Sophistes qui font parade de leur savoir, lors qu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruïner les Oracles. Les Romains devinrent maîtres de toute la Grece, & des Empires fondez par les Successeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent sous la domination des Romains, dont ils n'espererent pas de pouvoir sortir, la Grece cessa d'être agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interêts étoient si brouillez. Les Maîtres communs calmerent tout, & l'esclavage produisit la Paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais été si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oisiveté entiere; ils passoient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Theatres, dans leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux, des Comedies, des Disputes & des Harangues, que leur falloit-il de plus selon leur genie? mais tout cela fournissoit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'étoit pas obligé d'importuner souvent

Del-

Delphes, Il étoit assez naturel que les Prêtres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent que leur Métier n'étoit plus si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la Paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point-là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibyllins, & à leurs Divinations Etrusques, c'est-à-dire aux Aruspices, & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles, étant une invention Grecque, ayent suivi la destinée de la Grece, qu'ils ayent été florissans avec elle, & qu'ils ayent perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibere, dit Suetone, alla à l'Oracle de Gerion auprès de Padouë; là étoit une certaine Fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux Muets, & gueriſſoit toutes sortes de maladies. Suetone dit encore que Tiberé vouloit ruïner les Oracles qui étoient proche de Rome, mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Preneſte, qui ne se trouverent point dans un Coffre bien fermé & scellé où il les avoit fait apporter de Preneſte à Rome, & qui se retrouverent dans ce même Coffre dès qu'on les eut reportées à Preneſte.

A ces Sorts de Preneſte, & à celles d'An-

tium, il y faut ajoûter les Sorts du Temple (*a*) d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainſi l'Oracle de Clitomne Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple eſt ancien & fort reſpecté. Clitomne eſt là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la preſence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour pluſieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des Fontaines & des Sources ; car Clitomne eſt comme le Pere de pluſieurs autres petits Fleuves qui viennent ſe joindre à lui. Il y a un Pont qui fait la ſeparation de la partie Sacrée de ſes eaux d'avec la profane. Au-deſſus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au-deſſous il eſt permis de ſe baigner.* Je ne croi point connoître d'autre Fleuve que celui-là qui rende des Oracles ; ce n'étoit guere leur coûtume.

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Eſculape n'en rendoit-il pas dans ſon Temple de l'Iſle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre, où ſont en Grec les Hiſtoires de trois miracles d'Eſculape. En voici le plus conſiderable, traduit mot à mot ſur l'Inſcription. *En ce même tems il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caïus ; il lui dit qu'il allât au ſaint Autel, qu'il s'y mît à genoux, & y adorât, qu'enſuite il allât du côté gauche, qu'il mît les cinq doigts ſur l'Autel, & enfin qu'il portât ſa main ſur ſes yeux. Après tout cela l'Aveugle vit, le Peuple en fut témoin, & marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de ſi grandes merveilles ſous notre Empereur Antonin.* Les deux autres gueriſons ſont moins ſur-

(*a*) *Stace,*

ſurprenantes, ce n'étoit qu'une pleureſie, & une perte de ſang, deſeſperées l'une & l'autre à la verité; mais le Dieu avoit ordonné à ſes Malades des Pommes de Pin avec du Miel, & du Vin avec de certaines cendres, qui ſont des choſes que les Incredules peuvent prendre pour de vrais remedes.

Ces Inſcriptions pour être Grecques, n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des lettres, & l'Orthographe ne paroiſſent pas être de la main d'un Sculpteur Grec. De plus quoi qu'il ſoit vrai que les Romains faiſoient leurs inſcriptions en Latin, ils ne laiſſoient d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lors qu'il y avoit pour cela quelque raiſon particuliere. Or il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'on ne ſe ſervît que de la Langue Grecque dans le Temple d'Eſculape, parce que c'étoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peſte dont tout le monde ſait l'Hiſtoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Eſculape n'étoit pas d'inſtitution Romaine, & je croi qu'on trouveroit auſſi à la plûpart des Oracles d'Italie une origine Grecque, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de la chercher.

Quoi qu'il en ſoit, le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie, & même à Rome, ne fait qu'une exception très-peu conſiderable à ce que nous avons avancé. Eſculape ne ſe mêloit que de la Medecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoi qu'il fût rendre la vûë aux Aveugles, le Senat ne ſe fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains les Particuliers pouvoient avoir foi aux

Oracles ; s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les Sibylles & les entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lors qu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le tems de Pyrrhus, Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir, & cependant les Romains ne furent Maîtres de la Grece que long-tems après Pyrrhus ; & depuis Pyrrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Grece, il y eut en tout ce païs-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai. Mais aussi du tems d'Alexandre, & un peu avant Pyrrhus, il se forma dans la Grece de grandes Sectes de Philosophes qui se mocquoient des Oracles, les Cyniques, les Peripateticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaisanter des méchans Vers qui venoient de Delphes ; car les Prêtres les faisoient comme ils pou-

pouvoient, ſouvent même péchoient-ils contre les regles de la meſure, & ces Philoſophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon, le Dieu de la Poëſie, fût infiniment au-deſſous d'Homere, qui n'avoit été qu'un ſimple mortel, inſpiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre, que la méchanceté même des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu, qui avoit un noble mépris pour les regles, ou pour la beauté du ſtile. Les Philoſophes ne ſe payoient point de cela; & pour tourner cette réponſe en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre, à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui ſe roulât à terre ſur le dos. Il peignit un cheval qui couroit, & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé, il renverſa le Tableau, & dit, *Ne voilà-t-il pas le cheval qui ſe roule ſur le dos?* C'eſt ainſi que ces Philoſophes ſe moequoient de ceux qui par un certain raiſonnement qui ſe renverſoit, euſſent conclu également que les Vers étoient d'un Dieu, ſoit qu'ils euſſent été bons, ſoit qu'ils euſſent été méchans.

Il fallut enfin que les Prêtres de Delphes accablez des plaiſanteries de tous ces gens-là, renonçaſſent aux Vers, du moins pour ce qui ſe prononçoit ſur le Trépié; car hors de-là il y avoit dans le Temple des Poëtes, qui de ſang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inſpiré qu'en Proſe à la Pythie. N'eſt-il pas plaiſant qu'on ne ſe contentât point de l'Oracle, tel qu'il étoit ſorti de la bouche du Dieu? Mais apparemment des gens qui venoient de loin, euſſent été honteux

leux de ne reporter chez-eux qu'un Oracle en Proſe.

Comme on conſervoit l'uſage des Vers le plus qu'il étoit poſſible, les Dieux ne dédaignoient point de ſe ſervir quelquefois de quelques Vers d'Homere dont la verſification étoit aſſûrément meilleure que la leur. On en trouve aſſez d'exemples; mais, & ces Vers empruntez, & les Poëtes gagez des Temples, doivent paſſer pour autant de marques que l'ancienne Poëſie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philoſophes contraires aux Oracles, dûrent leur faire un tort plus eſſentiel, que celui de les réduire à la Proſe. Il n'eſt pas poſſible qu'ils n'ouvriſſent les yeux à une partie des gens raiſonnables, & qu'à l'égard du Peuple même ils ne rendiſſent la choſe un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde, heureuſement pour eux la Philoſophie n'y avoit point encore paru.

CHAPITRE VII.

Dernieres cauſes particulieres de la décadence des Oracles.

LA fourberie des Oracles étoit trop groſſiere pour n'être pas enfin découverte par mille differentes avantures.

Je

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joye, parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prêts à répondre sur tout ce qui causoit de l'inquiétude ou de la curiosité; je conçois qu'on ne dût renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganisme, s'ils n'eussent pas été la plus impertinente chose du monde; mais enfin à force d'experiences il fallut bien s'en desabuser.

Les Prêtres y aiderent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux Ministere. Ils croyoient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanterie qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils lui répondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'à posseder tout ce qui est entre les Villes de Sicyone & de Corinthe* (a). Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de lui les moyens de se guerir de la goutte, le Dieu lui apparut, & lui dit, *Qu'il s'abstint de boire froid.* Polemon lui répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel Ami, si tu avois à guerir un Bœuf?* Mais ce ne sont-là que des gentillesses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce

(a) *Athenée.*

Ce qui eſt plus eſſentiel, c'eſt que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes, il falloit qu'on les envoyât paſſer des nuits dans les Temples, parées de la main même de leurs Maris, & chargées de preſens pour payer le Dieu de ſes peines. A la verité on fermoit bien les Temples à la vûë de tout le monde, mais on ne garantiſſoit point aux Maris les chemins ſoûterrains.

Pour moi j'ai peine à concevoir que de pareilles choſes ayent pû être pratiquées ſeulement une fois. Cependant Herodote nous aſſûre qu'au huitiéme & dernier étage de cette ſuperbe Tour du Temple de Belus à Babylone, étoit un Lit magnifique où couchoit toutes les nuits une Femme choiſie par le Dieu. Il s'en faiſoit autant à Thébes en Egypte. Et quand la Prêtreſſe de l'Oracle de Patare en Lycie devoit prophetiſer, il falloit auparavant qu'elle couchât ſeule dans le Temple où Apollon venoit l'inſpirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaiſſes tenebres du Paganiſme, & dans un tems où les Cérémonies Payennes n'étoient pas ſujettes à être contredites; mais à la vûë des Chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laiſſoit pas de faire venir les nuits dans ſon Temple telle femme qu'il lui plaiſoit de nommer par la bouche de Tyrannus ſon Prêtre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec grand reſpect, on ne ſe plaignoit point de Saturne, quoi qu'il ſoit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui ayant couché dans le Temple, fit re-

reflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assez capable. Elle en avertit son Mari, qui fit faire le procès à Tyrannus. Le malheureux avoüa tout, & Dieu sait quel scandale dans Alexandrie.

Les crimes des Prêtres, leur insolence, divers événemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin décredité les Oracles, & en auroient causé la ruïne entiere, quand même le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangeres. D'abord de grandes Sectes des Philosophes Grecs qui se sont mocquez des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrétiens qui les déteſtoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

FIN.

LETTRES GALANTES

DE

MONSIEUR

LE CHEVALIER

D'HER***.

Nouvelle Edition revuë & corrigée par l'Auteur.

A LA HAYE,
Chez P. Gosse & J. Neaulme.
M. D. CC. XXVII.

PREFACE.

VOICI une nouvelle Edition des LETTRES GALANTES *de M. le Chevalier* D'HER***. *On en a retranché celles qui n'ont pas parû ſi agréables que les autres; & par là on a prétendu rendre cette Edition beaucoup meilleure: ce n'eſt pas que dès la première impreſſion, l'on n'eût déja fait un choix ſur toutes les Lettres manuſcrites du Chevalier d'Her***, que l'on avoit entre les mains, mais enfin ce choix n'avoit pas été tout-à-fait aſſez exact, & cette fois-ci, que l'on n'a voulu faire qu'un Volume au lieu des deux qu'on avoit imprimez, on a été plus rigoureux que jamais. Ainſi ſi ces Lettres ont déja été reçûës ſi favorablement du Public, on peut eſperer qu'elles le ſeront encore davantage dans*

l'état où elles paroiſſent preſentement. La plupart de celles même qui ont été conſervées, & qui le méritoient le mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'eſt pas ſi aiſé à deviner que l'on croiroit bien, & ce qui a ſervi à le cacher, c'eſt que ceux à qui on a fauſſement attribué cet Ouvrage, n'ont pas crû qu'il leur fît aſſez de tort pour s'en défendre bien ſerieuſement.

TABLE

TABLE
DES
LETTRES GALANTES.
PREMIERE PARTIE.

LETTRE I. *A Madame de G... Déclaration d'un amour à venir.* 1

LET. II. *A Monſieur du T... qui avoit un procès, & étoit amoureux de la Femme de ſon Rapporteur.* 3

LET. III. *Au même, ſur la perte de ſon Procès.* 5

LET. IV. *A Monſieur le M. de V... ſur le Chevalier... qui aimoit une Griſette.* 6

LET. V. *A Mademoiſelle de C.... qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.* 8

LET. VI. *A Mademoiſelle de J... Déclaration badine d'amour.* 9

LET. VII. *A la même, ſur la fierté avec laquelle elle avoit reçû la déclaration d'amour.* 10

LET. VIII. *A la même, ſur les rigueurs qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit déclaré.* 12

LET. IX. *A la même, ſur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle.* 13

LET. X. *A la même, Récit de ſon voyage, & des effets de l'abſence.* 15

LET. XI. *A Monsieur C... sur ce qu'il étudioit la Philosophie de Descartes.* 17

LET. XII. *A Madame D... qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille à laquelle il s'étoit attaché.* 19

LET. XIII. *A Mademoiselle de J... sur un Procès qu'il avoit contre son Receveur.* 21

LET. XIX. *A la même, sur le même sujet.* 24

LET. XV. *A la même sur son retour auprès d'elle.* 24

LET. XVI. *A la même, sur un Rival qu'il avoit trouvé à son retour.* 26

LET. XVII. *A la jeune Angloise.* 27

LET. XVIII. *A Mademoiselle de L. M. sur ce qu'elle étoit sur le point de quitter la Religion Protestante, & d'épouser un Catholique.* 29

LET. XIX. *A Madame de P. sur ce qu'elle ne vouloit point consentir au Mariage de sa Fille avec un de ses parens.* 31

LET. XX. *A Monsieur de S... sur la dispense qu'il avoit obtenuë pour épouser Mademoiselle de P.* 33

LET. XXI. *A Monsieur le C. D. L. R. sur ce qu'il étoit amoureux trop tristement.* 34

LET. XXII. *Au même, sur son excès de délicatesse en amour.* 36

LET. XXIII. *A. M. le M. de C... Il lui confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de Maitresse.* 38

LET. XXIV. *Au même, sur la manière dont il vivoit avec cette Maitresse qu'il n'aimoit plus.* 40

LET. XXV. *Au même sur la joye qu'il a d'avoir un*

un Successeur auprès de la Maitresse abandonnée. 43
LET. XXVI. *A Mademoiselle de T. sur l'envie qu'il avoit de se vanger des infidelitez qu'elle lui faisoit, en aimant une Flamande.* 44
LET. XXVII. *A la même, sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.* 46
LET. XXVIII. *A la même, sur le même sujet.* 47
LET. XXIX. *A la même, sur ce qu'elle alloit se marier.* 48
LET. XXX. *A la même, sur ce qu'elle ne pouvoit se vanger d'elle avec la Dame Flamande.* 50
LET. XXXI. *A Monsieur... sur un de leurs Amis, qui épousoit une Vieille qui étoit riche.* 52
LET. XXXII. *A Mademoiselle de C. en lui envoyant l'Extrait de son Baptême.* 54
LET. XXXIII. *A Monsieur... Il lui demande s'il se fera aimer d'une Femme, dont la folie est le bel esprit, en la confirmant dans sa folie.* 56
LET. XXXIV. *Au même. Continuation du même sujet.* 58
LET. XXXV. *A Madame de L. S... Récit d'un péril qu'il avoit couru sur l'eau avec Mademoiselle de L. S.* 59
LET. XXXVI. *A la même. Récit d'un Voyage que Mademoiselle de S. avoit fait chez lui.* 61
LET. XXXVII. *A Madame D. V. en lui envoyant un More & un Singe.* 63
LET. XXXVIII. *A la même sur la mort du Singe.* 64
LET. XXXIX. *A Monsieur... en lui envoyant du Quinquina, pour une fiévre qu'il avoit prise d'avoir été trahi d'une Femme.* 65

TABLE.

LET. XL. *A Madame... Lettre galante de recommandation pour un de ſes Amis qui alloit plaider dans la ville où elle étoit.* 67

LET. XLI. *A Monſieur d'A... ſur la conduite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider.* 69

LET. XLII. *A Monſieur d'O... ſur ce qu'il vouloit ſe marier contre le gré d'un Pere reſolu à le desheriter.* 71

LET. XLIII. *Au même. Avis pour découvrir les vrais ſentimens qu'avoit pour lui la perſonne qu'il vouloit épouſer.* 74

LET. XLIV. *Au même. Conſolation ſur les obſtacles que ſon Pere apportoit à ſon mariage.* 76

LET. XLV. *A Madame d'O... Compliment ſur ſon mariage.* 78

LET. XLVI. *A Mademoiſelle de N. ſur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la premiere fois.* 79

LET. XLVII. *A Madame de N... ſur la venuë de ſa Fille à Paris.* 80

LET. XLVIII. *A la même. Récit d'une Maſquarade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiſelle de N...* 82

SECONDE PARTIE.

LETTRE I. *A Monſieur d'U... ſur un Mari peu aimable, aimé par ſa Femme dans les commencemens du mariage.* 85

LET. II. *Au même, ſur le même Mari qui n'étoit plus aimé.* 87

LET. III. *A Monſieur d'A... ſur une Mere âgée, que ſa Fille empêche adroitement de ſe marier.* 89

LET. IV. *A Mademoiſelle de L... qui eſt la jeune*

ne Demoiſelle de la Lettre précedente, ſur ce qu'il avoit feint, pour l'alarmer un peu, de faire la cour à ſa Fille. 91

LET. V. *A Madame... Hiſtoire d'un homme, qui pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux, avoit fait ſemblant de vouloir mourir de faim.* 92

LET. VI. *A Monſieur d'E... ſur les viſites qu'il avoit renduës à Mademoiſelle de V... Penſionnaire dans un Convent.* 95

LET. VII. *Au même, ſur ce qu'il avoit envoyé Cyrus à Mademoiſelle de V...* 97

LET. VIII. *A Mademoiſelle de V... ſur ce qu'il prenoit ſoin de lui former l'eſprit, & ſur la tendreſſe qu'il commençoit à avoir pour elle.* 99

LET. IX. *A Monſieur d'E... ſur ce qu'il s'étoit brouillé au Convent où étoit Mademoiſelle de V... pour quelque choſe de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuſe.* 101

LET. X. *A Mademoiſelle de V... ſur ce qu'elle alloit entrer dans le monde.* 102

LET. XI. *A Monſieur le Chevalier du B... ſur ſon attachement pour une perſonne laide, âgée, mais qui avoit de l'eſprit.* 104

LET. XII. *Au même. Continuation du même ſujet.* 106

LET. XIII. *Au même. Exhortation à ceder à un Rival qu'il avoit.* 108

LET. XIV. *A Monſieur R... Plaintes d'aimer une perſonne trop mélancolique & trop paſſionnée.* 110

LET. XV. *Au même. Expedient dont il s'étoit ſervi pour abandonner honnêtement une Maitreſſe mélancolique.* 112

LET. XVI. *Au même. Plainte des mauvais ſuccès*

cès de ces expediens. 113
LET. XVII. *A Monſieur d'E... Récit de ce qui ſe paſſa la premiere fois que Mademoiſelle de V... alla à l'Opera.* 115
LET. XVIII. *A Monſieur d'E... Il l'invite à venir voir Mademoiſelle de V... joüer du Thuorbe.* 118
LET. XIX. *Au même. Hiſtoire d'un Bal, où Mademoiſelle de V... avoit cauſé de grands évenemens.* 120
LET. XX. *A Monſieur Deſ... ſur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux mari pour épouſer ſa Femme.* 123
LET. XXI *A Monſieur du P... ſur le mariage du Comte d'... avec la fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire prendre des manieres de Comteſſe* 125
LET. XXII. *Au même, ſur le chagrin du Comte d'... de n'avoir que des Filles.* 127
LET. XXIII. *A Monſieur de F... Il marque l'embarras où il eſt de ce qu'on le veut marier très-avantageuſement.* 129
LET. XXIV. *Au même. Il marque la joye qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre ſon mariage.* 131
LET. XXV. *A Monſieur de B... ſur une Vieille que ſon Amant avoit battuë.* 133
LET. XXVI. *A Mademoiſelle de V... lorſqu'elle avoit la petite Verole, & qu'il lui avoit enſeigné un Remede qui la devoit empêcher d'être marquée.* 135
LET. XXVII. *A la même, ſur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite Verole.* 136
LET. XXVIII. *A Monſieur d'A... Compliment ſur*

sur la mort de son Beaufrere. 138
LET. XXIX. *A Monsieur des T... Il lui raconte en quel embaras est sa Famille sur une Niéce qu'il a nouvellement mariée, qui ne se peut point acquiter de ses devoirs.* 139
LET. XXX. *Au même. Mauvais succès d'un artifice dont il s'étoit servi pour réduire sa Niéce.* 141
LET. XXXI. *Au même. Comment des vapeurs qu'a euës sa Niéce l'ont réduite.* 143
LET. XXXII. *A Monsieur de L... sur le mariage d'un homme qui avoit toûjours fait profession de mépriser les Femmes.* 145
LET. XXXIII. *A Monsieur de B... Histoire d'un mari gouteux qui avoit retiré sa femme de la galanterie.* 147
LET. XXXIV. *A Monsieur Des... Il lui conte comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle passoit sa vie à joüer à la Bassette.* 149
LET. XXXV. *Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Bassette, de se mettre au lait d'Asnesse, & de songer à le rappeller.* 151
LET. XXXVI. *A Mademoiselle d'Her... Exhortation à se marier secrettement avec le Marquis de la F..* 152
LET. XXXVII. *A la même. Conjoüissance de son mariage secret.* 155
LET. XXXVIII. *A Monsieur le Marquis de la F... sur deux enfans nez à la fois, qui avoient découvert le mariage secret.* 157
LET. XXXIX. *A Mademoiselle d'Her... sur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir son mariage.* 159

LET. XL.

TABLE.

LET. XL. *A Mademoiſelle de V... ſur le choix de l'habillement qu'on lui devoit donner dans un Portrait.* 161
LET. XLI. *A la même, ſur ce qu'on l'avoit peinte en Flore.* 162
LET. XLII. *A la même, ſur l'effet que ſon Portrait avoit fait ſur un Seigneur Allemand,* 165
LET. XLIII. *A la même, ſur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chaſſe.* 164
LET. XLIV. *A la même, ſur la guériſon des meurtriſſures que ſa chûte lui avoit faites.* 167
LET. XLV. *A Monſieur de V... ſur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de ſa Ville.* 168
LET. XLVI. *A Monſieur de La S... ſur un homme qui ſe retiroit pour toûjours à la Campagne avec une Femme dont il étoit fort amoureux, & qu'il venoit d'épouſer.* 170
LET. XLVII. *Au même, ſur le retour de cet homme à Paris.* 172
LET. XLVIII. *A Mademoiſelle de V... Galanteries ſur ſon mérite.* 173
LET. XLIX. *A la même. Réponſe aux plaintes qu'elle faiſoit, de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.* 175
LET. L. *A Monſieur le Chevalier de L... qui renonce à l'Ordre de Malthe, pour épouſer une jolie Dévote.* 176
LET. LI. *A Monſieur D. L. ſur le mariage d'une Demoiſelle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des viües de mariage.* 178
LET. LII. *A Mademoiſelle de V... ſur ce qu'elle avoit été fort ſenſible à l'*Opera. 179

Fin de la Table.

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

IL y a long-tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, ſi vous aviez le loiſir d'être aimée de moi; mais vous êtes trop occupée par je ne ſai combien d'autres Soûpirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placerai. Peut-être votre Cour ſera-t-elle moins groſſe pendant quelque petit intervalle; peut-être ſerez-vous bien aiſe d'inſpirer de la jalouſie & du dépit à quelqu'un, en faiſant paroître tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que

vous en avez un de réserve dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendrai toûjours mes soins & mes vœux tout prêts; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est tems que je vienne, parce que je ferai toûjours nombre. Ayez plus d'œconomie & de ménage. Les Belles ont souvent vingt Conquêtes à la fois; & quand tout cela vient à manquer en même tems, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir, j'attendrai quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui; je vous relâche cette extrême vivacité dont est votre teint, aussi-bien il y a beaucoup de superflu dans votre beauté. Je ne veux que le necessaire, que vous aurez toûjours. Quand vous me donnerez le tems que je vous demande, ce n'est qu'un tems que vous auriez donné aux reflexions. Encore puis-je me flater que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les plus belles reflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, Madame, jusqu'à nos Amours.

A MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre votre Procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçoy pas comment dans un Homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assiduitez amoureuses, les fâcheuses assiduitez qu'il falloit avoir dans cette Maison-là; & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je crois que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secretaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je songe que vos tendres soins ne lui demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son Mari, & qu'elle s'applique les soupirs que vous pous-

fez pour le gain de votre cauſe. Je ne doute point que vous ne mettiez ſur ſon compte les nuits que vos affaires vous font paſſer ſans dormir. C'eſt aſſurément un beau ſecret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais ſi vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raiſons au Mari, & à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, & galanterie à l'autre! Au ſortir d'un Cabinet où l'on a crié avec une eſpece de fureur, aller ſoupirer tendrement dans une Chambre! N'avoir que la diſtance de deux Appartemens, pour quitter le hideux perſonnage de Plaideur, & prendre l'agréable perſonnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procès à la Femme? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerez bien habile, ſi vous empêchez que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerez aux autres. Vous verrez qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fauſſe Piece dans le Procès. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; ſi vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

AU MEME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire ſur la perte de votre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avez perduë. Cela veut dire, que vous plaiſiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien ſollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos interêts une Perſonne qui le touchoit. La juſtice que l'amour vous a renduë, vous a attiré l'injuſtice du Palais. Je vous crois conſolé de reſte; car l'Homme galant l'emporte bien chez vous ſur le Plaideur. Il n'y a que ſix mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant; il étoit bien raiſonnable que vous réuſſiſſiez mieux dans le métier où vous avez plus d'experience. Songez que vous étiez deshonoré ſi vous aviez gagné le Procès, & manqué la Dame. C'eſt comme ſi un Homme d'Epée avoit bien réſolu une queſtion de Philoſophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur Cauſe, ne ſont pas vangez comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toûjours les torts que le Mari leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avez encore été; la haine que vous avez pour ſon E-

poux, tournera à ſon profit. Au reſte, vous qui avez toûjours été diſcret à l'égard des Belles, gardez-vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne ſauriez parler de l'injuſtice du Mari, ſans publier les faveurs de la Femme; ſur-tout une Requête civile ſeroit la choſe du monde la plus indiſcrete & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y ſongez ſeulement pas; prenez votre parti doucement, & comptez ce que votre Rapporteur vous fait côûter, au nombre des dépenſes que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoi vous mocquez-vous tant de notre Ami le Chevalier, ſur ce qu'il aime une Griſette? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faiſant ſes preuves? Pour moi je trouve deux beaux yeux auſſi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produiſent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un viſage, parce que ce viſage-là ſera deſcendu de vingt Ducs? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturieres. J'ai pourtant vû des Gens, qui dans des Perſonnes aſſez éloignées d'être belles, aimoient ſeulement leurs illuſtres Ancêtres, & les titres de leur Maiſon; mais je

vous

vous avouë que je n'aurois pas les ſentimens aſſez élevez pour être amoureux d'un arbre Généalogique. Si notre Chevalier étoit dans les Païs où l'on choiſit les Rois à la bonne mine, il aimeroit préſentement une Princeſſe; mais parce qu'il eſt en France, il n'aime qu'une Griſette; hé bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princeſſe Etrangere, qui n'eſt pas reconnuë. Serieuſement, ſi vous ſentiez votre cœur ſur le point de s'aller rendre à une jolie Perſonne, l'arrêteriez-vous pour dire, *Attendons, nous ſommes contents de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la nobleſſe?* Je ſuis ſûr que votre cœur préviendroit bien-tôt votre examen. Le goût du Chevalier me ſemble fort bon. Il n'y a preſque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ni teints, ni tailles, ni ſentimens; la Nature s'eſt réfugiée chez les Griſettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur eſt qu'il ne ſoupirera point dans des Appartemens de ſept Pieces de plein-pied, & ſuperbement meublez, & que dans toute la Maiſon où ſa Maitreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle; mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'eſt pas du bon air de ſe défendre; que ce n'eſt point là comme en uſent les Femmes de qualité; & là-deſſus ces pauvres Créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiſelle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup, mais en récompenſe, je vous écrirai ſur une matiere que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable Perſonne du monde, je crois que vous n'aurez pas beſoin d'Interprete. Vous devriez m'entendre même en Chinois; car après qu'on vous a vûë, que peut-on vous dire autre choſe? J'ai bien vû des Vaiſſeaux qui ayant preſque fait le tour du monde, revenoient en France chargez de Curioſitez étrangeres, mais ils n'ont jamais rien apporté de ſi curieux que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En verité, ce n'eſt pas parce que vous venez d'un autre Païs que je vous eſtime tant. Fuſſiez-vous Françoiſe, je vous eſtimerois encore beaucoup. Cependant il me ſemble que votre petit Jargon étranger contribuë un peu au plaiſir que je me fais de vous voir. Vous ne ſauriez croire combien votre viſage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquen-

ce

celqui manque alors à votre bouche, eſt dans vos yeux. Je ne ſai plus comment on peut aimer des perſonnes qui parlent François ſans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le ſavez, ce ſeroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui ſont d'un uſage indiſpenſable. *Aimer*, par exemple, *ſoupirer*, *tendreſſe*; avec cela vous irez loin. Que j'envie, Mademoiſelle, le bonheur de celui pour qui vous bégayerez ces mots-là!

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a longtems que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'hui juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira, vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere; pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience, après cela je ne m'inquiete de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte, que de voir une auſſi aimable Perſonne que vous, ſans l'aimer. L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beau-

té ſans amour, lui retient ſon revenu d'une maniere qui crie vengeance. Je ne pourrois pas dormir, ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire; j'entens bien votre expedient, Mademoiſelle, mais vous ſavez que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même tems que je m'en acquitte. Que ſai-je? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquieter là-deſſus; il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſûretez. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne ſait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il eſt ſûr que quand vous ſaurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A LA MEME.

LETTRE VII.

VOus vous êtes bien gendarmée de ma déclaration, vous êtes bien ſatisfaite de vous-même, votre vertu a fait ſon tintamarre; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerez? Oui, vous m'aimerez; je ſai bien ce que je dis, je ſai bien ce que je ſens qui me répond que je me ferai aimer. N'ayez point ſi bonne opinion de votre indifference, j'ai de la conſtance pour vaincre quatre indifferences comme la vôtre. Le tems

me

ne me coûte rien, en fait d'auſſi jolies Perſonnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, ſoit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous jouërai le tour d'aimer juſqu'à vos duretez. Vous ne me ferez que des graces très-legeres? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'oppoſerez des Rivaux? Je les ferai tous déſerter par mes aſſiduitez, & par le deſeſpoir où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moi. Enfin prenez tel parti qu'il vous plaira; je ferai enrager votre indifference, & après bien du tems, comblée de ſervices, de fidelité, de tendreſſe, de reſpect, vous ne ſaurez plus de quel côté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiez par laſſitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'eſt que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien, mais ſachez que c'eſt une grande promeſſe que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laiſſer là vos Amans des années entieres ſans les aimer, & après cela vous vous aviſez quand il vous plaît d'aimer à votre tour; mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plûtôt que vous, ils finiſſent plûtôt, & vous achevez la carriere toutes ſeules. Vous n'aurez point cet inconvenient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je ſois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'eſt un point de fait qui git en experience. Eprouvez-le.

A LA MEME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je ſuis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment ſeule avec moi, vous ne me recevez plus à votre toilette, vous ne ſouffririez pas que je vous euſſe pris le bout du doigt. Bon, Mademoiſelle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde : je n'aurai plus rien qui ne ſignifie quelque choſe. Il eſt vrai qu'il faut retourner ſur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement; mais n'importe. Par la voye que j'avois priſe, on avance beaucoup d'abord, & on eſt après tout étonné qu'on n'avance plus du tout; au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toûjours. Il n'eſt rien tel que les méthodes regulieres. Voyez où en ſont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Heros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laiſſent pas d'arriver au douziéme. J'ai ſeulement un petit conſeil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque choſe entre vous & moi. Vous pourriez même me traiter ſi mal, qu'on croiroit que

vous

vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, Mademoiſelle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de diſcrétion que vous n'en avez, & faites-moi quelques faveurs qui ſauvent votre réputation. Eſt-ce à moi à être plus diſcret que vous? Eſt-ce aux Hommes à faire ces ſortes de prieres-là aux Dames? Admirez, s'il vous plaît, combien je ſuis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continuer vos rigueurs; mais pour moi, je ne ſuis point de ces Fanfarons-là.

A LA MEME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiſelle, c'eſt-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'abſence a pour moi cette proprieté-là, qu'elle n'a, je croi, pour perſonne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours les Gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous preſenterez à moi ſenſible, reconnoiſſante. Je m'imaginerai que ſi je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moi; je ſerai plus charmé de votre idée ſur cet article-là que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous pretendiez par votre ſeverité vous établir chez moi un caractere d'Heroïne, en verité vous

perdriez bien votre peine; dès que je ne vous voi plus, il ne me ſouvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoûtume point à ſe les repreſenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je ſai bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redreſſer le mauvais pli que mon imagination aura pris; mais toûjours j'aurai eu malgré vous un peu de bon tems pendant l'abſence. Je ſerai trop heureux, ſi je ne fais pas la folie de revenir le plûtôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidelité avec quelque plaiſir, je vous promets que je vous ſerai encore plus fidelle abſent que preſent. Je ne puis rien voir de ſi aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête; mais quand je vous voi rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; & du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de merite, ne comptez plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé, ſi ce que vous avez d'eſprit & de beauté par deſſus les autres, recompenſoit le moins de tendreſſe que vous avez. J'ai trouvé qu'il le recompenſoit; & ſur cela je me ſuis mis à vous aimer. Je ne ſai pourtant, s'il ne ſe pourroit pas rencontrer quelque Perſonne qui aimât aſſez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous auriez ſur elle; en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'eſprit qui touchent; la tendreſſe

vaut

vaut encore ſon prix, & il eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur, comme ſur la Pomme de Diſcorde, *A la plus aimable.*

A LA MEME.

LETTRE X.

NE ſavois-je pas bien que l'abſence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce ſoit, & ſur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai perſonne, & je ne pus faire autre choſe que ſemer toute la route de ſoupirs qui retournoient ſur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent eſperer, qu'il ſeroit Homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuiſé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de... auſſi bien que moi. J'eſperai beaucoup. Je le mis en termes generaux ſur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une ſeule qui pût paſſer pour belle; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il eſt vrai qu'il me parloit toûjours agreablement, & avec beaucoup de politeſſe. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nom-

me

me comme une belle Perſonne Mademoiſelle de V... & lui demande s'il la connoiſſoit. Il me dit qu'il l'avoit vuë, me voilà plein d'eſperance. Je vous nomme; il ne vous connoiſſoit point, & il me dit pour ſes raiſons qu'il n'avoit fait que paſſer par... & n'avoit vu que par hazard Mademoiſelle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laiſſe là. Il vint diner à la même Hôtellerie où j'étois déja arrivé; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de ſa converſation, quelque agréable qu'elle fut, puis qu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus heureux à ma Campagne. J'ai trouvé dans ces Déſerts éloignez le Baron de... que vous connoiſſez un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous pour avoir occaſion de lui en parler ſouvent. Je lui porte votre ſanté avec un ſouris fin & malicieux; & il la reçoit de même. J'avouë que j'achete un peu cher le plaiſir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là conſiſte à ſe connoître en Bêtes. Il n'a dans l'eſprit que ſes Chiens & ſes Chevaux, & je vous aſſure que j'ai ſouvent peine à lui faire quitter cette matière-là, pour le mettre ſur votre chapitre. Auſſi je ne lui demande preſque pas de réponſe; il me ſuffit qu'il m'écoute; & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un autre ſourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes Allées ſombres, qui ſont extrémement dangereuſes pour un Amant; elles inſpirent des réveries pernicieuſes, & c'eſt une choſe mortelle que le ſouvenir de votre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y eſt encore venu des Roſſignols, avec qui aſſurément vous vous en-

entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçaſſent la tendreſſe dans l'ame par leurs Chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange; je n'oſerois plus entendre un Ruiſſeau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutaye, & je dis, *Quand te reverrai-je? Quand m'aimeras-tu?* N'en ſoyez point ſcandaliſée. Votre idée m'eſt devenuë extrémement familiere, & d'ailleurs on vit librement à la Campagne.

A MONSIEUR C..

LETTRE XI.

EST-il vrai, Monſieur, que vous perdez l'eſprit? On nous dit que vous devenez Philoſophe, mais d'une Philoſophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de Couleurs; vous ſoûtenez que les Bêtes ſont des Machines comme des Horloges; enfin vous renverſez tellement toutes choſes, que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui eſt fort de vos amies, & qui en verité a bien regret à votre Raiſon. Elle étrangleroit Deſcartes ſi elle le tenoit. Auſſi faut-il avoüer que ſa Philoſophie eſt une vilaine Philoſophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a point de Couleurs, il n'y a donc point de teints; & que deviendront les Lis & les Roſes

ſes de nos Belles ? Vous aurez beau leur dire que les couleurs ſont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint, elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleur la nuit, Mr de N... eſt donc bien attrapé, qui eſt devenu amoureux de Mademoiſelle D. L. G. ſur ſon beau teint, & l'a épouſée? Il ſeroit fort fâcheux pour lui, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde; & de ne tenir rien. Nous fiſmes encore un raiſonnement Madame de B... & moi, qui aſſurément vous embaraſſera. Vous dites que les Bêtes ſont des Machines, auſſibien que des Montres? Mais mettez une Machine de Chien & une Machine de Chienne, l'une auprès de l'autre, il en pourra reſulter une troiſième petite Machine; au lieu que deux Montres ſeront l'une auprès de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſième Montre. Or nous trouvons par notre Philoſophie, Madame de B... & moi, que toutes les choſes qui étant deux ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe bien élevée au deſſus de la Machine. Nous vous donnons du tems pour nous répondre, nous ſavons bien qu'il faudra que vous conſultiez vos Livres. Madame de B... vous avertit par moi, que quand vous viendriez ici, elle ne vous recevra point chez elle, ſi vous ne faites réparation à ſon teint; & moi je vous aſſure que je ſuis une Machine montée à vous eſtimer, & à vous aimer toûjours.

A MA-

A MADAME D...

Qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

LETTRE XII.

JE commence, Madame, à connoître les Gens de l'autre monde, ils ont les mêmes goûts que ceux de ce monde-ci, ils recherchent votre converſation auſſi-bien que nous. Nous pourrez-vous bien ſouffrir, nous autres ſimples Mortels, après vous être accoûtumées aux Eſprits? Ils vous diſtinguent de la maniere du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Meſſieurs-là ſont bruſques; ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverture, vous donnent quelques ſoufflets, & on ne ſait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre ſans dire pourquoi; enfin je n'avois jamais été content de leur procedé, & je trouvois qu'ils ne venoient ici que pour faire des tours de laquais; où le plus ſouvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Auſſi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux, qui ſe rangent volontairement à l'Ecurie, & ne ſe jugent dignes que de panſer les Chevaux. Mais enfin il s'eſt trouvé un honnête Homme d'eſprit, qui ſans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une converſation reglée. Et dans quelle converſation? dans une converſation

tion de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du merite. Ces gens-là n'ont jamais dit quatre paroles ſuivies. Ils ne font que donner des naſardes, parce qu'ils ne daignent entretenir perſonne; & vous ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la premiere qui ayez eu un tête-à-tête tranquille avec un eſprit, lui dans ſon Fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyez comme cet Eſprit ſait vivre; il n'a oſé d'abord s'adreſſer à vous, il s'eſt attaché à une petite fille par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me ſemble que je voy quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiſelle. Aſſurément l'Eſprit a de grandes déclarations à vous faire, puiſqu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore parlé que de matieres generales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien ſu tirer de lui ſur les affaires de l'autre monde: & mon Dieu! je voy bien ſa politique; vous êtes aſſez aimable pour lui faire trahir tous les ſecrets du païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher, j'avoüe que j'en ferois autant en ſa place. Du moins, vous l'aurez bien interrogé ſur ce monde-ci. Je croi vous tenir aſſez au cœur, pour me flater que vous lui aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu ſavoir de lui la verité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte autant à bien d'autres; qu'une veritable paſſion & moi, nous ſommes des choſes incompatibles; que je ne ſaurois aller audelà de l'amitié un peu égayée, mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas; l'Eſprit

prit est jaloux de moi. Il sait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux quand on a des ennemis cachez comme lui. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moi la politesse qu'il a eu pour vous; & qu'après vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoûtumé d'avoir ceux de son espece. Mais j'espere du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes soins & mes assiduitez. Je ne m'attendois pas que vous me fissiez des Rivaux, qui pussent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les fenêtres, & me roüer peut-être de coups, sans que je fusse en pouvoir de m'y opposer; voilà ce que c'est que de m'être adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quittera bientôt assurément la petite Fille, qui lui sert de prétexte, & s'attachera à vous-même; mais fût-il ici, je lui dirois en sa présence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'apercevra point que vous y ayez rien gagné.

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE XIII.

ON a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystere est un assaisonnement très-ne-

neceſſaire à l'amour. Si la paſſion que j'ai pour vous étoit moins connuë, un Procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voy bien qu'il ſe moque de mes pourſuites. Il cherche à gagner toûjours du temps, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il eſt perſuadé que j'aurai la foibleſſe de retourner bientôt à ... pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'eſt grand' pitié, Mademoiſelle, qu'il faille eſſuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur! Il faut que cet Homme-là ait pris de vos memoires, tant il vous imite en tout. Il ſait bien en ſa conſcience ce qu'il me doit, & il a pris une forte reſolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manieres ſur les moindres choſes; il m'engage dans des procedures qui ne finiront de dix ans, ſuivant le train qu'elles prennent; la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point, il ne ſonge qu'à trouver l'occaſion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'eſpere, c'eſt que le jugement que j'obtiendrai contre lui, ſera valable auſſi contre vous; il ſera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais preſſer mon Homme vivement, non pas à cauſe des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cauſe de la tendreſſe que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parcequ'il vous repréſente.

A LA MEME.

LETTRE XIV.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiſelle, que vous entreriez dans les interêts de mon Receveur, & que vous ſolliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher; mais j'ai trouvé un moyen de me vanger de vous. Je vais déſormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuſe. Le loiſir que l'un me laiſſera, je l'employerai à agir contre l'autre. Je prévoy que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je ſerai auprès de vous, vous me ferez rappeller par votre Aſſocié, qui me donnera quelque aſſignation; & quand j'en ſerai à pourſuivre l'Aſſocié, il ſaura bien me faire lâcher priſe en vous obligeant à me mander quelque choſe de tendre, qui me fera auſſi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un ſi impitoyable Plaideur, que vous aurez ſujet de trembler au moindre avantage que j'aurai ſur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous, ſur qui je commençaſſe à en avoir, car je vous trouve encore plus obſtinée que mon Receveur; & je croi que votre exemple auroit plus de pouvoir ſur lui, que le ſien n'en aura ſur vous. Si vous me

me payiez mes ſoins que vous avez reçus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas ſe diſpenſer de me payer mon argent qu'il a reçu auſſi. Ainſi je vais travailler à obtenir de vous quelque choſe qui le puiſſe convaincre, & je lui ferai auſſi-tôt ſignifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me ſeroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je ſerai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Juriſdiction de Campagne; je vous aſſure que vous m'allez retrouver par cette raiſon-là plus ardent & plus paſſionné que jamais; & vous ſerez peut-être la premiere qui ſerez contente des effets de l'abſence.

A LA MEME.

LETTRE XV.

JE vous trouvai hier, Mademoiſelle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne ſai ſi vous êtes embellie en effet, ou ſi c'eſt mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'eſt que d'aimer trop, on ne ſait jamais bien au juſte la verité des choſes. De bonne foi je douterois quelquefois que vous fuſſiez auſſi aimable que vous me paroiſſez, ſi je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'êtes veritablement. Vous pourriez être laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime juſqu'à la folie. Auſſi quand je commençai à vous aimer, comme je ſentois que je devois me

me défier de mon jugement sur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde, s'il étoit vrai que vous eussiez les grands yeux vifs; l'agreable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion, & sur cette réponse, je laissai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi, que vous ne fussiez belle que par mon imagination que de l'être effectivement. Dieu sait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit; si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup votre premiere laideur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fachée de me devoir votre beauté, car il faudroit que vous n'en fissiez d'usage que pour moi, & ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à personne, cela vous rend trop fiere. Je ne sai pourtant si ceux que je vous trouvai hier, ne vous étoient point inspirez par quelqu'un. Il est sûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laissez quand je partis. Il y avoit quelque chose de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Helas, on dit que l'œil du Maître est necessaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'est encore bien davantage; j'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse été ici, j'eusse bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me semble même que je les surpris en flagrant-

delit avec un Cavalier qui étoit chez vous, il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là, mon cœur m'a dit que j'ai un Rival, mais je ne croi pas legerement mon cœur; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer & cependant m'aimez-vous?

A LA MEME.

LETTRE XVI.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival; il ſe déclara hier par la mauvaiſe humeur où il fut de me voir long-tems chez vous. J'admire comme vous avez pris votre tems juſte, pendant mon abſence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que ſi j'euſſe été preſent il n'eût jamais oſé ſonger à vous; il eût veu de quelle maniere je vous aime, & il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Auſſi comme vous ſavez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma paſſion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché; peut-être l'inclination que vous euſſiez euë pour lui, eût été cauſe que vous n'en euſſiez exigé qu'une tendreſſe legere, & que vous euſſiez ſuppléé par votre bonté, ce qui eût manqué à ſon amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, & il auroit honte d'être préferé à un Homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainſi par

mes

mes soins & mes assiduitez, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimé par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance: cependant comme je veux être genereux, je consens que vous ne me payiez que ma tendresse, & que pour celle de mon Rival, vous n'y songiez point du tout.

A LA
JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XVII.

IL court un bruit de vous, Mademoiselle; on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois & que vous n'êtes pas mal disposée pour lui. Vous moquez-vous? Faloit-il passer la Mer pour venir aimer un Anglois en France? Quel profit tirerez-vous de votre voyage? Voilà ce qui fait souvent qu'on perd la peine qu'on a prise d'aller dans des Païs étrangers, on n'y voit que des Gens de sa Nation. Eh, du moins donnez-nous le tems que vous passerez chez nous. Je voi bien que l'Angleterre a grand peur que vous ne lui échapiez, puis qu'elle vous tient toûjours par un Amant Anglois. Mais vous faites une insulte cruelle à la France, dont vous venez

mépriſer tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'eſt point aujourd'hui ſur le pied qu'on ſe moque d'elle; & moi qui vous parle, j'ai tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porſenna: *Si je manque mon deſſein, nous ſommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyez ſûre qu'on ne vous laiſſera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de lui parler & de l'entendre; mais en verité cette raiſon-là n'eſt pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites, mais un François entendroit cent choſes que vous ne lui diriez pas; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que votre bouche lui diſe. D'ailleurs je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous ſauriez notre langue; elle n'eſt fort difficile que pour les Perſonnes qui n'aiment point; mais dès qu'on aime un François, la langue Françoiſe eſt aiſée. Les Etrangers l'en eſtimeroient moins, s'ils ſavoient cela; c'eſt pourquoi on ne dit pas ce ſecret à tout le monde. On les fait paſſer par des Grammaires, & par des Méthodes qui ne finiſſent point. Mais pour vous, on vous eût fait la grace de vous abreger ce chemin. Ecoutez, il eſt encore tems, apprenez un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XVIII.

J'Apprens avec bien du plaiſir, Modemoiſelle, que vous êtes ſur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans; mais j'en avois une route particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que votre ame au ſortir de votre corps, ne dût pas trouver une auſſi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma creance, & de bonne foi, je me ſens ſoulagé. Je vous aſſure que le Troupeau d'où vous vous étiez égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrez bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre hereſie, vous abjureriez auſſi votre indifférence en faveur de Mr le Marquis de C... C'eſt bien fait de quitter toutes vos erreurs en même tems, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions ſaines. Après cela vous ſerez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'eſprit, nouveaux ſentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Egliſe; dès que vous l'aurez reconnuë pour votre Mere, elle vous fera voir par experience ce que c'eſt que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obſtinez à ne pas reconnoître

pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une manière plus douce, ni en même tems plus forte. Vous avoüerez ſans doute, que vous aviez grand tort de conteſter au Mariage la dignité que nous lui donnons; & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne ſeroit pas pardonnable d'être Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe, Mr le Marquis eſt plus ſavant Théologien que moi, & il vous en inſtruira mieux. Après ce qu'il vous enſeignera, vous pourrez diſputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertiſſant un trait d'une grande habileté; il a accommodé les interêts de la Religion & les ſiens; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une très-jolie Perſonne. J'attens avec impatience, Mademoiſelle, les deux cérémonies, après quoi vous ſerez à nous & à Mr le Marquis. Je le nomme le dernier: car ne lui en déplaiſe, vous appartiendrez à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il eſt vrai que le dernier à qui vous appartiendrez, ſera celui à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame; mais lui, il n'eſt pas perſuadé qu'une Perſonne conſiſte en une ame toute ſeule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par là. Je ne tiens pas ſon opinion mauvaiſe; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere auſſi parfaite que lui.

A MADAME de P.

LETTRE XIX.

VOus êtes bien rigoureuſe, Madame, de ne vouloir point conſentir au deſſein de Mr de S... pour Mademoiſelle votre Fille. Vous dites que vous n'approuvez point un Mariage entre deux perſonnes qui ſont iſſuës de Germain; mais croyez-vous que ce ſoit-là un obſtacle pour la tendreſſe? Quoi! voulez-vous que Mr de S... trouve Mademoiſelle de P... moins aimable, parce qu'il eſt Fils du Couſin Germain du Pere de Mademoiſelle de P...? Ce raiſonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'eſt-elle pas encore plus forte? A-t-on toûjours ſa genealogie devant les yeux & lors qu'on voit une Perſonne touchante, s'aviſe-t-on de penſer qu'on a un Biſayeul commun avec elle; en verité le ſouvenir du Biſayeul eſt bien loin, quand l'arriere-petite-fille eſt préſente avec tous ſes agrémens. Que reprochez-vous à Mr de S...? Il eſt trop bon Parent, au lieu d'amitié il a de l'amour; il s'eſt mépris; voilà un grand malheur. Si c'eſt la devotion qui vous tient, ſongez que tous les Gens de l'ancien Teſtament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille ſix cens ſoixante & quinze ans plûtôt, Mr de S... eût été obligé en conſcience d'aimer Mademoiſelle votre Fille. Il eſt vrai que les choſes ont changé, mais auſſi on vous prie ſeulement de trouver bon

que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous savez qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens sont tellement embrouillez les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands Procès. Veritablement Mr de S... & Mademoiselle de P... n'auront pas cette raison à alleguer; mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs sont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Mademoiselle votre Fille étoit une Héritiere en laquelle le nom finît & qu'elle eût tout le bien de la Maison de S... vous auriez regret que ce bien-là sortît de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une dispense pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoi que ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'interesser extrémement à la beauté de la Maison de P... N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiselle de P... à un autre qu'à Mr de S... ni peut-être enlaidir votre Famille, en obligeant Mr de S... à faire un autre choix: Voyez combien toute la Maison de L... est laide: il lui faut plus d'un Siecle pour en revenir. Profitons de cet exemple, puis que nous tenons de la beauté chez nous, prenons soin de l'y conserver.

A MON-

A MONSIEUR de S.

LETTRE XX.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Cousin, que votre Dispense est obtenuë, il ne vous en a coûté que quelque petite somme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être parent de Mademoiselle de P... On a déclaré qu'elle pouvoit désormais ne vous regarder plus comme un Homme de sa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'est-ce que vous traiter en Etranger? C'est être toute à vous, & ne vous refuser rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix là. Vous qui n'êtes plus son parent, vous serez bien distingué de ces Malheureux qui le sont encore. Jouissez de la Dispense que Rome vous a donnée, mon cher Cousin; mais songez à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'est pas envain que la Capitale du monde s'est mêlée de vos affaires. Une permission venue de si loin doit operer de grands effets ici. Sur tout, levez à Madame de P... tout le scrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiselle sa fille, & persuadez-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fît aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement, car il la faut prendre par les endroits de devotion.

A MONSIEUR le C. D. L. R.

LETTRE XXI.

NE me demandez point par où j'ai ſu tout ce que je vais vous dire, il ſuffit que je le ſai, & que je puis vous donner de bons conſeils. Vous aimez, & vous êtes aimé; mais vous avez une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous aſſure que vous ne ſerez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vue votre Maîtreſſe, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez-elle, vous lui faites bien ſentir qu'il vous interrompt; pendant des journées entieres que vous la voyez, vous ne lui parlez que de votre amour, & vous lui en parlez d'une manière toûjours languiſſante & paſſionnée. Encore un coup, ſi vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a préſentement des forces pour vous ſuivre; mais vous aurez bien-tôt épuiſé tout ce qui eſt dans ſon cœur; & vous ſerez tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine meſure de tendreſſe; il la faut ménager; ceux qui ne ſavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir quand on s'en plaint; cependant pourvu qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit

liroit; & s'il languiſſoit, elles le réveillent. Ce ſeroit à la verité, pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprès; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en même tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable Maîtreſſe à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrez ſur la durée de votre commerce. Vous ramaſſerez en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la même eſpece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame, peut-être ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſations amoureuſes, eſt qu'elles ne ſoient pas toûjours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toûjours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même tems qu'on les divertiſſe, & que qui fait l'un ſans l'autre ne fait preſque rien, & peut-être choiſiroient-elles plûtôt d'être divertiés ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages;

mais quand elle eſt perpetuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être ſérieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidelité. Je ne ſai même ſi avec le tems la pauvre fidelité ne viendra point à être comptée pour un defaut. Il eſt toûjours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyez telle à peu-près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sachez-moi gré des conſeils que je vous donne; car ſi je ſuivois mes interêts, je laiſſerois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU MEME.

LETTRE XXII.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toûjours, & que vous avez de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyez pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé ſans dou-

doute, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes ſont-elles fondées? Sur ma délicateſſe, direz-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être Chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la Perſonne qui le fait, & qui ne ſavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas cruë ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lors qu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe-plaindre, il peut ſe réſerver une petite matière de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toûjours un mauvais Perſonnage que celui d'un Homme qui ſe plaint; on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vûe aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus inſuportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractere jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien me feroient jetter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'eſtime aſſez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ni changer, ou je les eſtime aſſez peu pour ne m'inquieter point qu'elles le partagent ni qu'elles changent, & par conſequent

ſequent je ne ſuis jamais jaloux. Je ſai bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper; mais enfin on prend de certaines aſſurances, & on dort. Si vous croyez que l'amour doive être une freneſie, & qu'il faille que deux Perſonnes ſous prétexte de s'aimer ſe tourmentent perpetuellement, & ſoient des ombres vangereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toûjour ſ compte de vos inquietudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'hônneur ſi elles arrivoient rarement; mais ſi elles ſont frequentes, on ne les attribuëra qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes, même en amour, quoi qu'il ne s'y trouve pas trop de raiſon.

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous ſavez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entens que des plaintes perpetuelles; où ſont mes proteſtations de conſtance & de fidelité? Que

Que ſont devenuës mes premieres manieres? Cela me met au deſeſpoir; car de bonne foi, eſt-ce ma faute ſi je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je ſerois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ſes charmes; qu'elle faſſe des bleſſures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes ſoins & les mêmes aſſiduitez que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'eſt plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne ſai ce qu'il eſt devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal à propos, ce me ſemble. Ce que je fais à préſent pour elle, me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne ſait guere en ce monde-ci le veritable prix des choſes. Je commençai de l'aimer, ſans ſavoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une conſidération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux ſur ſa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes qui ne ſont pas ſi belles; j'étudie l'agrément de ſes manieres, pour y être ſenſible; je trouve, ou je mets de l'eſprit dans les moindres choſes que je lui entens dire; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me ſemble que je l'aime, je ſens je-ne-ſai-quoi pendant un inſtant; mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt ſûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime

pas

pas toûjours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je ſuis ſi chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU MEME.

LETTRE XXIV.

ENfin, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie, nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là, cependant je vous aſſure qu'il n'eſt pas ſi aiſé à executer que je l'avois crû; non que j'aie des tentations de recommencer le perſonnage d'Amant; mais c'eſt que le perſonnage d'un Homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Ami, eſt très-difficile. Je ne ſai comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ai tant parlé de tendreſſe; nos converſations me paroiſſent d'un ennui mortel, pour peu que je me ſouvienne de ces converſations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en ſouvenir. Je ne ſerois point embaraſſé à entretenir une autre ſur le beau temps & ſur la pluie; & je le ſuis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vuë ſeule de ſon Apartement me rappelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une ſorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoi qu'elle ſoit

de

de très-bonne compagnie. J'entre dans ſa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le ſérieux d'un Amant timide, & plein d'une paſſion qu'il n'oſe déclarer. C'eſt ainſi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de ſon côté, à toutes les peines du monde à prendre avec moi les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens qu'elle voit; mais ſans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adreſſe plus rarement la parole. Quand elle me l'adreſſe, on remarque bien qu'elle s'y eſt preparée, & ce qu'elle me dit eſt plus concerté, & moins naturel. Je vois bien qu'il lui ſeroit plus aiſé, & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les paſſages les plus difficiles ne ſont pas ceux qui ſe font d'un ſentiment à un autre qui lui eſt tout oppoſé, mais à un autre qui lui reſſemble. Qui m'eût dit il y a un an que j'euſſe dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'euſſe pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Perſonne ou deux, ma plus grande frayeur eſt qu'on ne ſe leve, & qu'on ne nous laiſſe ſeuls enſemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoi lui parlerois-je? J'ai éprouvé cet embaras une fois; je vous jure que j'en ſuois. Il me prit comme une paralyſie d'Eſprit, qui m'en ôta l'uſage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna; & je demeurai court ſans pouvoir dire à peine quatre paroles. Auſſi pour faire mes viſites, je prens le temps que la foule y eſt, cette

cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant pesté. Plût au Ciel, que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque passion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fît perdre un reste d'attention qu'elle a sur moi! Il me semble que si elle me faisoit une infidelité complete, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chez elle un Cavalier de merite qui la trouve fort aimable; il me feroit plaisir de me succeder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidelité. Cependant je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assez sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher, qu'il a tenu à moi que notre tendresse n'ait été éternelle, & je serois bien-aise qu'elle me donnât lieu de lui soûtenir, qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ai fait que prévenir son changement; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme, & cependant vous savez combien je suis innocent, & combien je me suis prié moi-même d'être fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderai si je suis assez heureux pour avoir un successeur. Vous êtes mon Confident, quand je n'ai plus d'amour; tant que j'en ai, aucun Mortel n'entre dans ces mysteres.

AU MEME.

LETTRE XXV.

MEs ſouhaits ſont accomplis, j'ai un Succeſſeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous aſſure que j'ai deſiré avec un égal empreſſement la tendreſſe & l'indifference de Madame de L. M. Enfin je les ai obtenuës toutes deux l'une après l'autre, c'eſt tirer d'une perſonne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne ſai comment ſont faits ceux qui peuvent aimer ſans être aimez, ni ceux qui ſe plaiſent à être aimez ſans aimer, l'amour n'eſt bon que dans le partage. C'eſt la plus plaiſante choſe du monde que les diſpoſitions où mon Succeſſeur eſt à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précedé; tantôt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ai pû me conſerver le bonheur dont je jouiſſois; tantôt il m'inſulte comme s'il obtenoit ſur moi une préférence que je lui euſſe diſputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé; mais il voit trop clairement que je l'ai pris; & cela le déſeſpere. Je gage qu'il voudroit que je fuſſe ſon rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de ſon bien, car il eſt outré du ſens froid avec lequel je regarde ſes empreſſemens & ſes ſoins. D'autre côté la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand

je

je l'abandonne, & je ne ſai ſi dans les complaiſances qu'elle a pour ſon Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire ſentir. Peut-être ma préſence vaut quelque choſe à mon prétendu Rival. Il eſt toûjours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon déſavantage entre cet Homme-là & moi; mais le moien? Je me tiens toûjours dans les termes de ceder tout. Je ſuis aſſez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas ſervir d'aſſaiſonnement à la nouvelle tendreſſe de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'eſt de lui ſouhaiter une paſſion moins vive que celle qu'elle a euë, & à mon Succeſſeur une conſtance qui ſoit plus à l'epreuve du temps que la mienne.

A MADEMOISELLE de T...

LETTRE XXVI.

J'Apprens de tous côtez les progrès de mon Rival, Mademoiſelle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce ſont les traits les plus reguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde; enfin quand je puis attraper un moment où je ne ſonge point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable; mais dès que votre idée me revient, je ne ſai où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air ſpirituel, & vos manieres fines m'ont gâté

gâté la Flandre; je doute que je puiſſe déſormais être amoureux en ce Païs-là. Encore ſi vous me répariez la perte de mes Flamandes! Mais elles ſont perdues ſans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation; mais ſi vous êtes bien reſoluë à aimer mon Rival, ſi vous avez trouvé le ſecret de ne penſer plus à moi, donnez-moi auſſi, je vous prie, celui de ne penſer plus à vous. Ou aimez-moi, ou laiſſez-moi aimer qui je voudrai dans ma Garniſon. Ne vous préſentez point toûjours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait ſa beauté telle qu'elle pourra, ſans avoir rien à démêler avec la vôtre. Eſt-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vue? Cela ſeroit bon ſi vous m'aimiez. A quoi voulez-vous que je paſſe ici ma vie? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris? Y auroit-il de la juſtice? La Flamande qui penſera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y penſez pas. Si vous me fâchez, je ferai en ſorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroiſſe aimable, même quand je me ſouviendrai de vous. Cependant vous me ferez plaiſir, Mademoiſelle, de ne m'obliger point à des efforts ſi violens, & de prendre doucement le parti de ſortir de mon eſprit.

A LA MEME.

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

LETTRE XXVII.

ON m'a mandé, Mademoiſelle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le ſommeil trahit vos ſecrets. Voilà ce que c'eſt que de vouloir renfermer des paſſions, & les cacher à ceux qui les cauſent. Si vous m'euſſiez avoüé la votre, je vous aſſure que vous euſſiez été contente de ma diſcrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas été aſſez diſcrette. Apprenez de là, Mademoiſelle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le ſommeil vous fera dire ſans que vous le ſachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiez fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une Perſonne inſenſée? L'amour ne perd rien; vous lui devez cet aveu de tendreſſe, il faut que vous le faſſiez en quelque temps que ce puiſſe être. Si votre Raiſon vous impoſe ſilence, votre Raiſon s'endormira & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre ſevere vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Auſſi vous voyez que le ſecret de tant de jours

vous

vous eſt échapé en une nuit. Mais oſerois-je vous demander ſous quelle figure je me ſuis preſenté à vous pour obtenir que vous vous declaraſſiez en ma faveur? Il ſe pourroit trouver des occaſions, où je ſerois bien-aiſe de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier, & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manieres reſpectueuſes & ſoûmiſes. Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conſequence; c'étoit vous qui parliez, vous ſeule; le jour c'eſt la contrainte, c'eſt la cerémonie, c'eſt la diſſimulation qui parle. Vous verrez combien je ſerai deſormais inſenſible à toutes vos rigueurs de jour, je compterai que vous vous en dédirez la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles telles que vous êtes.

A LA MEME.

LETTRE XXVIII.

DEpuis que vous avez parlé de moi en dormant, je ne dors plus; & de joye, & d'inquietude, je ſuis ravi de vous tenir ſi fort au cœur; mais en même temps je tremble pour les myſteres qui ſeront entre-nous. Je ſuis aſſez content de votre retenuë le jour, mais votre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirez tous nos ſecrets. Comment ferons-nous, Mademoiſelle, pour conduire nos affaires ſûrement? Je n'y ſai qu'un moien. Soiez le jour un peu moins reſervée, vous le ſerez

rez davantage la nuit; car il eſt ſûr qu'il y a une meſure de choſes tendres qu'il faut dire; ce qu'on en dit le jour eſt autant de rabatu ſur la nuit. Je ne ſonge plus à vous faire d'infidelité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre ſervice. Elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choſes ſpirituelles; que peut-on dire avec tous les efforts d'eſprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit ſans y penſer? Vos ſonges ont entierement ruiné chez moi la pauvre Flamande, ils lui ont fait un tort que toutes ſes veilles & tous ſes ſoins ne pourroient jamais réparer. Je ſuis aſſuré qu'elle dort fort tranquillement, & que ſon imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, eſt encore la nuit dans un repos bien plus parfait; or c'eſt-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle perſonne du monde. Je ne conçoi pas à préſent comment on aime une Femme qui ne réve point, & qui ne parle point en révant. Je refuſerois Venus, ſi elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos réveries, Mademoiſelle, l'amour même en eſt une, mais la plus agreable de toutes.

A LA MEME.

LETTRE XXIX.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiſelle! Vous allez épouſer mon Rival. Vous

Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçuë de votre tendreſſe ſur ce que vous aviez parlé de moi pendant le ſommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'avez donnée? Helas! la faute, & la reparation ne ſont pas de la même eſpece. Parlez la nuit de Mr. de... ſi vous voulez, je me réſous à en paſſer par là; mais ne vous enfermez pas ſeule avec lui dans une chambre, cela va au-delà des douces réveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpere que j'en ſerai vangé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerez de moi à ſes oreilles; mais auſſi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laiſſer guere dormir de peur de vous entendre parler de moi. Vous voiez, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit; j'ai des eſperances, & des craintes; mais en verité la partie n'eſt pas égale entre elles. Quelquefois je me conſole dans la penſée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vu que ſes ſoins n'approchoient pas des miens; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de ſentimens, je l'emporterois ſur lui; & quand il a été pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de Mr. votre Curé; or franchement je ne m'attendois pas que Mr le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procedé bien galant, je ne ſai ſi vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moi, je n'ai rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordon-

ner en cerémonie de m'aimer, auſſi n'euſſai-je pas crû que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoûpirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à preſent; mais j'ai bien envie de voir comment lui réuſſiront les moiens dont il ſe ſert pour votre conquête. Il vous trouvera obéïſſante à la verité, mais bien neuve; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Votre obéïſſance même lui devra être ſuſpecte, & votre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de votre cœur. Les Perſonnes auſſi raiſonnables que vous, ne ſont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agreable, il aura toûjours quelque choſe à demêler avec le Curé. Pour moi tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toûjours bien mince, mais en recompenſe je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi raffinée, qui pût y trouver la matiere d'un ſcrupule ſur le devoir, ou ſur l'obligation.

A LA MEME.

LETTRE XXX.

TOut le mal n'eſt pas que vous vous mariez, Mademoiſelle, le pis eſt que votre Mariage ne puiſſe ébranler ma fidelité pour vous. Je n'ai

n'ai point ici d'autre instrument de ma vengeance que la belle Flamande; & c'est un instrument dont il n'est pas aisé de se servir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible; mais de son côté elle ne seconde point mes desseins, elle ne s'aide point. Je voi une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien disputer à la Nature, mais c'est tant pis. Ses yeux qui sont grands & noirs, ne savent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plû. Sa bouche qui est & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne sait que rire, mais elle ne soûrit point; & qu'est-ce que ces ris immoderez & souvent stupides, auprès de la douce retenuë, & de l'afeterie spirituelle des soûris? Si elle marche, ce n'est que pour aller où elle veut aller, ce n'est point pour se donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'est belle qu'à cause qu'on est belle avec les traits qu'elle a; & si elle n'est pas laide, ce n'est point sa faute. Sur tout elle dit des choses d'une naïveté qui me fait suer; & quand je voi qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vîte la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toûjours en état d'être amoureux d'elle. Je sai combien mon amour pour elle est tendre, c'est-à-dire aisé à blesser, & difficile à conserver; aussi je le ménage avec un soin incroyable, je ne l'expose point à de longues conversations, moins encore à des tête-à-

tête, qui feroient des perils dont il ne se tireroit jamais, & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à subsister. Vous m'allez dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moi qui ai toûjours publié qu'il n'y avoit rien de si aimable que la nature. A cela je ne sai que répondre, sinon que si c'est la Nature, je ne croiois pas que la Nature fût faite ainsi. Je m'en étois fait une fausse idée, parce que je ne l'avois jamais vuë. Ah! que vous avez bien pris vos mesures pour me trahir, & dans le tems de mon absence, & lorsque j'étois dans un lieu où il n'étoit presque pas possible que je me vangeasse! Vous n'aviez garde de me faire une infidelité dans Paris, je vous l'eusse renduë du jour au lendemain.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXI.

NOtre ami est-il fou de songer à épouser Madame de...? Il dit pour ses raisons qu'il est gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes? Hé bien, est-ce assez? elle n'a trait en sa Personne auquel il ne falût quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de sa laideur, elle est fort pauvre. Mais, dites-moi, comment a-t-il fait pour la tromper? Premierement il se faloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette resolution ne me semble pas devoir être aisée à prendre; mais puis qu'il l'a prise, comment a-t-il réussi

réuſſi dans ſes prétentions? J'ai ouï dire à cette belle perſonne qu'elle n'avoit nulle envie de ſe marier; mais que ſi elle étoit deſtinée à faire cette folie-là, du moins elle ſauroit bien choiſir un Mari qui ne ſongeât pas ſeulement à ſe rendre maître de ſon bien, mais qui eût une vraie conſidération pour elle. Ce mot de conſideration étoit modeſte; mais dans le ſens de la Dame, il vouloit dire de l'amour; & puis qu'elle a une fois penſé à faire diſtinction entre ſon bien & ſa perſonne; par quel ſecret a-t-on pû lui faire croire qu'on en vouloit à ſa Perſonne, & non pas à ſon bien? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente ſoient indignes d'être comptées? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un ſimple accompagnement de ſes autres perfections? N'y a-t-il plus de miroirs au monde? Cela me met en colere. Rendez-moi raiſon d'une ſi étrange duppèrie. Pour notre Ami, il faut qu'il ne ſoit pas timide ni déconcerté. Aller dire à cette Femme-là qu'il l'aimoit, qu'il feroit ſon plus grand bonheur de paſſer ſa vie avec elle! Je ne crois pas que j'euſſe pû avoir la même aſſurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la juſtification des démarches que j'euſſe faites, & pour le ſoulagement de ma ſincerité, que c'étoit ſon bien qui me tentoit; mais que ſi elle m'en eût voulu rendre maître, j'euſſe eu pour elle toute la reconnoiſſance poſſible. J'euſſe ajoûté qu'elle eût du me choiſir, parce que j'euſſe empêché qu'un autre ne l'eût priſe pour dupe en lui faiſant croire qu'il l'eût aimée pour ſes beaux yeux. En verité une Femme raiſonnable auroit du être plus touchée d'un procedé

généreux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre ami a joüée. Vous m'allez dire qu'il eſt des Femmes bien ſottes; il eſt vrai, mais enfin je ſuis aſſez ſot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le ſoient au point qu'elles le ſont; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voies trop fines. Mandez-moi ſi la Dame s'eſt renduë un peu difficile à perſuader; en ce cas-là je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il ſoit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir perſuadée, ſi elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un ſi bon Comédien.

A MADEMOISELLE de C.

En lui envoiant l'Extrait de ſon Baptême.

LETTRE XXXII.

JE puis me vanter, Mademoiſelle, de vous faire aujourd'hui un preſent très-conſiderable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voici un Ecrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fuſſent paſſées, ne le ſont point, les voilà que je vous préſente encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne con-

ce-

ceviez pas assez bien de quel prix elles sont; mais juste Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoissance n'en tireroit-il pas? Où est le blanc & le rouge, où sont les parures & les soins qui vaillent deux années? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne fassiez d'usage de celles-ci que pour moi, puisque c'est à moi que vous les devez. Quand elles se seront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit sur votre vie: mais présentement jusqu'à vingt-deux ans elle m'appartient; passé cela je vous remets où je vous ai prise, sauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, si nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne soiez pas disposée à me rendre justice, sachez, Mademoiselle, que je ne souffrirai point que personne vous aime sur le pied de vingt ans; je dirai par tout qu'à la verité vous n'en eussiez pas eu davantage si vous aviez voulu, mais que vous avez refusé d'avoir deux ans de moins; & que puis que vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne songiez peut-être pas à quoi vous vous exposiez en me rendant maître du secret de votre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement; & je croi que c'est le seul. Plusieurs femmes m'ont confié les affaires de leur Maison, leurs amours même, aucune ne m'a confié son âge. J'en ai vu d'assez raisonnables pour prendre leur parti dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance, je n'en ai point vu qui pussent faire un assez grand effort de courage & de raison pour dire leur âge. La verité est que plus on a d'an-

nées, plus on voit de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiselle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne savez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiscretion. Votre destinée dépendra de moi, & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de poignard, l'Extrait de votre Baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à present de mes menaces, & que vous voiez ce tems-là si éloigné, que vous ne croiez pas que je l'atteigne; en verité je meurs de peur que vous n'aiez raison.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXIII.

DEcidez-moi un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarasse, j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je voi une assez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit par tout. Il est pourtant vrai que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne paroît pas commun. Elle va s'extasier sur un galimatias; dès qu'on parle elle ouvre de

de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre fineſſe à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'étois pas tout-à-fait bête; & ſur ce pied-là, elle me reçoit agreablement. J'ai été d'abord touché de ſa beauté, & je me perſuade que par la voie du bel eſprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la pouſſât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte; mais auſſi ſi je l'entête du bel eſprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Eſt-il permis pour m'en faire aimer d'en faire une Précieuſe que tout le monde fuïra? C'eſt la meilleure petite Femme que je connoiſſe, elle donneroit ſon ame pour ſes Amis; & qui lui ôteroit ſa chimere, elle ſeroit fort aimable. En verité je fais conſcience de l'y confirmer. Je ſai bien que dès que je la declarerai bel eſprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voiez combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaiſir, ſi elle vouloit m'aimer, ſans qu'elle fût bel eſprit! mais je ne crois pas qu'elle le faſſe jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, Monſieur, de la peine où vous me voiez, & envoiez-moi au plutôt une réponſe déciſive.

AU MEME.

LETTRE XXXIV.

VOus avez décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à suivre votre décision; mais je ne crois pas que je fasse rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincerité a trop pâti; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre si sotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicatesse de conscience que moi, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la loüeront sur le bel esprit, la tromperont & qu'elle ne souffre pas qu'on lui tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous en parliez bien à votre aise, vous ne sauriez croire quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune resistance. Si elle veut se contenter d'être belle, je vais en être fou; mais je la prierai de borner là son mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une vision qu'elle y auroit toute sa vie, & je suis sûr que je ne l'aimerois pas aussi longtems que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ai pas voulu faire faire des Vers pour elle par un

de

de mes Amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires; car je sai combien les Vers sont dangereux pour son mal. Enfin si elle savoit les obligations qu'elle m'a, il me semble qu'elle devroit m'aimer passionnément. J'ai un soin extrême de la Raison qui lui reste; je ne sai si elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu-là lui est d'une trop grande importance. Adieu, je suis assuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon desintéressement.

A MADAME de L. S.

LETTRE XXXV.

VOus eussiez été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiselle votre Fille vous eût été bien suspecte, si vous eussiez vu l'état où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juste-au-corps, j'allois achever de me mettre en chemise, & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embrasser, & de se jetter à corps perdu sur moi. C'est-là le fruit de la severe éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous dise quelque chose pour la justifier auprès de vous, nous passions la Riviere à... l'eau étoit fort emuë, & Mademoiselle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on

la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu auſſi loin, & autant de peril qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſavez qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut ſi animée. Ce n'eſt pas l'avoir vuë que de l'avoir vuë ſur terre; l'eau agitée eſt bien plus favorable à ſa beauté. Je tâchai pourtant à la raſſurer, & à diminuer ſes charmes; en lui diſant que bien des Perſonnes qui ne la valoient pas, avoient été reçuës par des Tritons & par des Naïades, lors qu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'eſprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me miſſe en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle ſe deshabillât auſſi-bien que moi, pour peſer moins ſur l'eau; je ſuis ſûr qu'elle l'eût fait. Je ne ſai ſi elle craignoit que je ne lui fiſſe une ſurpriſe, & que je ne me jettaſſe à la riviere ſans elle, mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de ſa deſtinée, je profitai de l'occaſion; je lui fis faire vœu que ſi elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendroit en pelerinage chez moi avec Madame votre Sœur, qui étoit là auſſi, mais moins effraïée. Elle promit tout. Là-deſſus vint une vague aſſez forte pour me valoir encore quelque choſe de plus que ce que j'avois obtenu; & ſans doute je pouvois aller loin avec le ſecours d'un ſaut que fit le Bateau; mais je jugeai que ſi on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la generoſité, ou la politique de me borner. Je

vous

vous assûre, Madame, que je suis fort content de la petite tempête que nous essuiâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effets que mille de mes soûpirs. Les Céladons ne connoissent les Rivieres que pour s'y jetter de desespoir; mais je les ai trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir rectifié le mauvais usage que les Amans en faisoient. Je vous prie très-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'execution des vœux que Mademoiselle votre Fille a fait. Elle est sur terre en pleine santé; & je crains qu'il ne soit nécessaire de lui rafraîchir bien-tôt le souvenir de la Riviere & de moi.

A LA MEME.

LETTRE XXXVI.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Passato il pericolo, gabbato il santo*, mais du moins on ne s'est pas moqué de moi tout-à-fait, Madame votre Sœur & Mademoiselle votre Fille, vinrent avant-hier chez moi en pelerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles n'en perdissent le merite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à être reçuës magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en poisson, quoi que ce fût un jour gras. Mon

deſſein étoit que tout leur repreſentât le peril dont elles étoient échapées, on ne leur ſervit que des Poiſſons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choiſi des Brochets & des Truites d'une groſſeur à leur faire avoüer qu'elles étoient bien-heureuſes de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poiſſon qui fût-là, eût été de ceux qui les avoient attenduës avec plaiſir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'atteſterent; & auſſi-tôt ces Pêcheurs ſe mirent à danſer au ſon de quelques Violons qu'on ne voioit point; mais qui ne paroiſſoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Danſe des Pêcheurs aſſez jolie pour ſe joindre avec eux, & nous fimes un petit Bal ruſtique. Je ne ſai comment la nuit vint; peut-être les Pelerines le ſavent bien; mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiſelle de L. S. y conſentoit volontiers; apparemment elle n'en voioit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls ſur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurerent & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de fraieur que l'autre, que ſi leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient paſſé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pelerinage. Il reſte à préſent que Mademoiſelle votre Fille accompliſſe l'autre moité du vœu qu'elle fit ſur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me ſemble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces ma-

matieres là sur leur parole? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire legerement.

A MADAME D. V.

En lui envoiant un More & un Singe.

LETTRE XXXVII.

L'Afrique s'épuise pour vous, Madame, elle vous envoie les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Mores & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assure qu'il y a une de ces Bêtes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'admirateur est le More. Outre que tous ceux de sa Nation croient fermement que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fit travailler; ce More-ci a conçu une estime particuliere pour le Singe par la longue habitude qu'il a euë avec lui, & il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise que vous ayez toûjours en votre présence un Esclave qui me representera. Il n'est pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton, qui l'avertissent de son devoir, il m'arrive souvent aussi

auſſi de ne vous pas ſervir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne ſoiez pas ſurpriſe ſi vous l'entendez ſoûpirer; ſi vous lui voiez paſſer les nuits ſans dormir; s'il a des inquietudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu, s'il ne ſe divertit à rien; il ne ſe peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choſes-là à me les voir faire.

A LA MEME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XXXVII.

LE Singe eſt mort, Madame, j'y pers beaucoup, il n'y a plus que le More qui puiſſe vous faire ſouvenir de moi. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter aſſez bien auprès de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eut pû contrefaire plus aiſément que ma tendreſſe. Ainſi puiſſent créver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être auſſi parce qu'il imitoit ma paſſion, il s'eſt attiré vos rigueurs, & en eſt mort de deſeſpoir. En ce cas-là, c'eſt à moi à l'imiter à mon tour, à mourir après lui. On dit que vous le pleurez; il eſt un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits, mais prenez vos meſures là-deſſus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir,

ſi vous avez à me regretter après ma mort. Il y a apparence que ſi vous pleurez celui qui ne faiſoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je ſuis un original de tendreſſe, que vous auriez peine à recouvrer ; il ne s'en retrouveroit que de mauvaiſes copies. Ne deſeſperez point le More, parce qu'il me repréſente, il ſeroit fâcheux qu'il eût encore par cette raiſon la deſtinée du Singe. Ne ſauriez-vous laiſſer en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité & mon attachement pour vous? Je verſe pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'apprend ce que je dois eſperer: Adieu, Madame, ſongez s'il vous plaît, que vous ne ſauriez reſſuſciter le Singe, mais que vous pouvez me conſerver.

A MONSIEUR...

En lui envoiant du Quinquina.

LETTRE XXXIX.

JE vous envoie le Remede Anglois; il n'y a point de Fiévre à preſent qui oſe tenir contre lui, & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne ſerez guére à la mode. Je ne ſache point d'honnête Homme qui, s'il avoit pris du Quinquina ſans effet, eût la hardieſſe de le dire. Cependant comme votre Fiévre, à ce que j'ai appris depuis peu, eſt d'une nature particuliere, je ne ſai

s'il

s'il la chaſſera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad... vous a fait une trahiſon. Etes-vous fou ? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on eſt abandonné d'une Femme? cela eſt-il de ce ſiecle-ci? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidelité & de conſtance que vous poſſedez. Je vous jure que ſi le Quinquina ne ſervoit qu'à guerir les Fiévres qui ſont cauſées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez être un malade extraordinaire, il faut vous traiter ſur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre votre Remede. Il ne vous ſervira de rien s'il n'eſt précedé de quelques reflexions mûres & ſolides ſur le caractere de la plûpart des Femmes, & même ſur le caractere de l'amour. Vous demandez de la fidelité à votre Maîtreſſe; vous ſeriez peut-être bien fondé ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont fini, & malgré une experience ſi convainquante, vous vous imaginez que la paſſion que vous lui inſpirez, ne finira point. Et quel privilege avez-vous, s'il vous plaît, par deſſus les autres? D'ailleurs, ſi vous avez déja aimé, vous devez ſavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoi la Belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement ? Vous n'avez qu'un ſujet legitime de vous plaindre d'elle, c'eſt qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le pre-

premier. Il faut lui pardonner de s'en être saisie, une autre fois vous vous en saisirez sur quelque autre. Vous en serez plus appliqué à ne vous pas laisser surprendre par une infidelité trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent si longtems, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif; & ensuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commençât une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec votre Quinquina, & j'espere que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entierement votre santé.

A MADAME...

LETTRE XL.

MOnsieur de... a voulu, Madame, que je lui donnasse une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sai s'il ne présume point trop de mon credit, mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus; jugez par là combien j'entre dans ses interêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires; & moi, je vous prie seulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y songe plus guére quand il

il vous aura vue. Il cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occasion la bonté de le chasser de votre Chambre pour l'envoier chez son Avocat, & chez son Rapporteur. Je vous recommande, non pas son Procès, mais sa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien aussi perdre l'autre. Sur tout je vous supplie, Madame, de vouloir bien ne sourire jamais devant lui, je connois son cœur & vos soûris, il n'y resisteroit jamais. De grace, laissez-lui faire ses affaires, il ne va point à.... pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de conversation badine & enjoüée, que vous entendez si bien, il n'y répondroit que trop; mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procès, des caractères de ses Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choses solides, & non dangereuses. Je sai qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque chose de plus difficile que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur; vous n'auriez pas besoin d'effort pour être très-bonne Amie; & vous en aurez besoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais aussi que ma vanité seroit flattée, si vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter!

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLI.

PUis que vous êtes destiné à passer quelque tems à... vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite; je connois la Ville, & je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses de sorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La ville est petite, & votre merite est grand; cependant je doute que votre merite puisse être estimé dans toute la Ville. Elle est divisée en deux Partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes & aux Gibelins. On siffle dans l'une de ces Cabales ce qui est adoré dans l'autre. Je croi que bien-tôt elles se distingueront par les couleurs, & par les Armoiries. La source de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaisanteries, & sur cela elles en vinrent au point de faire declarer tous leurs Amis, & de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux Dames sont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même tems on en fait la critique chez l'autre; on n'a de l'esprit auprès de l'une qu'autant qu'on fait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui se déter-

termine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris; on croit qu'il repréſente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuſe; dans l'autre on n'en croit rien; on ſoûtient que cet Homme-là ne ſe connoît pas en Gens, & fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de France auſſi-bien que les meilleurs. Ainſi comptez que d'abord vous ſerez extrémement couru; mais que ſi vous faites choix d'un des deux partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par votre nobleſſe. Si elle paſſe là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été pour avoir des Mémoires de vos Dits & Geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toûjours neutre, en faiſant eſperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous declarerez pour elle; mais j'avouë que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les Portraits des deux chefs de parti que je vous envoie, afin que vous vous déterminiez plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiere-là. Pour l'eſprit, Madame du T.... l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S....

plus

plus lent & plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpetuel, & quelquefois assez juste qu'elle jette sur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrez dans le parti de la premiere, & la derniere a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë souvent fort confuse, mais aussi assez rejoüissante, allez chez Madame du T.... Si vous voulez voir des Gens plus sérieux, & lier des conversations plus regulieres, & en récompense plus fatigantes & plus guindées, allez chez Madame de S... mais enfin avant que de vous declarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je croi déja deviner le parti que vous suivrez, la Cohuë vaut mieux pour peu de tems, j'aimerois mieux l'autre Maison pour un Commerce qui devroit avoir de la suite. Adieu, mandez-moi au plutôt comment vous vous serez gouverné.

A MONSIEUR D'O...

LETTRE XLII.

VOus m'embarassez fort, mon cher Cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre Mr. votre Pere vous menace très-sérieu-

se-

sement de vous desheriter, si vous épousez la Demoiselle dont vous êtes amoureux. En verité, je ne sai que vous dire. Il y a sur cette matiere-là deux partis à prendre, le parti heroïque, qui est de préferer la belle tendresse à tout, & le parti bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rente pour une Maîtresse. C'est-à-vous, à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir. Je vous conseillerois de suivre votre grandeur d'ame, si vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point; mais vous ne sauriez compter sur elle, peut-être ne la retrouverez-vous plus dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être Héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille livres de rente faire des Inconstans, comme toutes les Belles en font. Je sai que ces raisonnemens vous paroîtront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse; je suis fâché que l'expérience que j'ai du monde, ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois aussi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne croi pas que l'amour suffise pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois assez d'envie de le croire; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-être que vous trouverez mille agrémens, & mille complaisances, dans la Perſon-

ſonne que vous aurez épouſée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui lui aura ſacrifié ſa fortune; mais prenez-garde que ce ne ſoit là juſtement ce qui gâtera votre Mariage. Il pourra arriver fort aiſément qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je ſerois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fuſſe en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me ſemble qu'on eſt bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déja que trop à ſon Mari, pourquoi en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par-là elle ſera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conſéquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne ſavez pas quel ſupplice ce ſera pour vous, que de n'oſer jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour ſoûtenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroiſſiez toûjours charmé de ſes manieres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avouë que je ne voudrois pas me priver de la liberté de peſter hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion ſur ces raiſons, mon cher Couſin; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abſtenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un Sermon à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne ſuis pas aſſez ſage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croi vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient

dire des Gens, ou plus ſages, ou plus chagrins que moi.

AU MEME.

LETTRE XLIII.

VOus m'avez écrit en vrai ſtile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtreſſe, Vénus ſeroit bien heureuſe, ſi elle lui reſſembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me ſeroit le plus ſuſpect, je veux dire, ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages qu'elle peut tirer de votre paſſion, & n'entende trop bien ſes interêts. Vous ſerez toûjours riche quoi qu'il arrive, du moins aſſez riche pour pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Perſonne d'eſprit. Vous devriez bien démêler ſes veritables ſentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-elle de l'empire ſur vous? Se ſert-elle de ſon pouvoir pour vous diſpoſer au Mariage, & pour vous affermir dans le généreux deſſein d'être deshérité? Il eſt vrai que je ſuis fou, de vous faire toutes ces queſtions. On mene comme on veut un Homme auſſi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procedé de votre Maîtreſſe? Ne ſoyez pas charmé pour lui entenden-

tendre dire qu'elle eſt bien malheureuſe de mettre de la diviſion entre Mr votre Pere, & vous; qu'elle ne merite point que vous lui faſſiez le ſacrifice d'un Bien conſiderable; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyiez jamais; ce ne ſont-là que des diſcours; & quand même ils ſeroient ſoûtenus par quelques larmes, ces diſcours ne ſeroient encore rien; mais obſervez, ſi quand elle vous repréſente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiere, ſi elle ne coule point ſur cela legerement, ſi dans le même tems qu'elle vous exhorte à ſuivre votre interêt, elle ne vous inſinuë point adroitement des raiſons de n'en rien faire, ſi elle ſe rend aiſément aux prieres que vous lui faites de ne vous parler plus ſur ce ton; enfin ſi elle n'eſt point généreuſe ſeulement pour le paroître, & ſi elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, ſans en eſſuyer le danger. Elle eſt dans une ſituation où elle ne peut donner des loüanges à la grandeur d'ame, qui ne ſoient des preuves preſque ſûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour ſincere & deſintéreſſé, cela veut dire que le ſien ne l'eſt pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts pour vous bannir de ſa vuë, & je croi qu'elle ne ſauroit mieux vous marquer ſon peu de tendreſſe pour vous, qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir à vous précautionner contre une Perſonne que vous aimez; mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la délicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec

ſoin les manieres que l'on a avec vous; & outre cela, il eſt queſtion de votre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler votre delicateſſe.

AU MEME.

LETTRE XLIV.

VOus vous plaignez de la perſecution de Mr votre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embaraſſe, vous met hors d'état de vous marier de longtems; mais pour moi, mon cher Couſin, je trouve que vous lui devez être fort obligé, il favoriſe votre amour, & votre raiſon. Vous allez être par les obſtacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du tems deviendrez-vous plus raiſonnable. Ou votre paſſion ſe fortifiera, ou votre bon ſens aura le loiſir de renaître. Ou vous vous marierez avec plus de joye, & plus de tranſports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, Mr votre Pere vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il ſeroit à propos de garder pour le plus tard qu'il ſe pourroit les plaiſirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à preſent, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit poſſible, ne le placer que vers la fin de ſa vie. Je ne ſai quels ſouhaits je

vais

vais faire pour vous; si je vous en consultois, je ne balançerois pas à souhaiter qu'on vous aimât toûjours avec beaucoup de tendresse, mais il me semble qu'une infidelité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriser vingt mille livres de rente pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conservées. Si votre Maîtresse vous aime, j'espere que son amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain tems, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guérira; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que joüer un Personnage d'Amante, elle aura assez d'esprit pour le joüer toûjours. Ainsi prenez garde à n'être pas la dupe d'une constance, que vous aurez lieu de soupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le sentez peut-être pas assez. On diroit que votre destinée vous a fait exprès une situation la plus embarassante qu'on puisse imaginer. Vous n'êtes ni assez gueux, ni assez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiere de soupçons du côté de l'amour, vous seriez sûr qu'on n'aimeroit que votre Personne, & si vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A MADAME d'O...

LETTRE XLV.

IL eſt vrai, Madame, qu'avant votre Mariage, j'ai tâché par toutes ſortes de moyens d'ébranler la fidelité de Mr d'O... à votre égard; mais faites réflexion, s'il vous plaît, que pour être toûjours en état de patler contre vous, j'ai eu l'eſprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois ouï dire à tout le monde, que cette précaution-là étoit neceſſaire pour être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaiſon entre vous, & vingt mille livres de rente; mais comme je ne vous ai pas vuë, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerez qu'un mérite qui l'emporte ſur vingt mille livres de rente, eſt rare. Je ſuis ravi d'avoir écrit à Mr votre Epoux je ne ſai combien de Lettres, où je lui empoiſonnois l'eſprit ſur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois; ſans cela je tremblerois que ſa paſſion ne pût pas tenir contre le Mariage, mais je ſai à préſent de quel caractere elle eſt, & je ſuis ſûr que l'eſtime ſolide ſur laquelle elle eſt fondée, durera toûjours. Voyez combien je ſuis bon Parent, Madame, c'eſt l'avoir bien marqué, que de m'être declaré contre une auſſi aimable Perſonne que vous êtes; jugez ce que je ferois, ſi ce zèle de Parent avoit préſente-

ment

ment lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous dissimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous, étoit très-raisonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance; faisons une paix sincere, je ne me presenterai point à vous que vous ne m'ayiez donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'esprit.

A MADEMOISELLE de N...

LETTRE XLVI.

VOus venez donc à Paris, Mademoiselle; j'en suis ravi; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connussent point. Je vous assure que vous vous causerez une admiration reciproque. Vous prétendrez peut-être cacher ici que vous soyez Provinciale, parce que vous n'avez ni l'accent, ni l'air, ni les manieres de Province, mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde que vous n'êtes jamais venuë à Paris. Je suis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne consentirai point que vous lui ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée aussi-bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Parisiennes; qui croient que s'il se trouve de la

beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément ni politeſſe. Je ne ſai ſi quand elles vous auront vuë, elles voudront bien expoſer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reſte, Mademoiſelle, ne ſongez pas à conſerver votre tranquillité & votre froideur en ce Païs-ci. Il entre des indiferentes dans Paris, mais il n'en ſort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle ſorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même ſi vous ne voulez pas perdre ici de tems à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moi un Mémoire des perfections que vous ſouhaitez qu'il ait, & vous verrez à votre arrivée un Cavalier de ce caractere, qui ira vous offrir ſes ſoins.

A MADAME de N...

LETTRE XLVII.

JE vous jure, Madame, que ſi je ne ſavois très-certainement que Mademoiſelle votre Fille n'étoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit paſſé toute ſa vie. Il ſemble qu'elle ſe ſoit fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des ſujets de ſurpriſe & d'admiration; & elle regarde toutes choſes avec une eſpece de fierté & de dédain qui me charme; car ce ſentiment eſt tout-à-fait aimable dans une jeune perſonne qui ſe ſent belle, & qui ne veut pas que rien ſoit en droit de lui cauſer de l'éton-

l'étonnement. C'eſt parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, qu'elle ſe fait un honneur de le voir avec cette indifference; mais en verité Paris n'en uſe pas de même à ſon égard, je l'y avois extrémement vantée, & on ne laiſſe pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fuſſe pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cauſe de mon propre interêt, que de celui de la Perſonne que j'aurois annoncée; mais je ſavois que Mademoiſelle de N... étoit ſi propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant que l'on l'eût vuë, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'eſt qu'elle ne ſe faſſe des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à ſon ſervice ſans y penſer; je lui ai déja bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amuſât pas à faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je ſerois bien aiſe que pour éviter cet inconvenient, elle eût choiſi quelqu'un, ſur qui elle jettât tout l'effet de ſa beauté; mais je ne ſai ſi les avis que vous lui avez donnez à ſon départ, ne ſeroient point par malheur contraires aux miens; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour ſe donner le plaiſir de le tourmenter.

A LA MEME.

LETTRE XLVIII.

C'Eſt ſans doute, Madame, à Mademoiſelle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs que nous aions eus ce Carnaval. Vous en conviendrez quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui ſe paſſa le Mardi-gras. Nous avions imaginé une aſſez jolie Maſcarade. Notre deſſein étoit de repréſenter les Amadis, & Mademoiſelle vôtre Fille avoit obtenu de Madame ſa Tante, qu'elle maſqueroit auſſi bien que nous. Nous nous fimes un vrai plaiſir de la ſeule idée d'être habillez comme ces vieux Fous qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes, qui montoient en croupe derriere eux, & les ſuivoient dans leurs avantures. Nous conſultâmes toutes les Tapiſſeries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce ſiecle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre choſe parmi nous. Aujourd'hui l'un ajuſtoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les ſoins que nous donnâmes à faire notre équipage Romaneſque. Enfin le Mardi-gras vint, ce jour que nous avions tant deſiré pour notre Maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chez Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois

de

de Paladin, avec Meſſieurs de.... qui étoient auſſi deſtinez à être Chevaliers Errans. Mademoiſelle de N.... ne nous a jamais paru ſi belle que quand elle fut habillée en Oriane. En verité c'eſt une beauté de tous les ſiécles; elle étoit charmante avec la parure de ſa Triſayeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joye, & bien diſpoſez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiſelle de N... nous dit avec un air d'enjoüement que je tâcherois à vous exprimer, ſi vous ne le connoiſſiez pas; *Je vais vous paroître folle, & je le ſuis peut-être; mais ſi j'en ſuis cruë, nous nous deshabillerons tous; & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ai déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le deſſein en a été fort agreable, l'execution ne l'a pas été.* Tout le monde condamna d'abord ſon avis; mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle diſoit vrai, & auſſi-tôt chacun jetta une piece de ſon équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye cauſé par la bizarrerie de ce que nous faiſions, qu'il eût été impoſſible qu'aucun Bal nous eût rejoüis autant. Dieu ſait combien nous plaiſantâmes ſur notre dépenſe perduë, & ſur notre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent ſi loin que nous ne nous ſeparâmes qu'à cinq heures du matin, c'eſt-à-dire, auſſi tard que ſi nous

euſſions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agreable pendant notre Carnaval. Nous avons réſolu de donner desormais tous nos projets à renverſer à Mademoiſelle votre fille.

LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

CROIREZ-vous ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de... eſt aimé de ſa Femme. Vous ſavez avec quelle répugnance elle l'a épouſé, & combien elle a eu de peine à prendre la réſolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils ſont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu ſe dédire ſitôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ſes nouveaux ſentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle lui dit publiquement mille choſes tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne ſauriez

croire la mauvaiſe grace qu'à cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui ſied point du tout, & c'eſt un ridicule pour lui que d'être apellé *mon Cœur*, par une belle bouche; & regardé amoureuſement par de beaux yeux. Du tems qu'il ne faiſoit que ſe plaindre des duretez qu'on avoit pour lui, il eſt vrai qu'il ſe plaignoit d'une maniere brutale & ſouvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il ſe plaignît, c'étoit le perſonnage qui lui convenoit, on le lui laiſſoit faire; mais qu'il ſoit aimé, on n'y ſauroit conſentir. N'allez pas vous imaginer, que je ſois jaloux de ſon bonheur & amoureux de la Dame; je vous proteſte que non, c'eſt ſeulement qu'on ſeroit bien-aiſe de voir un certain ordre raiſonnable dans les choſes, & qu'on eſt bleſſé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une choſe trop douce & trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans ſa vigoureuſe poitrine; & quelquefois, ce qui eſt plus inſuportable, il prend un air ſerieux qui avertit ſa Femme qu'il faut moderer un peu ſa paſſion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendiſſiez preſentement parler ſur la galanterie. Depuis l'heureux ſuccès de ſon mariage il ſe croit né pour l'amour; il ſe mêle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune ſe parent, que c'eſt toûjours la faute des hommes, s'ils ſont maltraitez; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœur quand on les ſait bien attaquer; & enfin tout ce qu'on a coûtume de dire en général pour ſe le faire apliquer en particulier. Vous jugez bien que de ſa vie il n'avoit encore tenu de

pareils

pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'être content qu'il s'imagine; sa Femme est folle de lui, elle le sera bien-tôt de quelque autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un Mari qui n'est pas aimable, que d'être aimé dès qu'il est Mari, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame... doit avoir un temperament sur lequel la vertu du Sacrement a operé tout aussitôt; & si ce temperament favorable a trouvé un certain merite au Mari, il est à craindre qu'il ne le treuve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est sûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait causez trop soudainement, cela est plus agreable, mais peu sûr. On seroit bien embarassé à choisir; le meilleur est, je crei, de ne choisir point.

AU MEME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, c'en est fait, le pauvre Mari n'est plus aimé; on ne l'appelle plus que *Monsieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languissamment, & je voi un jeune homme bien fait & assidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoi même que le Mari n'en sera que mieux trompé, parce

ce qu'il a été aimé pendant quelque tems; on l'a rempli d'une opinion de ſon mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux, ou s'il vient à l'être, Dieu ſait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu juſtice à la tendreſſe qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnez, ou l'empêcheront de ſe plaindre, ou ſerviront de reponſe à toutes ſes plaintes, & je vous aſſure qu'il les payera bien. Mon Dieu! que cet homme-là paroîtra haïſſable à des yeux deſabuſez! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toûjours trouvé auſſi ſot qu'il eſt. Croyez qu'on lui demandera bien compte, & qu'on le punira bien ſeverement de ce qu'il aura pris la liberté d'impoſer à une jolie femme, & eu la hardieſſe de jouïr de ſon amour. Tout ce qu'il pourra dire pour ſa juſtification, c'eſt qu'il a été aſſez naturel qu'elle commençât par lui la carriere de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a été le premier, quoi qu'indigne, qui ſe ſoit preſenté à elle. En effet il ſemble qu'il faille expedier promptement un Mari, & aller de-là aux autres; c'eſt une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croi celle-ci bien finie, & ſi toutes les autres vont auſſi vite, l'Hiſtoire de Madame... ſera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être eſt-il à ſouhaiter pour le Mari qu'il ſoit bien grand, il auroit du moins la conſolation de voir que perſonne n'auroit fait ſur le cœur de cette belle Perſonne des impreſſions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous ſatisfaſſe, & que je vous mande tout au long ce qui ſe paſſe chez Madame de L... depuis qu'elle eſt Veuve. Elle ne ſonge, comme vous devez ſavoir, qu'à prendre un ſecond Mari, mais quel Mari? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des deſſeins ſur ſon bien, plus que ſur ſa perſonne; delicateſſe très-fondée & très-raiſonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle obſerve dans ſes diſcours de diminuer ſon bien autant qu'elle peut pour empêcher les vœux & les ſoupirs de ſes Amans d'aller de ce côté-là, & en même tems elle diminuë auſſi ſon âge; mais elle ne peut faire de tort ni à l'un ni à l'autre, on ſait que le bien eſt grand, & l'âge auſſi. Je voudrois que vous viſſiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiſelle ſa fille. Auſſi-tôt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'eſt pas là ce qui durera dans cette jolie perſonne, mais que ce qui la rendra long-tems aimable, ſera ſa taille & ſa figure. Et pourquoi cette diſtinction? C'eſt que ſa Mere eſt encore d'une figure aſſez noble, & d'aſſez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiſelle de ſon côté a un grand interêt à empêcher que ſa Mere ne ſe remarie; auſſi elle s'y employe avec toute l'adreſſe

dreſſe poſſible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à ſeduire Madame de L... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille ſe jettent à la traverſe; on a pour lui faire lâcher priſe, & pour l'attirer à ſoi des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent; on rend la mere jalouſe, & il n'en faut pas davantage; car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer, que ſi elle n'avoit que vingt ans. Il ſeroit à craindre pour la Demoiſelle qu'il ne ſe trouvât quelque homme de bon ſens qui allât droit à ſon but, & qui ne ſe laiſſât point donner le change. Mais heureuſement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à ſoupirer pour elle, & de jeunes gens ſeront toûjours les dupes de ſa fille. Je vous avouërai que je lui ai fait pendant quelque tems une méchanceté. J'ai fait ſemblant d'être amoureux de la mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-tôt voilà la fille qui met en uſage toute la plus fine coqueterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piege; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoye, parce que cette Piece peut ſervir à l'hiſtoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviez envie de ſavoir.

A MADEMOISELLE de L...

LETTRE IV.

DItes la verité, Mademoiſelle, n'êtes-vous pas bien aiſe que je prenne la peine de vous écrire? Vous avez ſi fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment ſenſible aux moindres graces que je vous fais. Ne ſouhaiteriez-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendreſſe, & pour tout dire, d'amour? Je ſai l'uſage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre mere, de ce que j'oſerois vous écrire de pareilles choſes, vous ſeriez ravie de la deſabuſer de ma fidelité. Mais n'eſperez rien, je ne vous parlerai point encore d'amour; il s'agit ſeulement de ſavoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre Beaupere. Je me contenterai que vous faſſiez pour me récompenſer de ne l'être point, ce que vous avez fait juſqu'ici pour m'empêcher de l'être. Souvenez-vous, Mademoiſelle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées, vous m'y avez accoutumé, il m'eſt impoſſible de m'en paſſer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous ſera d'autant plus aiſé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne fai-

faiſois. J'ai admiré votre perſeverance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moi, mais ſoyez ſûre que vous me trouverez deſormais moins fier & moins inſenſible. Je ne laiſſerai plus ſans réponſe les choſes obligeantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changez de manieres le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je ſaurai bien m'attirer votre tendreſſe par les ſoins que j'aurai pour Madame votre mere, lorſque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiſelle, pourquoi faudroit-il prendre ces voyes détournées? Pourquoi ne pourroit-on réüſſir auprès de vous qu'en faiſant ſa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame votre mere, vous vous chargez de le payer; qu'on en ait pour vous, vous n'y ſongez pas. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, remettre les choſes dans leur ordre naturel, Madame de L... récompenſeroit ſes Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidelité.

A MADAME...

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous faſſe une hiſtoire aſſez extraordinaire, mais dont je vous garantis la verité, & qui eſt nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur

ſalutaire des forces de l'amour, & vous ſervira à vous faire voir que dès qu'un Amant eſt d'une certaine perſeverance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire; ſoins, aſſiduitez, reſpects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame ſeul avec elle, il lui declara que puis que rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit reſolu de mourir. Juſques-là il ne tenoit qu'un diſcours fort commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin*, lui dit-il, *que vous jouïſſiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaiſir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim ici dans ce Cabinet*; & ſur cela il ſe jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en moquer, & le laiſſa là, fort ſûre qu'il n'y ſeroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le ſoir arrive, la nuit vient, & il eſt encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande s'il eſt fou, s'il veut paſſer là la nuit. Il ne répond pas un ſeul mot, & oblige la Dame à ſortir. La nuit ſe paſſe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à réſipiſcence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languiſſant ſur elle, pouſſe un ſoupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troiſieme jour, la Dame plus embaraſſée que jamais, lui porte elle-même un bouillon. Dieu ſait avec quel ſouris dédaigneux il le regarda. Il paroiſſoit conſiderablement affoibli; il avoit déja je ne

ſai

ſai quoi d'égaré dans l'air de ſon viſage, & quelque choſe d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réflexions profondes ſur le ſcandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet! mort par un deſeſpoir! mort de faim! je ſuis perdue; cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la verité, & on fera mille plaiſanteries.* Peut-être auſſi fut-elle touchée d'une marque de paſſion ſi extraordinaire. Pourquoi non? Je croirois bien que cela fit autant d'effet ſur elle que la crainte du ſcandale. Quoi qu'il en ſoit, elle l'alla trouver, & après une derniere exhortation, qu'il paroiſſoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déja mourant, elle lui dit que puiſqu'on ne pouvoit le faire ſortir de-là par aucune bonne raiſon, il en ſortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languiſſamment les yeux vers elle & demanda s'il avoit bien entendu ou ſi ce n'étoit point un ſonge qui ſe formât dans un cerveau malade & épuiſé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit; auſſi-tôt la vie revint en lui, & non ſeulement la vie, mais une vivacité ſurprenante, avec laquelle il ſe fit payer de ce qu'il alloit ſortir du Cabinet. Jamais il ne ſe fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame fut aſſez bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle; mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévû ſa mort,

mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dresser les cheveux à la tête. O siecle! ô mœurs! dites-vous. Heureuse cependant & trois fois heureuse, qui a des Amans qui savent fourber ainsi. On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaisir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien senti l'obligation qu'on avoit à notre Ami la L... & que pour la reconnoître on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne merite point aussi la gentillesse de son invention! D'autres emportent les Places qu'ils assiegent en les affamant, lui il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant soi-même. Le stratagême est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent crever les hommes qui voudront mourir; je ne croi pourtant pas que ce peril-là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire qu'il eût fallu que le Cavalier se fut retiré honteusement si les provisions eussent manqué; mais ses rigueurs de la Belle ne durerent pas aussi-long-tems que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE VI.

LA jolie chose, Monsieur, que votre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce tresor avant qu'il paroisse dans le

le grand monde! c'eſt la plus aimable figure que j'aye jamais vuë, il me ſemble que la ſimplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuſes qui ont eu juſqu'à preſent ſoin d'elle, releve beaucoup ſes agrémens. Moi qui n'eſtimois pas l'éducation des Convents, je commence à en être charmé, & je ne ſai plus comment on peut aimer une jeune perſonne déja toute dreſſée aux manieres du monde, Mademoiſelle de V... a ſans doute beaucoup d'eſprit; mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raiſonnables, elle penſe plus qu'elle ne peut exprimer, & je voi avec un plaiſir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réüſſir. Elle ſent la difference de ſes Phraſes de Convent à celles dont je me ſers, & je ſuis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'eſt pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque choſe de fier, & qui ſemble me dire que je n'ai ſur elle que l'avantage de l'experience. Je remarque même que quand je me ſuis ſervi de quelque façon de parler qui lui eſt nouvlle, & qui lui a plû, elle ne la prend pas auſſi-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en ſervir, apparemment pour diſſimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle eſt ſi fâchée que j'aye preſentement plus d'eſprit qu'elle, qu'aſſurément elle en aura plus que moi avant qu'il ſoit peu. Je n'ai pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien ſur les choſes du cœur, elle n'en parle que dans un certain ſtile tiré des Livres de devotion qu'elle a lus, & qui tranſporté du Divin au Profane, fait un effet aſſez plaiſant; mais elle ne laiſſe pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je ſouhaiterois qu'en

ce jours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point ſon viſage, & qui de deſſous un Voile baiſſé pouſſe mal à propos des Sentences ſur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations; & cependant elle ſe plaint lors que je fais mes viſites, ou moins frequentes, ou plus courtes. Ce n'eſt pas aſſurément que je lui tienne des diſcours auſſi édifians que pourroit faire ſon Confeſſeur. Nous ſommes déja en quelque ſorte d'intelligence, la jeune Penſionaire & moi, ſur les ſottiſes de la Reverende Mere, & il y a eu quelques ſignes d'yeux qui ont paſſé par devant le Voile noir ſans être apperçûs. Plaiſe à l'Amour que notre intelligence puiſſe aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient ſe planter devant nous; j'en aurois en verité un double plaiſir.

AU MEME.

LETTRE VII.

JE commence une éducation de Mademoiſelle de V... un peu differente de celle qu'on lui a donnée juſqu'à preſent. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus avec la permiſſion de la Mere qui la gouverne; & il a été expedié tout entier en quinze jours. Auſſi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croi que ceux de la Reverende Mere le ſont auſſi, car elle a voulu goûter du poiſon avant ſa Penſionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapiſſante,

piſſante, où il entroit de la vieilleſſe, de la tendreſſe, & outre tout cela, je ne ſai quoi de particulier aux Religieuſes. *Mon Dieu! Monſieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuſe lors qu'elle avoit tant d'angoiſſes dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamene?* Je trouvai la remarque fort proportionnée au genie d'une Religieuſe, toûjours gênée & captive; & la petite Penſionnaire, qui l'entendit bien en ce ſens-là, répondit bruſquement: *Oui, mais Artamene étoit toûjours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, perſonne n'y ſonge.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroïne les a aſſez miſes toutes deux dans le goût des enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ſes pas; mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait ſur Mademoiſelle de V... l'effet que les Romans font toûjours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien vu; elle s'imagine le monde fait ſur ce modele. Je tâche de la réſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le merite d'Artamene, & à leur relâcher quelque choſe, ſur tout, ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe, & en mon particulier je lui avouë, qu'à moins que ce caractere heroïque ne ſoit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je ſerois auſſi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans ſon Livre. Il n'y a pas grand mal à cela; le monde l'aura bien-tôt deſabuſée, & j'eſpere même qu'elle viendra aiſément à goûter la difference qui eſt entre le Romaneſque & le naturel. Peu de Femmes con-

consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romans.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE VIII.

VOus voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ai crû d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moi: mais je vois que je vous en donne tant en peu de tems, que je n'ai pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir diminuë extrémement le merite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompense ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Convent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dûssiez la voir, je hazarderois le mot d'amour, car je vous avouë que je n'ai pas tant de respect pour vous, que pour la Mere de... Les jolies personnes en inspirent moins, & vous êtes assurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous fassions ensemble. J'aime mieux vous donner de l'esprit *gratis*; je vous declare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'est que votre reconnoissance est si exacte, que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit que je vous donne. A ce compte je vous aimerois

toute ma vie? Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque Belle que j'ai quitté, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidellement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promeſſes qui étoient les ſeules que j'eſperois de pouvoir tenir? Ne me permettrez-vous point de conſerver à l'égard de tant d'aimables perſonnes, cette eſpece unique de fidelité? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y réſoudre, ſi je continuë de vous voir; mais du moins recompenſez-moi ſur le pied de cette multitude & de Maîtreſſes paſſées, & de Maîtreſſes à venir que je vous ſacrifie; car pendant le reſte de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dévoüer, j'étois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de paſſions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle eſperance d'amours à naître. Je n'ai point de regret à la diverſité qui ſe fût trouvée dans ma vie, j'euſſe aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une perſonne gaye, tantôt une ſerieuſe; mais il me ſemble que vous raſſemblez le merite de tous ces differens caracteres. Vous me paroiſſez gaye & ſerieuſe; & ce qui eſt plus ſurprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même tems. Il vaut autant que je vous aime vous ſeule, que ſi je m'étois amuſé à aimer en détail toutes ces autres perſonnes qui ſont en vous en racourci: mais auſſi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimaſſiez autant qu'elles auroient pû faire toutes enſemble. Vous êtes

jeune,

jeune, il seroit extrémement glorieux que votre coup d'essai fût quelque chose de grand.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE IX.

JE suis perdu, mon cher Monsieur, je me suis brouillé au Convent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiselle de V... & je lui mandois que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour si la Réverende Mere sa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je respectois cette bonne Religieuse plus qu'elle, parce qu'elle étoit assurément moins jolie. Je ne m'aperçus que trop à la premiere visite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je sentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop respectée. Je crus que pour remedier à tout, il ne faloit que lui manquer de respect, quoi que cela ne fût pas aisé; je lui dis cent folies qui ne s'adressoient qu'à elle, j'attaquai ce Voile baissé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviser. Je lui dis que nous étions bienheureux qu'elle n'en pût pas mettre un sur son esprit comme sur son visage; que l'obstination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hausser, ne pouvoit être qu'une marque de sa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril, qu'il faloit l'en remercier en même tems qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles sottises ne furent pas dites, &

quelles ſottiſes du moins auſſi grandes ne furent pas répondues? Il n'y a que vous qui le ſachiez, ô Grilles, confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vrai que j'ai un peu plus de tort que lui, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit vu, moi j'ai condamné la Junon voilée ſans l'avoir vuë, heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que Pâris. J'ai déja été refuſé deux fois à la Grille ſur d'aſſez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon eſperance eſt, qu'il viendra bien-tôt à la bonne Mere quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vrai, je crois qu'une apoplexie toute entiere feroit encore mieux.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE X.

PUiſqu'enfin vous allez paroître dans le monde, Mademoiſelle je veux me mettre à prophetiſer, & lire dans l'avenir votre deſtinée. Imaginez-vous un grand cri qui s'éleverа dans Paris, & mille voix confuſes où l'on pourra ſeulement diſtinguer, *qu'elle eſt jolie! qu'elle eſt belle!* Juſqu'à preſent on vous a vuë dans le lieu où vous avez été, mais perſonne ne vous a encore regardée, hormis moi qui cer-

certainement me ſuis bien acquitté ſur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiſelle, vont être à peu près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-être pas de difference; mais ſi vous me permettez de mêler quelque choſe de triſte dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une fois paſſez, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres ce qui ſera encore dans les miens. Vous entendrez inceſſamment autour de vous une ſorte de bruit ſourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoûtumée, cela s'appelle des ſoupirs. Ils ſeront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déja entendus de moi. Peut-être ſeulement ſeront-ils pouſſez un peu plus haut, mais ce ne ſont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera ſur vous de toutes parts une grêle de certaines choſes agréables qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs, vous en ſerez ſi accablée, qu'à peine aurez-vous le loiſir de reſpirer; dès que vous vous en ſerez défenduë d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoûtumiez trop à ce langage flateur qui ne ſera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidellement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, ſi vous n'étiez pas preſentement la ſeule perſonne de votre Sexe pour qui je m'intereſſaſſe, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes euſſent à engager leurs Amans de la meilleure manière dont elles pourroient s'aviſer, & qu'elles veil-

laſſent de près à la garde de leurs Captifs; car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompuës, & de Maîtreſſes abandonnées. Je ſuis perſuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on ſe hâteroit de favoriſer, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire ſelon les differentes maximes qu'ont les Dames pour conſerver leurs Conquêtes; je croi pourtant que la pluſpart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiſelle, il eſt très-certain que votre ſortie du Convent eſt un évenement très-conſiderable dans le monde qui aime & eſt aimé, & qu'il y doit cauſer une grande revolution. Une jeune Divinité de ſeize ans comme vous s'y eſt bien-tôt fait reconnoître pour ce qu'elle eſt, & dès qu'elle ſe fait voir, tout tombe à ſes genoux. Pour moi, ſi je ne ſuis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, ſongez que c'eſt la grille qui m'en a empêché, car ce n'eſt point la coûtume d'adorer de loin de ſi jolies Divinitez, on ne tombe point à leurs genoux ſans les embraſſer.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE XI.

QUe diriez-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer ſur une des plus belles choſes que vous ayez jamais faites? Vous êtes amoureux de Madame de M... Aſſurément ce ne ſont pas les ſens qui vous la font

ſont aimer, je croi qu'il n'y en a pas un ſeul qui ne dépoſe contre elle; mais elle a beaucoup d'une certaine ſorte d'eſprit, & c'eſt là le merite qui vous touche. Rien n'eſt plus louable que ce mépris des beautez ſenſibles & materielles, & ce goût vif pour les beautez ſpirituelles & inviſibles. Il y a même beaucoup plus qu'un ſimple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres; vous allez à ces beautez inviſibles & ſpirituelles au travers des laideurs materielles & ſenſibles qui ſe préſentent en votre chemin. Sans doute votre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque Ange. Cependant c'eſt cela même qui ne peut être aprouvé dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'être. Puiſque vous croyez que cette femme-là a tant d'eſprit, imitez-la, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre eſprit. En euſſiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore beſoin auprès d'elle de la jeuneſſe, & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurez bien tôt plus d'amour pour elle. Vous prétendez que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'eſprit; détrompez-vous; vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille aſſez generalement de tout le monde, vous vous croyez au deſſus de tous ceux dont elle a plaiſanté avec vous, &

vous êtes agréablement flaté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſait ſi bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le payement de vos ſoins pour un effet de votre merite; il y a bien de la difference entre meriter & acheter. Ces manieres de diſtinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & aſſez cher. Encore ſi l'achat une fois fait, c'étoit pour le reſte de votre vie, paſſe, mais il le faut renouveller bien ſouvent. Selon que je vous vois poſſedé de la vertueuſe paſſion d'avoir de l'eſprit, je croi que ſi on vous condamnoit à vous mettre dans la Philoſophie ou dans les Mathematiques, vous le feriez. Du moins eſt-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M... Quelle entrepriſe peut être au-deſſus de lui? Adieu, mon cher Chevalier, n'eſtimez point tant l'eſprit, s'il ſe peut, & ſongez à en avoir à meilleur marché.

AU MEME.

LETTRE XII.

TRemblez à la vuë de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais On me mande que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame Des... en uſe avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagez dans ſa Conjuration. Il leur fit boire du ſang humain, afin qu'ils ne puſſent jamais rompre la liaiſon qu'un ſi grand crime for-

formeroit entre eux. Madame Des... vous fait auſſi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en general; elle vous remplit l'eſprit de ſes plaiſanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis. plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre paſſion.

Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reſte du monde.

C'eſt-là apparemment ce que vous vous propoſez. J'avouë que rien ne ſeroit plus agréable ſi ce n'étoit l'Iris; je n'aimerois pas une paix ſi profonde avec elle. Je vous aſſure que vous vous préparez une ſolitude qui ne differera guere de celle de la Thebaïde, ſans compter les auſteritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayez plus d'eſprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien ſavoir ſi elle en eſt plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on ſe fait l'eſprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne ſe rajeunit pas avec ceux qui ſont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'eſprit avec Madame Des... vous prenez le ſien tout à fait, parce que comme il vient d'une perſonne qui vous eſt extrémment chere, vous croyez y avoir une ſorte de droit, & vous vous parez des jolies choſes que vous lui avez ouï dire. C'eſt ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus votre eſprit que le fard que Madame Des... met tous les jours, marque ſa jeuneſſe. Tout cela s'applique par dehors, & ne vient point

du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choſes qui ne ſoient point d'elle, & même afin qu'on ne vous ſoupçonne pas de lui rien dérober, apprenez à loüer avec agrément & avec délicateſſe, c'eſt ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flateur, ſeulement elle jette ſur le reſte du genre humain des plaiſanteries ameres où vous n'êtes pas compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela comme des plus tendres diſcours qui puiſſent ſortir d'une bouche cherie. Apparemment c'eſt ainſi que Tiſiphone & Alecto font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiſelles ſont en commerce de galanterie, & que les ſerpens dont elles ſont coëffées radouciſſent leurs ſifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'eſpere qu'une comparaiſon ſi outrée mettra ma Lettre en ſûreté, & que vous ne la ſacrifierez pas à l'objet de votre flâme. Je ne ſerois pourtant pas fâché que vous le fiſſiez; je ſuis ſûr qu'on vous haïroit de l'avoir ſeulement reçuë.

AU MEME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne lui voulez pas ceder. Vous moquez-vous? Connoiſſez-vous ſi peu le bonheur que votre fortune vous envoye?

voye? Faites reflexion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des... car presentement les Amours ne se pressent plus guere autour d'elle. Rien n'est, ce me semble, plus desagreable que de porter les derniers Encens sur un Autel qui tombe en ruine, & je ne me plairois point du tout à finir l'Histoire amoureuse d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrémement menacé d'essuyer cette honte-là, & j'en étois au desespoir pour vous; mais voici un homme qui se presente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre si heureuse? En verité, je ne vous comprens pas. Peut-être que de voir la place disputée, c'est ce qui vous excite à la conserver; moi, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter, le moment où elle est disputée; il y auroit quelque honneur à avoir joui d'une chose dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriez sur votre Rival le des-honneur d'en être à l'avenir possesseur paisible. Vous avez encore une petite réflexion à faire, c'est que si vous negligez l'occasion qui s'offre, Madame Des... pourra bien ne la pas négliger; & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle sentira bien celui d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité? Cela ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'aparence que ce malheur vous arrivera si vous n'y donnez ordre. Je croi qu'elle vous trouve presentement l'esprit assez formé, & qu'elle sera bien aise de le former à quelqu'au-

tre. Vous deviendriez un prodige, & vous ſeriez trop au deſſus du reſte des hommes, ſi vous étiez plus long-tems le ſeul qui profitaſſiez de ſes excellentes leçons. Il eſt juſte que ceux qui en ont beſoin, vous ſuccedent. Serieuſement on lui eſt bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre aſſez également l'eſprit.

A MONSIEUR R...

LETTRE XIV.

IL faut, mon cher Monſieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous faſſe part d'un chagrin très-ſerieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne faſſiez que rire. Vous m'avez vu extrémement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en géneral pour les perſonnes mélancoliques; ſa mélancolie me paroiſſoit promettre quelque choſe de paſſionné & de piquant; je ne me trompois pas; je ſuis venu à ne lui point deplaire, mais j'en ſuis bien puni. Quoi que je ſois pour elle d'un attachement & d'une aſſiduité très-exemplaire, je n'entens ſortir de ſa bouche que des plaintes. Il eſt vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'eſprit, & qu'il y paroît un grand rafinement de tendreſſe, mais elle en fait toûjours. S'il arrive, ce qui eſt aſſez rare, qu'elle ſoit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expreſſions pour la joye & pour le plaiſir, cette langue-

là

là lui eſt tout à fait inconnuë; & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle eſt contente, elle commence auſſi-tôt à ſe plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne ſi peu de ſujets de ſatisfaction, qu'il faut que je prenne ſoin de les lui faire remarquer. Imaginez-vous que c'eſt une Ariane qui n'eût eu rien à dire à Theſée tant qu'il eût été fidelle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'Iſle deſerte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il faloit qu'on lui fît quelque perfidie ſignalée, pour faire paroître ſon genie, & le mettre dans tout ſon jour. Cependant ſes chagrins mêmes augmentent ſa beauté; ils redoublent l'éclat de ſes yeux, la vivacité de ſon teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils ſeroient agreables & piquants s'ils étoient un peu plus rares! Je ne ſaurois vivre avec elle, & je ne la ſaurois quitter. Je ſuis parfaitement content & de ſa beauté, & de ſon eſprit, & de ſon cœur, il n'y a que ſa ratte qui me fait enrager. Lui appartient-il à cette ratte, de venir gâter l'effet de tant de belles parties? Qui pourroit érater Mad... ce ſeroit une perſonne parfaite. On dit que l'operation eſt poſſible, & qu'elle n'eſt pas trop dangereuſe. Je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidelité éternelle.

AU MEME.

LETTRE XV.

JE ſuis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expedient pour me démêler d'avec Mad... ſans lui donner ſujet de me faire des Elegies qu'il me ſeroit impoſſible de ſoûtenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chez Madame d'H... à qui il s'étoit attaché, je ne ſai par quel hazard, car cette cour-là eſt aſſez ennemie de toute délicateſſe de ſentimens, & lui il eſt homme à reflexions profondes. Il a dans l'eſprit de certaines chimeres rafinées qui ont beſoin de pâtures, & je ne croi pas qu'il puiſſe être content d'une perſonne qui ne lui donne pas tous les jours ſujet de rêver creux, & de ſe ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chez Mad... où je ne doute point qu'il ne me faſſe grand tort. Il traitera l'amour ſerieuſement, methodiquement, & ſelon toute ſa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & ſuperficielles qui m'ont été bien reprochées. A meſure qu'il avancera, je ferai à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendroit point tant de plaintes de Femmes abandonnées par leurs Amans, ſi lors que les Amans ſe ſentent eux-mêmes abandonnez par leur amour, ils avoient ſoin de ſe donner des Succeſſeurs qui empêchaſſent que leur perte ne fût ſentie, & ce ne ſeroit point

point là du tout une infidelité ; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpreter favorablement, que ſi je ne l'adore pas toûjours, un autre l'adorera pour moi ; enfin que je ne la laiſſerai point ſans un Amant qui lui plaiſe ? C'eſt-là l'eſſentiel. Qu'importe que cet Amant, ce ſoit moi ou un autre ? Je me tiens ſûr que Mad... ſera aſſez raiſonnable pour agréer la ſubſtitution que je prétens faire. De pareilles ſubſtitutions naturelles doivent plaire aux Dames, & même je croi que les plus frequentes ſeroient les meilleures ; mais de plus il me ſemble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je ſers extrémement à mon Rival par l'oppoſition de mes maximes aux ſiennes. Je demeurerai mêlé dans ce commerce tant que nous aurons beſoin de cette comparaiſon lui & moi pour en profiter chacun en notre maniere, après quoi j'irai chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtrent.

AU MEME.

LETTRE XVI.

MEs deſſeins ne réüſſiſſent point. Mad. ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'eſprit tourné de ſorte à rendre fort malheureuſe toute perſonne qui s'intereſſeroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il ſuffit de lui reſſembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-

d'elle-même, quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moi de ce qu'elle est si peu raisonnable? Je n'ai point songé à faire une desertion criminelle, je lui ai presenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore? Un homme choisi sur tout Paris, pour le personnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins est aussi capable qu'elle de ne laisser jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera si elle veut. Pour moi, je prétens avoir fait mon devoir Je soûtiens que tous les Gens de ce caractere doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir se mêler dans un Monde qui est content, & où l'amour n'est connu que par ses plaisirs. Ils y troubleroient tout, si on leur permettoit d'y faire des courses. Je voi pourtant bien qu'ils auroient besoin de trouver des Gens qu'ils pussent tourmenter sans en être tourmentez, & sur qui ils exerçassent leur triste domination; mais en verité ce n'est pas à dire que nous soyons obligez de nous y soumettre. Qu'ils se fassent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un tresor en mon espece. Toute sa bile amoureuse se répand sans peril sur moi qui n'en ai point, aussi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échaper. Daigne le Ciel favoriser mon évasion.

A MON-

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'emploi que vous me donnez d'être l'Hiſtorien de la Vie de Mademoiſelle de V... J'y ſuis aſſurément plus propre qu'à écrire quelque Vie de Heros pleine de Batailles, & autres grands évenemens magnifiques & deſagréables. Ici il n'y en aura guere de plus conſiderables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & myſterieux. Mais ne ſont-ce pas là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien complettes au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guere. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menames hier à *l'Opera* pour la premiere fois. Figurez-vous ce que c'eſt que *l'Opera* au ſortir d'un Couvent, quelle difference de l'harmonie des Religieuſes à celle-là; enfin quel paſſage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On joüoit Pſyché; je vous aſſure que Mademoiſelle de V... étoit Pſyché même, enlevée comme elle dans un ſéjour enchanté, auſſi ſurpriſe, auſſi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Pſyché du Théatre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement la repre-

preſentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie; & ſi j'avois été l'amour, j'aurois député le Zephyre à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ſes Parens. A l'Arrêt de mort de Pſyché, & à toute cette Pompe funebre qui le ſuit, la Demoiſelle pleura après s'être long-tems contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combatu dans ſa petite ame; mais enfin l'honneur qui n'eſt pas accoûtumé à être le plus fort, ceda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là eſt long, elle voulut s'en aller, ou ſe cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'Aſſemblée avoit les yeux ſur elle, & qu'elle étoit deshonorée pour jamais; nous eûmes bien de la peine à la raſſurer; & tandis qu'on chantoit, le *Deh! Piangete al pianto mio*, que tous les Inſtrumens de l'Orcheſtre tiroient de longs ſoûpirs, & que les Flûtes douces pouſſoient mille ſanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien ſenſible, & elle me répondit que ce n'étoit que de la pitié; mais quand les Scenes de Pſyché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joye douce & vive étoit peint ſur ſon viſage, & vous jugez bien que ſa beauté n'y perdoit pas; & enfin preſſée par le plaiſir qu'elle reſſentoit, il falut qu'elle ſe ſoulageât par un ſoûpir, peut-être le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la Natu-

Nature produiſit en elle ; je lui vis faire pendant toute cette Piece qui eſt aſſez variée, comme un petit cours de ſentimens, & je n'en connois guere dont ſon cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fûmes là. Je vous le garantis pour être d'une aſſez bonne trempe, & je ne deſeſpere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au ſortir de là, nous la menâmes ſouper chez Madame votre Sœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agréable, cependant elle rêva toûjours. Elle ne s'étoit point encore remiſe de toutes les petites agitations qu'elle avoit eſſuyées ; la Muſique rempliſſoit encore ſes oreilles, Pſyché & l'Amour n'étoient point ſortis de ſon eſprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de ſe voir ſervie par des Laquais qui ne reſſembloient guere à des Zephirs ; & le ſoir que je la remenai juſque dans ſa chambre, je lui dis que ſi je ne la laiſſois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nymphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle ſeroit Pſyché plus de vingt fois. Elle m'avoüa le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avoüer qu'elle eût vu un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus tendres choſes du monde. Cependant quel moyen d'être Pſyché ſans l'Amour ? Je vous laiſſe à juger ſi cela eſt poſſible.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyez, Monſieur, partez dès que vous aurez reçu ma Lettre, & venez voir votre aimable Parente apprendre à joüer du Thuorbe. Je ſuis aſſuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'eſt pas qu'elle joüe déja bien de cet inſtrument, elle n'a garde depuis le peu de tems qu'elle s'y exerce, mais c'eſt qu'on eſt touché de voir combien elle en jouera agréablement, & qu'on en eſt ému par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ai pour elle, j'entens déja les ſons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, ſans y compter les eſperances de l'avenir, c'eſt l'attitude modeſte, & en même tems touchante qu'elle prend en joüant. Un des plus beaux bras du monde coule ſur l'Inſtrument d'un mouvement juſte & meſuré; une main digne de ce bras, fait voler ſes doigts ſur l'extremité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce tems-là, & diſent plus que l'Inſtrument même, & des inflexions de têtes douces & placées à propos, repreſenteroient, pour ainſi dire, tout l'Air qu'elle joüe, quand on ne l'entendroit pas. Lors qu'elle joüera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement ſon chant, mais ſa perſonne accompagnera du moins

moins auſſi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaiſir que j'ai à la voir joüer eſt redoublé, parce qu'il eſt de bon augure de lui voir embraſſer quelque choſe, quoi que ce ne ſoit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embraſſer ce qu'elle embraſſe. Ce ſeroit dommage qu'un ſi beau talent ne s'exerçât un jour ſur quelques ſujets animez, & de bonne foi, je croi que ce n'eſt qu'un prélude & un eſſai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ſes bras quelque choſe qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toûjours plus délicate ſur les réponſes, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un Mari amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou à une longue étude, la perfection dont elle ſeroit; mais preſentement on a le plaiſir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage preſque rien, & qui même fait effort pour ſe paſſer tout-à-fait de ſon ſecours, & vous ne ſauriez croire combien cet effort eſt aimable.

AU MEME.

LETTRE XIX.

NOtre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne ſai ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiſelle de V... en fut priée & du ſoupé auſſi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'étoit pas aſſez, je fis ſi bien que je fus auſſi du ſoupé. Si vous êtes aſſez penetrant pour deviner la raiſon qui me faiſoit ſouhaiter avec tant d'empreſſement d'en être, je vous l'avouërai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Fête étoit fort parée, elle portoit ſur elle toutes les pierreries de ſon quartier, & qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais; cependant elle ne laiſſoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous ſurprenne pas, c'eſt que je n'aime guere l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiſelle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle-même. Tous les yeux ſe tournerent ſur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de reſpect pour la Maîtreſſe du Bal. Je croi que de ce moment-là toute la fête fut gâtée pour elle; auſſi peu de tems après l'arrivée de Mademoiſelle V... elle ſe plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la diſpenſât d'avoir le teint auſſi frais, & les yeux

yeux auſſi vifs que votre aimable Parente. Pendant le ſoupé, la Dame lui dit d'un air aſſez ſerieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement, elle l'étoit en effet, mais la coëffure étoit fort jolie & fort bien entenduë, & ſur cela, pas un mot de loüange. L'aſſemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut compoſée d'aſſez jolies perſonnes. Dans les jugemens qu'on fit ſur la beauté, les femmes donnerent la preference à Madame de la C . . . & les hommes à Mademoiſelle de V . . . elle eſt aſſurément mieux donnée par les hommes, ils ſont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C . . . auſſi me ſembla-t il qu'elle danſoit d'un air dedaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaiſir de la voir danſer auſſi bien qu'elle eût pû faire. Je ne ſai ſi ce fut l'agitation de la danſe, ou le dépit de voir Mademoiſelle de V . . . ſi jolie & ſi piquante, ou un mauvais effet de ſa conſtitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà ſon nez qui ſe met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez ſur tout un viſage, dès qu'il eſt en mauvais état, il ne permet point que le reſte ſoit bien. Madame de la C... qui ſentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eût été bien aiſe de s'en vanger ſur tous les autres nez en les faiſant rougir, & principalement ſur le petit nez auquel je m'intereſſois; mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs ſa colere; elle fit hauſſer les Luſtres, de ſorte que tout le monde eût les yeux batus juſqu'à la moitié du viſage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux au-

tres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'eſt-à-dire ceux de Mademoiſelle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute ſa beauté qui ne fût merveilleuſement en état de ſe défendre contre tous les ſtratagêmes de ſes ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire, mais auſſi ne doit-on pas ſupprimer la verité, parce qu'il eſt des incredules. Madame de la C... ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnât auſſi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monſieur des R... qui s'étoit juſque-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur, volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où ſe trouvoit un bout de nez fort joli, & peut-être les ſeuls yeux non batus qui fuſſent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... deſeſperée & furieuſe, fit ce que les Hollandois ſe reſervent toûjours de faire dans les dernieres extremitez, ils lâchent les Ecluſes, ouvrent les Digues, & inondent tout le Païs. Vous ſeriez bien embaraſſé à deviner à quoi cela s'applique. C'eſt qu'il ne devoit point entrer de Maſques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût ſans deſordre & ſans confuſion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laiſſât entrer, l'écluſe fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Maſques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui étoient batus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toûjours, & il ne fut plus poſſible de ſavoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Ma-

de-

demoiſelle de V... Le deſordre alla juſqu'au point qu'il y eut des Maſques qui ſe querellerent, & il parut cinq ou ſix épées nuës, ſpectacle agréable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiſelle de V... qui penſa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuïr auſſi-tôt, & que ſait-on ſi ces Maſques querelleux n'étoient point apoſtez par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nez eſt le ſeul qui rougiſſe dans tout un Bal? Nous avons raiſonné à fond ſur toute cette avanture, & nous avons reſolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiſelle au Bal, ſans avoir auparavant tiré promeſſe de toutes les femmes, qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & ſans nous être aſſurez par avance d'une amniſtie generale pour toutes les offenſes que ſa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DES...

LETTRE XX.

VOus pretendez donc à la ſucceſſion de Monſieur des R... c'eſt-à-dire à épouſer Madame des R... lors qu'elle ſera veuve? Votre prétention eſt hardie, non que le bon homme n'ait ſoixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix; que ſai-je? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R... l'épouſa. elle n'en avoit que quinze, & elle

prit la resolution de donner un an ou deux de sa vie tout au plus à amasser du bien, qui étoit la seule chose qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne songeoit pas à l'amasser pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïssoit pas, & qu'elle devoit épouser incessamment; car on comptoit sur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-ci! Le vieux mari vit encore, il a usé la passion & la constance de F... qui s'est enfin marié. Un autre lui a succedé, qui après quelques années a aussi renoncé à une femme dont le mari s'est si fort opiniâtré à vivre; vous voilà sur les rangs, sur ma parole le bon homme vous lassera comme les autres, vous ne tâterez ni de son bien ni des charmes de sa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune personne à l'égard d'un Vieillard; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal je juge qu'il n'est plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des caresses meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il se réjouïsse de se voir plus de santé, que vous n'avez tous de perseverance! Il a déja vu changer deux ou trois fois la Cour de sa femme, & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que l'on rend à cette belle, il a sur cela une tranquillité qui me desespereroit, si j'avois le même dessein que vous, & que je prendrois pour une insulte très-sensible. Il semble qu'il se tienne sûr de vivre, de vous pousser à bout, & de voir votre Successeur. L'automne approche, & vous allez avoir des espe-

ran-

rances plus flateuſes que jamais, vous ne ſoupirez qu'après les mauvaiſes ſaiſons, & votre amour ne médite que catarres, fluxions ſur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il ſe tirera de l'automne, & que la chûte des feuilles ne vous apportera rien. Le Vieillard eſt malin, il ne mourra point que la beauté de ſa femme ne ſoit paſſée; il vous la laiſſera flétrie & conſumée par une ſi longue attente; & finira ſes jours par ce trait de plaiſanterie. Pour moi ſi j'étois en votre place je ne m'engagerois dans cette paſſion, & ne me remplirois la tête des deſſeins que vous avez, qu'après une bonne conſultation de Medecins qui m'aſſureroient de la prochaine mort du Mari, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain tems. Et quoi? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathuſalem? Etoit-elle jolie, que vous ſachiez?

A MONSIEUR DU P . . .

LETTRE XXI.

LE Comte D' . . . eſt enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchez en attendant le reſte, je vous garantis qu'il n'eſt guere content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & ſe faire oublier à lui-même qu'il a épouſé la fille d'un Marchand, c'eſt-à-dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude ſont incomparablement plus

fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comteſſe. Elle n'eſt point accoutumée à tous ces differens Officiers qu'elle a preſentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à diſtinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiere fois qu'elle vit apporter les plats ſur la table par un homme qui avoit ſon chapeau à la tête, & l'épée au côté; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manieres hautes & fieres, elle lui dit devant tout le monde, qu'il ſervit plus reſpectueuſement & ôtât ſon chapeau, à quoi elle ajoûta quelques plaiſanteries ſur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête jusqu'aux pieds. Il eſt tous les jours expoſé à de pareilles choſes, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui faſſe repeter ſon rôle de Comteſſe; apparemment c'eſt à cela que s'emploie la plus grande partie du tems qu'ils paſſent ſeuls enſemble. Triſte condition pour celle qui reçoit les leçons! Auſſi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je deſeſpere qu'il la puiſſe jamais dreſſer aux grands airs, elle eſt petite, trapuë, graſſe, un viſage large, le nez aſſez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'eſt point propre à être élevée aux manieres de Comteſſe. On eût pû faire quelque choſe d'une perſonne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D' . . . n'eût pas été gâtée, comme elle va l'être infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois qui n'en ſortira de dix generations. Ils auront des fi-

figures courtes, & de ces groſſes jambes que vous ſavez que Madame . . . prend pour des dérogeances de Nobleſſe. Ce ſera bien aſſez ſi les ſix ou ſept cens mille francs qui entrent dans la maiſon D' . . . y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou ſix Demoiſelles de ſuite, priſes dans de bonnes maiſons bien ruinées; autrement le mal eſt ſans remede.

AU MEME.

LETTRE XXII.

CE matin ſont partis de chez moi Monſieur & Madame la Comteſſe D' . . . qui vont en pelerinage à quatre lieuës d'ici pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte eſt bien malheureux. Sa vanité a toujours ſouffert depuis ſon mariage, ſa femme n'a jamais pû remplir les titres dont elle eſt ornée, il paroît qu'elle a ſuccombé ſous le poids, & qu'après quelques vains efforts ſuivis de rechûtes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reſte de ſa vie à faire la Comteſſe. Le Mari eſperoit du moins être recompenſé par ſa fecondité, car la fecondité eſt, ce me ſemble, une qualité Bourgeoiſe, & il eſt vrai qu'elle en a aſſez, mais ce n'eſt que pour produire filles ſur filles. En voilà déja quatre, qui mettent leur pere au deſeſpoir. J'ai vu le tems qu'il n'étoit pas trop devot, mais il commence à croire aux Saints qui

ſont avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous reſtent encore ſe trouva hier chez moi, & voulut faire au Comte D' . . . quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur ſon pelerinage, comme ces Meſſieurs en ſavent bien faire; mais il fut repouſſé avec un zele dont le Comte a lieu d'eſperer trois ou quatre Garçons de ſuite. Il eſt fort en colere contre la Comteſſe de ce qu'il ne peut ennoblir ſes ſentimens jusqu'au point de lui faire ſouhaiter un fils avec autant de paſſion qu'il en ſouhaite un. Il la trouve ſur cela dans une indifference tout-à-fait roturiere, & peut-être ſoupçonne-t-il que c'eſt faute d'être dans des diſpoſitions d'eſprit aſſez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adreſſe de n'avoir que des filles, pour ne le pas laiſſer en liberté de ſe relâcher ſur ſes devoirs? car aſſurément cet article ſouffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux, mais de fille en fille elle le menera loin. Quoi-qu'elle n'ait pas beaucoup d'eſprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit aſſez pour cela. Les femmes entendent ſi bien leurs vrais interêts! Ce qui tourmente le plus Monſieur le Comte, c'eſt qu'il y a eu des Maréchaux de France dans ſa famille. Laiſſer éteindre une Maiſon qui a porté de tels perſonnages! Laiſſer mourir un ſi grand nom! C'eſt pour en mourir ſoi-même; mais peut-être auſſi que les Succeſſeurs de ces Grands-Hommes ne veulent pas être petits-Fils d'un Marchand. Que fait-on ſi ces Etres à venir ne ſont point déja délicats ſur l'honneur? Quoi qu'il en ſoit, le pauvre Comte eſt bien à plaindre d'avoir pris

une

me Femme qui ne ſait ni faire la Comteſſe, ni faire de Comtes. Nous verrons ſi le Pelerinage remediera à ce dernier malheur; pour le premier je ne croi pas qu'il y puiſſe rien.

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XXIII.

JE ne puis jamais avoir plus de beſoin d'un bon conſeil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moi me marier! Ne trouvez-vous pas déja que cette affaire-là eſt trop ſerieuſe pour moi, & que je n'en ſuis point digne? Je n'ai point encore eu en ma vie une ſeule penſée ſolide, & ne m'en ſuis pas plus mal trouvé; faudroit-il commencer à en avoir? Mais à qui encore veut-on me marier? A Madame d'A... la plus ſage perſonne qui ſoit au monde. Il me ſemble que je la voi déja réduire ma vie à une forme reguliere, m'aimer par methode, & ſe preſcrire la loi d'avoir des Enfans tous les ans. J'ai ſû encore depuis peu un trait de ſa vertu, qui me fait frémir. Elle avouë qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Femme de bien n'ait quelque choſe à ſouffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien ſûre, & d'elle-même, & de ſa réputation qui oſe tenir de pareils diſcours. Mais ſongez-vous que ce ſeroit moi qui viendrois finir ſon veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous point de temerité à cette en-

treprise? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le parti, à parler raiſonnablement, eſt très-bon en toutes manieres, & que je ſuis reduit à la neceſſité d'entrer dans une vraye deliberation, & très-menacé de faire une ſottiſe, en n'écoutant pas les propoſitions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'aſſûre que la Dame voudra bien penſer à moi; peut-être ſe propoſe-t-elle comme un plaiſir de m'apprendre à vivre ſagement. S'il faut que cela lui réüſſiſſe, je ſuis perdu; je ne ſai pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me faſſe avoir de la Raiſon. J'ai ſongé s'il n'y auroit point lieu d'eſperer que je la dereglerois plûtôt qu'elle ne me morigeneroit; beau deſſein à prendre en épouſant une Femme! Mais je ne puis pas même me flater de cela, je ſens qu'elle s'attirera de moi un certain reſpect qui lui donnera une grande ſuperiorité ſur moi. Je ne crains point d'être gouverné; je ne crains que d'être rendu ſage; on me donnera des charges, des enfans, des vuës & des deſſeins, je ne puis ſeulement ſoûtenir cette idée-là. Que Madame d'A . . . n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque Procès qui la ruine ou quelque petite verolle qui la gâte! que je ſerois obligé à un évenement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire-là, ſans qu'il y eût de ma faute! car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſauriez croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé, je voi que cet exercice-là m'eſt extrêmement contraire.

AU

AU MEME.

LETTRE XXIV.

MOn mariage eſt rompu, Dieu merci; il eſt vrai qu'il y a de ma faute, mais mon honneur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne prétens mettre que vous ſeul dans ma confidence. J'allois chez Madame d'A . . . entraîné malgré-moi par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expreſſion n'eſt guere forte, en voici une qui vous fera mieux entrer dans la choſe, j'étois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A . . . on m'eût pris pour un homme ſage & ſerieux. Peut-être ce changement paſſoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême apprehenſion que j'avois d'elle, & de tout ſon merite. Enfin la perſonne qui negocioit l'affaire vint après bien des ceremonies me demander quel étoit mon bien; ſur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie qui ſe pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y étois réduit. La choſe étoit concluë ſi je n'y donnois ordre; le parti étoit ſi bon, que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement, & je me

crus fort heureux qu'il ſe preſentât un moyen de me faire refuſer ſans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le Heros, & j'avoüai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la verité quelque peur que cet Heroïsme même ne toûchât la Dame, cependant je me repoſai ſur la nature qui ne ſe porte pas volontiers à ces excès de generoſité, & je m'attendis à être refuſé avec beaucoup de reconnoiſſance & de loüanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaiſant & que j'appris hier, c'eſt que la Dame calcula ſi mon bien & le ſien mis enſemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille; car comme elle eſt perſonne d'un grand ordre, elle a déja reglé dans ſa tête quels ſeront les établiſſemens des Enfans de ſon ſecond Lit à venir, & je ne ſai ſi elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naiſſance des Garçons & des Filles. Pour moi je penſai mourir de joie de me voir ſorti d'une ſi bonne affaire, & je me flatte de n'être pas ſi malheureux qu'il s'en pût preſenter encore à moi quelque autre auſſi avantageuſe en toutes façons. Quand j'ai revu Madame d'A... ç'a été avec toute ma gaieté ordinaire, & à l'heure qu'il eſt que je ne ſonge plus à l'épouſer, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle ſi elle vouloit; il eſt vrai qu'elle eſt bien ſage, mais il n'y a rien que je ne fiſſe pour la remercier de m'avoir refuſé. Je ſuis fort trompé même ſi elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'étoit la ſeule propoſition du mariage

qui

qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR DE B . . .

LETTRE XXV.

CRoirez-vous bien ce que je vais vous apprendre ? Madame de . . . que vous trouviez si mauvais qui prît encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ses cinquante ans ; il lui est arrivé la plus glorieuse avanture qu'elle eût jamais pû esperer. Elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelques soupçons d'infidelité, & même il étoit si transporté qu'en descendant de sa Chambre il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenuë insuportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une maniere si vive, elle soûtient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne savent pas se faire aimer comme il faut, & que si elles avoient l'esprit de se bien servir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fissent tourner la tête. Elle se louë fort de Monsieur . . . à ceux qu'elle admet dans sa confidence. Elle dit qu'il a des emportements charmans, & qu'il faut connoître les ressources de passion & de tendresse qui sont en lui. Representez-vous ces discours prononcez avec une voix cassée & tremblante, & sortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle se croit rajeunie par

ces

ces coups de canne qu'elle a heureuſement attrapez, & elle inſulte à toutes celles de ſon âge qui n'ont pas aſſez de merite pour ſe faire battre. Auſſi j'en voi qui ſont horriblement jalouſes, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçûs. Une de ſes Contemporaines, & de ſes envieuſes, m'a dit que quand . . . l'avoit battuë, il venoit de perdre ſon argent au jeu, & que la mauvaiſe humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne ſur cette charmante Perſonne; que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal-adroit qui l'avoit caſſée. Voiez un peu ce que c'eſt que l'envie, & avec quel art elle ſe plaît à rabaiſſer tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jusqu'aux hommes qui n'aient reproché au pauvre . . . ſa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fût obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les perſonnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un tranſport amoureux, & tout le monde ſera en droit de venir cenſurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne ſoient pas tombez ſur un aſſez jeune dos. En verité cela eſt étrange, & l'on eſt devenu de bien mauvaiſe humeur en ce ſiecle-ci. Adieu, profitez de cet exemple, uſez ſagement de votre canne, & ſouvenez-vous qu'on n'en eſt plus digne paſſé vingt cinq ans.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XXVI.

Lors qu'elle avoit la petite Verolle & qu'il lui avoit enſeigné un remede qui la devoit empêcher d'être marquée.

J'Apprens avec une joie incroiable que mon remede fait ſon effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiſelle, de vous écrire pour m'en feliciter. Je voudrois ſeulement qu'il me fût permis de ſuivre ma Lettre, & d'aller m'expoſer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il eſt vrai que je ne risquerois pas beaucoup, je ſuis ſi accoûtumé à reſpirer auprès de vous un air très-dangereux, que je croi que la peſte ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; aſſurément elle tiendroit bien & laiſſeroit des marques très-profondes, elle me cauſeroit des délires & des transports au cerveau aſſez frequens, je n'en ſerois pas quitte pour des années entieres de ſouffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaiſir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moi ce que j'ai pris de vous juſqu'à preſent, & je ne raiſonne de la petite Verolle que par comparaiſon à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandez à votre Medecin quelle elle peut être, il vous le

dira

dira bien ſur les ſymptômes que je vous mande, & ce Billet pourra ſervir de Memoire inſtructif pour une Conſultation.

A LA MEME.

LETTRE XXVII.

ENfin, Mademoiſelle, tous vos Miroirs vous aſſurent de ce que je vous avois déja prédit, & vous avez le plaiſir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roſes & les lis, dont il eſt compoſé, m'appartiennent. J'ai conſervé ces fleurs, je les ai cultivées, feroit-ce à un autre à les cueillir? Peut-être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs ſavent aſſez quels yeux ce ſont que les vôtres. Pour votre nez, il eſt certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudroit autant que vous me le duſſiez entierement. Ne vous offenſez point de ce que je vous preſente un Memoire ſi exact de tout ce que vous me vez, vous n'êtes pas d'une generoſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude, & quoi que toute votre perſonne me ſoit preſentement engagée, je ne ſai ſi je pourrai faire valoir toutes mes pretentions legitimes, & ſi je ne trouverai pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'é-

n'étoit point en peril d'être endommagé par la petite Verolle. Le viſage c'eſt tout, c'eſt par le viſage qu'on eſt belle, c'eſt lui qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & même ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit ; il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout ; & quand même les miens ſe borneroient là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience ; mais auſſi comme un viſage eſt propre à bien des choſes, je vous avouë que je ne le diſpenſerois d'aucune des fonctions dont il eſt capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'euſſiez-vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long ? Vous en euſſiez rapporté un viſage qui n'eût rien dû à perſonne. Cependant ne vous effraiez point, je tâcherai à vous traiter de ſorte que vous n'aiez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Verolle.

Je ſuis ſi genereux que j'ai oublié à vous compter un des plus conſiderables articles que vous me deviez, & je ſuis reduit à ne le mettre ici que par apoſtille. Je me voi chargé de la haine de toutes les Belles femmes qui ſavent que mon remede vous a preſervée d'être marquée. Elles avoient déja fondé de grandes eſperances ſur votre petite Verolle, elles prétendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à votre Beauté, & que votre viſage auſſi-bien que le leur ne ſeroit plus que celui d'une belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être reduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrez.

trez : toutes ces femmes me veulent autant de mal que ſi c'étoit moi qui les effaçaſſe, & ma condition ne ſeroit pas plus mauvaiſe quand je ſerois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous, Mademoiſelle ? Ne me payerez-vous pas de l'injuſtice de tout votre ſexe ?

A MONSIEUR D'A . . .

LETTRE XXVIII.

JE croi, Monſieur, que je ferai bien d'en uſer avec vous ſur la mort de Monſieur votre Beaufrere, comme j'en ai uſé avec Madame votre Sœur. Monſieur ſon Mari étoit homme de grand merite, fort eſtimé dans ſa profeſſion, elle vivoit fort bien avec lui ; mais enfin elle eſt veuve, & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pû determiner ſi je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouiſſance. Selon la bien-ſeance & la coûtume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais ſelon la verité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je lui ai envoié pour toute choſe un blanc ſigné. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort ſpirituellement, à ce qu'il me ſemble, *Je remplirai votre blanc ſigné dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monſieur, que je vous en envoye un pareil ?

A MONSIEUR DES T...

LETTRE XXIX.

LE Mariage de ma Niece dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embaras très-ridicule, & pourtant très-ſerieux. Je vous revelerai en confidence le ſecret de notre Famille. La petite creature a pris ſon Mari en averſion, & ne veut point abſolument s'acquiter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nôces d'aller dire au Mari tout ce que la coûtume ordonne qu'on diſe de ſottiſes, il nous reçut très-froidement; elle au contraire, je ne l'ai jamais vuë ſi gaye. Je ne comprenois rien à cela, ſinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vint des reproches ſecrets d'une mauvaiſe conſcience, & que la jeune Femme lui inſultât; il eſt pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas-là prendre ſa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la verité, c'eſt qu'elle étoit ravie d'avoir fait enrager ſon Mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans ſa bizarrerie, que s'étant mariée contre ſon inclination, elle ſe fait un plaiſir extrême de s'en vanger, & le ſuccès de ſes vengeances lui donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui eſt fort devote, eſt au deſeſpoir de voir ſa fille ſe damner, & ſe damner d'une façon ſi par-

particuliere, que cela en eſt encore mille fois plus chagrinant; car aſſurément vous trouverez peu de femmes ſujettes au peché que fait ma Niéce. Sa Mere lui a fait venir les meilleurs Theologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de ſa conſcience, & lui ont prouvé ſavamment & par de beaux Paſſages, qu'il falloit coucher avec ſon Mari, elle leur a toûjours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui ſe dût décider par des paſſages, & s'eſt jettée dans des raiſonnemens ſi burlesques, que ces Meſſieurs avoient quelquefois de la peine à garder le ſerieux qu'ils étoient obligez d'avoir. A leurs doctes remontrances ſuccedent les tendres careſſes du Mari, & elle reſiſte également à ces differentes ſortes d'attaques. Il eſt vrai qu'il y auroit plus de ſujet d'eſperer quelque choſe des raiſonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mari; c'eſt une figure qui la raffermiroit dans ſa reſolution quand la Theologie l'auroit ébranlée. Il ſe rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé ſur ſa perſonne, comme les Docteurs ſur l'eſprit de Madame, & rien n'a encore réüſſi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne ſe décourage point, mais je doute que l'on puiſſe autant eſperer de la conſtance d'un Mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'eſt-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, eſt juſtement ce qui lui fait tort, il obtiendroit plus aiſément ce qui ne lui ſeroit nullement dû. A cela près, ne ſeroit-il pas heureux de ſe trouver engagé

dans

dans une entrepriſe d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

AU MEME.

LETTRE XXX.

IL faut que je vous avouë le mauvais ſuccès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la reduire à ſon devoir. Nous ſavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une femme de ſes Amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devans auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendroit. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne l'eût vû dans les Aſtres, mais une petite gratification que je lui offris le fit reſoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la deſtinée de ma Niéce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginai qu'il faloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de lui prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que ſur cette fauſſe Prédiction elle deſeſperât de pouvoir toûjours reſiſter à ſon Mari, & ſe ſoûmît aux ordres du Deſtin, mais elle a pris la choſe tout autrement que je n'avois prévu. Elle a dit, j'aurai des Enfans, ce ne ſera pas aſſurément de cet homme-ci; j'en aurai beaucoup, je ſerai donc bien-tôt veuve, & de là elle

elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long-temps à combattre & à ſe défendre, & eſt devenuë d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponſe pour ceux qui la prennent du côté de la conſcience, car elle les aſſure qu'elle fera quelque jour penitence de ſon péché, & quand on lui repreſente que peut-être elle y mourra, puiſqu'elle peut mourir avant ſon mari, elle ne fait que ſoûrire avec un certain air de confiance fondé ſur les Aſtres. Cette penitence qu'elle fera avec un ſecond Mari lui plaît fort, & elle a l'ame aſſez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bien-tôt en état de faire ſon ſalut. Soyez ſûr que ſelon ſon compte ſa converſion ſera très-ſincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne faſſe pour la rendre irreprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je lui ai avoüé pour l'en deſabuſer, que j'en étois l'auteur, je le lui ai fait dire par l'Aſtrologue même; elle croit qu'on lui veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des Aſtres. Le pauvre Mari ne ſait plus où il en eſt, & je croi qu'il ira bien-tôt conſulter auſſi quelque Devin ſur la rebellion de ſa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne ſai pas comment ils la prendront; il eſt certain que ſur la terre on n'en feroit quaſi que rire. Les Maris ſont ridicules ſans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le ſoient. En voici une qui deshonore le ſien par excès de chaſteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce ſont les femmes qui pour ſe vanger de certaines loix incommodes

qui

qui leur ont été imposées par les hommes, en ont fait d'autres par lesquelles elles transportent sur les hommes le ridicule de leurs propres actions?

AU MEME.

LETTRE XXXI.

C'Est une source d'évenemens plaisans que le mariage de ma Niéce. Elle a été prise de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des visions très-désagreables, comme des Têtes de mort, & des Cercueils; tous les Medecins qu'elle a consultez lui ont ordonné son Mari. Elle a d'abord rejetté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'absolument on lui trouvât quelqu'autre remede. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medecine fût agreable, & que le dégoût même qu'elle causoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les soins & les hommages d'un Amant après ceux de son Mari, comme on a coûtume de prendre un petit morceau de sucre après une medecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raisonnemens: & enfin après deux ans de mariage est venuë la nuit des Nôces. Le Mari ne se sent pas de joie, trop heureux d'avoir été pris en medecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout

ce

ce qui le fâche, c'eſt qu'il eſt un trop bon remede, & que les vapeurs ont ceſſé trop tôt; il craint de n'être plus neceſſaire, & je ſoupçonne que l'autre jour il s'informa ſerieuſement à un habile Medecin, s'il n'y avoit point quelque ſecret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclaircirai. La petite Femme de ſon côté eſt honteuſe d'être guerie, elle a presque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir à reprocher à ſon Mari qu'il ne lui auroit ſervi de rien; c'eſt peut-être une choſe dont elle eſt incommodée que de le voir en état de triompher de ſes ſuccès, & de faire l'important. De toutes les viſions déplaiſantes qu'elle avoit il ne lui eſt reſté que celle de ce Mari, qui malheureuſement eſt plus fixe que celles qu'elle avoit dans ſes vapeurs, & plus difficile à chaſſer. Cependant elle ſe croit déja groſſe, & faiſant reflexion ſur ſon avanture, elle a conçu une plus haute eſtime que jamais pour ſon Aſtrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, ſans lui prédire de veuvage! Cela eſt merveilleux, car dans les diſpoſitions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & ſans toutes ces Têtes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais ſon Mari ne lui eût été rien. Eſt-il poſſible que les Aſtres en ſachent tant? Elle voit bien que je la trompois en lui ſoutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens preſentement pour le bien de la choſe. Aſſurément elle va ſe rendre aux étoiles, & à ſon Mari, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Aſtres qui le veulent. Elle diſoit l'autre jour

à une de ſes amies en lui vantant ſon Aſtrologue, qu'il n'y avoit point d'incredulité qui pût tenir contre les choſes particulieres, & hors de toute apparence, qu'il lui avoit prédites. Que cela ſe répande, il n'en faut pas davantage pour renverſer deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fauſſeté qu'on lui a ſuggerée.

A MONSIEUR DE L...

LETTRE XXXII.

JE vous ai promis de vous apprendre des Nouvelles du Mariage de R... Je ne ſai ſi j'étois prévenu, & ſi je me ſuis figuré qu'il étoit effectivement, comme je croiois qu'il dût être, mais je l'ai trouvé embaraſſé, & presque honteux d'être marié. Il a raiſon, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des Femmes, & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit debitées contre le Mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foi il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la verité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoiſſance. Pourquoi auſſi déclamer contre les Femmes avant

ſoixante ans? encore ſeroit-il de bonne heure. Pourquoi faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on ſent qu'on les peut aimer? Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup ſi les reflexions qu'on fait leur ſont contraires, pourvu que le temperament de ces Raiſonneurs-là leur ſoit favorable. Si j'étois en la place de R . . & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R . . . eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du public, il faut que la Dame ſoit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'eſprit; il n'en ſera pas quitte comme les autres pour être deshonoré ſi elle a des galanteries, il le ſera même ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un Ange, & ſon honneur y eſt également intereſſé. Je ſerois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Auſſi le même chagrin où ſeroit un autre qui apprendroit de ſa ſienne quelque hiſtoire peu agréable, il l'a quand il n'entend pas loüer Madame de R . . . autant qu'il voudroit. Connoiſſez-vous un homme plus marié que celui-là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mari, double, triple, centuple du ridicule commun! Quelle grêle de plaiſanteries! Je fremis de la ſituation où il eſt. Mon cher Ami, ne perdons jamais le reſpect pour les Femmes en general, ni pour le mariage, ni pour toutes les choſes auxquel-

quelles elles peuvent s'intereſſer. Nous ſommes trop expoſez à leur vangeance.

A MONSIEUR DE B.

LETTRE XXXIII.

VOyons ſi vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement goutteux, & un beau jour il lui parla à peu près en ces termes: *Vous ſavez, Madame, que je ſuis aſſez aiſé à vivre, juſqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'eſt en quoi je l'ai été davantage. Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, & tels & tels*, qu'il lui nomma. *Ah! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant & d'un air fort embaraſſé, *on vous a fait de mauvais rapports. Laiſſez-moi dire*, reprit-il avec le flegme que vous voyez à Auguſte dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme acte, & en effet celle-ci y reſſemble aſſez. *Je ſai donc toute votre hiſtoire, j'y joüe un perſonnage aſſez conſiderable pour la ſavoir, ce n'eſt pas là de quoi il eſt queſtion. Juſqu'à preſent vous avez ſuivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faiſiez grace à vos Amans lorſque vous aviez un Mari qui ne leur eût peut-être cedé ſur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait*

valoir cette préference que vous leur donniez; & que vous n'ayez eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toûjours de la conſideration. Maintenant cela ne ſe peut plus, me voici accablé de goutes, vos Amans croiront vous être neceſſaires, vous n'avez plus de Mari dont vous leur puiſſiez faire un ſacrifice, ils vous manqueront de reſpect: ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne ſaurois vous en dire davantage. Songez-y, vous tomprez ces ſortes de commerces, ſi vous m'en croyez, ils ne vous conviennent plus. Le conſeil que je vous donne ne peut jamais être plus deſintereſſé; je ſuis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penſer bien ſerieuſement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en eſt arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs qui avoient pris d'autres eſperances, & effectivement je croi que c'eſt ici pour la premiere fois que la goute d'un Mari a vuidé la Maiſon d'Amans; ſelon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces évenemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intereſſez ne ſe ſuſſent pas aviſez de faire des vœux pour la ſanté de ce Mari; elle leur étoit pourtant neceſſaire. Si vous me demandez comment j'ai ſû cette avanture, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapiſſerie; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque choſe de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſai quel effet cela fera ſur vous, pour moi j'admire le bon ſens extraordinaire du

Mari.

Mari. Tant que ſa Femme n'a eu à ſon égard que les fonctions de Femme, il a ſouffert qu'elle ſe ſoit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a beſoin que ſa Femme devienne ſa Garde, une Garde ne fait pas bien ſon devoir ſi elle eſt partagée, il trouve moyen de jouïr ſeul de ſa Femme lors qu'il la reduit à prendre cette qualité. Il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de très-ſolides raiſons qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Maris entendiſſent pour enlever leurs Femmes au monde galant. On ſeroit aſſez équitable pour les leur ceder quand ils auroient ces raiſons à dire, mais en verité on ne peut pas ſe rendre à celles qui les font agir ordinairement; auſſi paroit-il aſſez par l'experience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il eſt, la Dame dont je vous parle paſſe les journées au chevet du lit de ſon Mari, & j'ai conçu une telle eſtime pour lui, que je croi qu'il ſe fait conter par la Belle les particularitez de ſes amours, & qu'il s'en réjouït avec elle.

A MONSIEUR DE S..

LETTRE XXXIV.

JE m'étonne que vous ſoyez ſurpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne ſongez donc point à l'horrible infidelité qu'elle m'a faite, vous ne ſongez point qu'elle s'eſt miſe dans le jeu. Cette maudite Baſſette eſt venuë pour

achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déja en assez mauvais état, c'est le plus grand fleau que la colere celeste lui pût envoyer. Combien de gens qui avoient resisté à la maladie de l'Hombre, sont emportez par la Bassette? Madame d'H... est malheureusement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s'alarma; car les Amans, comme vous savez, sont bien délicats. J'eus des pressentimens funestes, je priai la Dame de me faire des sermens qui me rassurassent sur la Bassette, je lui fis prononcer contre elle des malédictions qui vous feroient dresser les cheveux à la tête, si j'osois vous les repeter, & huit jours après la voila qui prend pour la Bassete une passion demesurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un visage enflâmé & des yeux ardens, sont attentifs à une espece d'operation magique qui s'y passe devant eux; n'y eût-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas son teint qu'elle avoit si beau. Quinze jours de Bassette l'ont plus brunie, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze Enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut être appellé l'Art de vieillir en peu de tems. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Bassette chez elle, elle étoit seule effectivement, mais elle avoit des jeux de Bassette devant elle, & méditoit profondément sur la faire des Cartes. Elle me regardoit d'une vuë égarée, & il ne sortoit de sa bouche que des *Alpins*, & des *sept & le va*; quels mots en amour!

mour! Jugez s'il y auroit une constance qui pût être à l'épreuve de tout cela; j'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres, mais comment me vanger de la Baffette? Il lui faut ceder ce que j'aime sans esperer de m'en pouvoir ressentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, est de prendre pour mon Rival un certain homme d'assez mauvaise mine jusqu'à present inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par lesquels elle s'assure de lui pour l'apresdînée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son Rival. Mais enfin c'est toûjours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on sera de mauvaise humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MEME.

LETTRE XXXV.

JE suis vangé de Madame d'H... Elle a fait de grosses pertes qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échauffé la poitrine au Jeu, que son Medecin vient de la condamner au lait d'Anesse. Malade & sans argent elle songe à me rappeller, sa maison est redevenuë fort tranquille, & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assiduës, seront l'Anesse le matin, & moi le soir. Mais je délibere quelquefois si je dois renouer; c'est une tête qui a tourné dès que la Baffette s'est presentée à elle, elle m'a planté là avec une legereté & une promp-

titude merveilleuſe; & ſi je lui retrouve plus de calme dans l'eſprit, elle le doit au lait d'Aneſſe. En verité je ſuis fort bleſſé de cette idée-là. Elle fût donc devenuë tout-à-fait folle s'il n'y eût point eu d'Aneſſes au monde. Pour ſa beauté, il eſt certain que ſans leur ſecours, c'en étoit fait. J'aurois aſſez d'inclination à attendre qu'elle ſe fût entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre Bête fût changé aux Lis & aux Roſes dont ſe compoſe le viſage d'une Déeſſe; mais s'il faut qu'elle ſe chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Aneſſe ne lui profitera point; ainſi je croi après tout que ce ſera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'interêt que moi. Si nos ſoins réüſſiſſent, elle redeviendra fort aimable, ſur tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans ſon eſprit, & en auront chaſſé l'agitation ridicule que la Baſſette y produiſoit.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXVI.

J'Apprens que vous êtes bien embaraſſée, ma chere Couſine, & que vous n'avez guere de ſujet de l'être. Où eſt, je vous prie, la difficulté? Mr. le Marquis de la F... veut vous épouſer ſecrettement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriez qu'il y eût trois Bans prononcez haut & clair, en-

enſuite des Fiançailles dans les formes, & puis des Nôces où tous les Parens vinſſent dire des ſotriſes; ma-foi, je croi que vous vous mocquez. Il y a bien d'honnêtes Perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple promeſſe, quelquefois ſur des Lettres aſſez ſujetes à interpretation; quelquefois ſur rien à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne ſavoit ni lire ni écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſât de Contrat. Pour vous, vous aurez Contrat & Prêtre, que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que c'en ſeroit trop. Voulez vous que la ceremonie pour être dans toute ſon étenduë, mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en coûteroit à Monſieur de la F... à qui ſa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra joüer un tour ſi elle ſait qu'il vous ait épouſée? C'eſt un raffinement de vertu bien ſurprenant que d'avoir peur d'un Mariage ſecret; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous reſoudre à être timpaniſée trois fois de ſuite à haute voix dans une Egliſe, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel tems vous rendriez Monſieur tel Maître de votre perſonne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Comment ſoûtenir les regards des honnêtes Gens, qui ſauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez deſſein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chere Couſine, vous ne ſavez peut-être pas de quoi il eſt queſtion, & de là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire myſtere; mais ſi vous le ſaviez une fois, je ne croi pas que vous vouluſſiez que perſon-

ne vous en crût capable; sur tout je ne crois pas que vous en pûssiez faire la confidence à un personnage aussi venerable qu'un Prêtre, vous ne la feriez sans doute qu'à Monsieur le Marquis, parce qu'il seroit l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foiblesses. Trouvez donc bon que l'on vous redresse un peu sur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vu & au su de tout le monde. Vous serez Madame de la F... & on vous appellera Mademoiselle d'Her... Vous serez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le seront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, & il vous sera permis d'en rougir, au lieu que si votre Mariage étoit declaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent, & plus capable; enfin vous conserverez toutes les minauderies de Fille, cela sera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de Monsieur de la F...: même vous serez une demi-Fille pour lui; & tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée, & plus reservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose, qui assurément doivent vous tenter. Ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille Tante qu'il faut conserver; vous aurez dix mille livres

vres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque tems le nom de Marquise de la F.... quoique vous en fassiez les fonctions. Je croi, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F... sans en porter jamais le nom.

A LA MEME.

LETTRE XXXVII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans votre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute votre vertu vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la necessité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se débarasser des obstacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entrouverte de votre propre main; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maître de la maison. C'est être née coëffée que de ne se point départir de cette severe sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver

ces sortes de delices, c'est-à-dire, de rassembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez seulement que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendroit dix mille livres de rente, mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez Mr le Marquis & vous en cessant d'être contraints. Le Mariage clandestin est le moins Mariage, & par consequent le meilleur; vous ne serez que trop tôt en plein Mariage, où vous aurez le loisir de regreter votre premier état: alors vous connoîtrez la langueur, l'ennui, les bâillemens réciproques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté, & vous voudriez de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille Tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendroit si elle le savoit. Je fais reflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on est vieux, on est toûjours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce soit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne meriteriez pas les plaisirs, & après sa mort pour continuer toûjours d'être votre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA F...

LETTRE XXXVIII.

VOtre avanture, Monſieur, ou plutôt celle de Madame la Marquiſe de la F... eſt toute des plus plaiſantes à mon ſens. On a pris tous les ſoins & toutes les précautions du monde pour cacher une groſſeſſe, jamais Fille n'a plus ſouffert que ma pauvre Couſine; enfin la Nourrice eſt arrêtée, le voyage ſe fait à la Campagne ſous des pretextes qui avoient épuiſé tout votre eſprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos meſures. Ils ſont tous deux reſolus à ſéjourner en ce monde-ci; une ſeule Nourrice ne leur peut ſuffire, & la neceſſité d'en trouver une ſeconde évente le ſecret dans tout le Village, voilà le plus burleſque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas ſonger auſſi qu'un Mariage clandeſtin n'eſt pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfans s'y font deux à deux? Si le Roi vouloit beaucoup peupler ſon Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croi même qu'on ne verroit quaſi plus naître de Filles; vous n'en aurez apparemment qu'après la mort de Madame votre Tante, & alors auſſi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois; mais juſque-là il faut que la vertu du Mariage clandeſtin opere. Votre ſecret étant en peril par la

fécondité inespérée de Madame de la F... vous avez parfaitement bien fait de prendre les devants auprès de Madame votre Tante, & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite avanture à Mademoiselle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aisément qu'elle hait beaucoup la Demoiselle; & étant une fois prévenuë, elle ne lui fera de sa vie l'honneur de croire qu'elle puisse être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquise qui est à plaindre, il faut que sa pudeur se fasse bien à la fatigue. Mariage clandestin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui sera reçû peut-être chez de certaines gens; voila bien des affaires à soûtenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux personnes qui se piquent de sagesse, c'est lui qui leur joüe de ces sortes de tours-là; il est vrai aussi qu'il est fort redouté, & qu'on ne s'expose guere à sa colere. Que sert à une Cousine toute sa pruderie? Ne la voilà-t-il pas deshonorée pour le Chevalier... qui n'y a pas grand' part, & qui pourtant, vain comme il est, aidera de tout son pouvoir à l'Histoire quand il viendra à la savoir? Si j'étois en votre place, je craindrois que par l'experience, la Marquise de la F... ne vint à se dégoûter de la vertu. Il est vrai pourtant que comme c'est principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER..

LETTRE XXXIX.

VOtre Mari se plaint de vous, & très-sérieusement, & il a raison. Il dit que vous ne jouez plus bien le personnage de Fille, & qu'il est aisé de s'appercevoir que vous avez eu deux enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre avanture, vous êtes bien-aise qu'on vous croye mariée; mais sérieusement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur, c'est celui de votre Mari, & de là vient qu'il y a assez de Femmes qui ne se mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs Maris, que sur le leur. Mais on ne sait si vous en avez un. On le saura quelque jour; & en attendant, si j'étois en votre place, je prendrois plaisir à jouir des avantages d'une réputation douteuse, à entrer également parmi les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmi les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous serez de ces deux mondes differens si vous voulez, jusqu'à la declaration de votre Mariage; car quand vous en serez une fois venuë là, & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & assurément vous y perdrez; leur monde est le plus joli,

joli. Si vous étiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il eſt il y a quelques perſonnes tendres & fragiles qui ſe flatent que vous n'êtes point mariée, & qui ſur votre exemple ſe conſolent d'une fecondité qui n'a peut-être pas été ſi grande que la vôtre; ne leur enviez point cette conſolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquiſe de la F.... on le croit déja aſſez, & on eſt aſſez diſpoſé à vous rendre juſtice. Le Chevalier..., lui-même, à qui Monſieur le Marquis s'étoit aviſé de donner les deux enfans, quoi qu'il ait été d'abord aſſez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait reçu avec toute la modeſtie capable de le confirmer, n'a pourtant oſé s'y jouër long-tems; il a fait reflexion que la choſe ne ſeroit pas toûjours douteuſe, que vous ne vous gouverniez pas de ſorte que ſa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguité de votre conduite, & qu'il viendroit quelque éclairciſſement fâcheux pour ceux qui ne ſe ſeroient pas aſſez défendus d'adopter les enfans d'autrui; il a donc pris le parti de nier de la bonne ſorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui ſoit cru. Repoſez-vous ſur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bienheureuſe que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frapée & frapée agréablement de vos pretendus amours avec le Chevalier... ne ſe ſoit pas aviſée de craindre que vous fuſſiez ſa Niéce; mais n'en faites pas trop, ſoyez encore quelque tems ſans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce ſera une belle choſe à voir

quand

quand vous aurez lâché la bride à toute votre ſageſſe.

A MADEMOISELLE DE V..

LETTRE XL.

DEpuis trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtion ſur quoi vous m'avez fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette derniere eſpece. Je vous avouerai cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avez l'air trop fier; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconveniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoiſe. Si vous ne ſavez pas quelle ſorte d'habillement c'eſt, informez-vous-en, on vous le dira. Il eſt vrai que cet habillement-là eſt difficile à ſoûtenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y paruſſent avec avantage; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous ſiéra bien. Il eſt fort galant, & en même tems fort ſimple, deux choſes qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un même habit; ces Iroquoiſes entendent bien comment il faut ſe mettre. Il m'eſt venu une petite imagi-

gination qui pourra servir à orner le Tableau, c'est que comme les Iroquoises, aussi bien que Messieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par maniere d'amusement, cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec votre caractere. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai pû imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouërai que je suis fort content de l'invention qui est particuliere, & je croi que vous le serez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A LA MÊME.

LETTRE XLI.

JE ne disconviendrai point, Mademoiselle, qu'après la figure d'Iroquoise que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous serions bienheureux si vous vouliez vous en contenter, & ne regner que sur les Roses & les Violetes. Ne fera-t-on point paroître dans le Tableau le Zephire votre Amant? Vous devez vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions legeres, & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand desordre qu'il vous causera, sera de mê-

ler

ler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre Robe, & de se glisser adroitement entre elle & vous; mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroîtra presque pas, je ne croi pas que vous le trouviez mauvais. Enfin puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les Amans si solides; le Zephire sera justement votre fait; cependant quand vous aurez tâté quelque tems d'un Dieu si frivole, j'espere que vous en reviendrez aux simples Mortels, quoi qu'ils soient un peu plus grossiers. J'ai bien envie de savoir comment votre Peintre réüssira à votre Portrait, son entreprise est hardie; il y a tant de graces sur votre visage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la simplicité qui est dans votre air, un autre pour la finesse qui y brille; mais de prétendre les peindre toutes ensemble, douceur, fierté, simplicité, finesse, & tout le reste, je ne croi pas que cela se puisse; je ne sai seulement pas par quel hazard la nature a pû faire un mélange si heureux, ni comment dans votre personne elle a si bien proportionné la dose de chaque agrément. Elle seroit bien empêchée à en faire autant une seconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine; quand il songera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre lui échapera, son pinceau en laissera passer assurément quelques-uns sans les representer, au lieu que mon cœur n'en laisse passer aucun qui ne soit vivement senti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte

ſe exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là eſt un peu dangereux.

A LA MEME.

LETTRE XLII.

NE l'avois-je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautez de votre viſage qui ne ſe laiſſeroient point peindre? Je les connois, elles ne ſont pas ſi aiſées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne faſſe d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre portrait qui a été vu chez lui, & qu'il prétend qu'il eſt le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr. l'Envoyé de... eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille. Un Allemand auroit grand tort, s'il ne ſe rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il falloit que vous les employaſſiez tous contre lui. Le voila fort aſſidu auprès de vous, & fort épris, vous n'auriez qu'à faire porter votre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyez qui ne ſeroient que pour vous; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des Negociations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque deſſein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre Portrait aux Ambaſſa-

fadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela faſſe une diverſion. Votre beauté eſt ſi fort de tous les Païs, que je ne doute point qu'elle ne fît le même effet ſur les Africains que ſur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaiſir à aller faire enrager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles? Vous aimez à faire des malices, celle-là ſeroit aſſez jolie; il vaudroit toûjours mieux prendre ce parti-là, que d'aller ſe faire Allemande de gayeté de cœur.

A LA MEME.

LETTRE XLIII.

A Quoi ſert de feindre? Je ne ſuis point fâché du petit accident qui vous eſt arrivé à la chaſſe. Il vous ſervira à vous faire voir que la la chaſte Diane ne veut point de vous. Il eſt aſſez honteux qu'une ſi ſage Déeſſe vous rebute; mais enfin depuis Califto, qui fut malheureuſement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irreprochable, Diane a pris réſolution de ne plus recevoir à ſa ſuite de jolies Nymphes, parcequ'elle les croit toutes ſujettes à caution; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait ſentir que vous ne lui conveniez pas. Venus d'un autre côté, qui n'eſt pas ſi vertueuſe & ſi farouche, vous tend les bras d'une maniere riante & agreable.

Vous

Vous n'aurez point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtriſſures univerſelles; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous aura fourni d'avance de quoi vous conſoler; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de ſon Empire, aſſurément vous ne ſeriez pas payée de l'incommodité que vous ſouffrez preſentement. Abandonnez donc ce mêtier-là, ſi vous m'en croyez, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous euſſiez pû voir comment vous vous prépariez à la Chaſſe, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez raſſemblé toutes vos graces naturelles & acquiſes, vous aviez pris un air vif, animé, & tout à fait aimable, vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été queſtion de tout cela pour prendre un Liévre. C'eſt que vous ne connoiſſez qu'une ſorte de chaſſe, & que vous vous imaginiez que ce qui vous a réuſſi avec les hommes, vous doit réuſſir auſſi avec les bêtes. Contentez-vous de la premiere ſorte de captures, vous n'entendez que celle-là. D'une converſation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de merite, on ne vous rapportera point dans un Caroſſe toute meurtrie & toute briſée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chaſſe, où vous ne prîtes rien.

A LA MEME.

LETTRE XLIV.

JE ne doute pas, Mademoiselle, que ce ne vous soit une grande consolation dans votre mal d'avoir un Medecin aussi appliqué que . . Il ne s'est pas contenté de voir tout le côté sur lequel vous étiez tombée, il a voulu absolument qu'on lui montrât l'autre aussi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtrisseures par contre-coup, & Dieu-merci il n'y a rien trouvé; mais enfin cela est toûjours d'une grande exactitude. Pour moi, je conseillerai à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Medecin-là. Je ne sai quelle récompense il aura pour avoir gueri vos blessures; mais je tiens que de les avoir vûës, c'est déja une récompense sufisante. Je m'informerai à lui de quelques particularitez touchant votre personne, dont je croi qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au secret, & s'y eussiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le secret vous dût être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aye besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable Figure; vous voilà. J'ai appris une chose que je vous avouë que je n'eusse jamais cruë; je ne m'attendois point que dans les endroits écorchez il y dût jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencon-

contrer ſi bien deux fois de ſuite à faire une peau ? Cependant on m'aſſure que la ſeconde eſt tout auſſi belle qu'étoit la premiere ; vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes ſortes d'accidens. Je croi, Dieu me pardonne, que ſi vous aviez perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre auſſi beau. Faites deſormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, retournez à la chaſſe, montez à cheval, tombez-en, il n'y a à craindre que pour votre vie, votre beauté eſt en ſureté tant que vous vivrez. S'il vous étoit reſté de cet accident-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'euſſent eu leur agrément ?

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XLV.

J'Ai paſſé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ſes nouvelles. Vous allez être ſurpris d'apprendre que fait comme vous le connoiſſez, il eſt l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'eſt qu'il eſt aſſez naturel pour en être ſurpris lui-même. Toutes les Femmes ébloüies de l'éclat de ſa dignité, lui font les yeux doux, & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout ſon cœur de ſe voir devenu tout à coup les delices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau,

beau, & qui ſans cela le ſeroit aſſez: il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr le Gouverneur; mais depuis ce tems-là on ne fait plus que médire & que plaiſanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joüe dans tout cela un fort bon perſonnage, l'amour ne lui a jamais été rien, ſa paſſion dominante eſt la raillerie, & il reſſemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers lui, & il recule ſur ſa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ſes regards ni ſes penſées ſur de ſi belles perſonnes, & il leur avouë avec une ingenuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui eſt encore plus laide que lui, dont il ait pû obtenir quelque choſe. Sur cela on lui tient des diſcours generaux contre la beauté des hommes; & il prétend même qu'une fort jolie Creature ayant été aſſez naïve pour lui dire en rougiſſant & en baiſſant les yeux qu'il n'étoit point ſi laid, il le lui ſoûtint, & le prouva par le dénombrement de toutes ſes laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers ſur lui, parce qu'elle a été Maîtreſſe du précedent Gouverneur; il dit qu'elle a conſervé de ſon ancienne élevation des manieres hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne ne ſont pas ſtilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne ſont pas dignes de lui. Mais les autres auſſi ſe ſervent de cette raiſon là même pour l'exclure du rang où elle aſpire, & on inſinue ſouvent à Mr le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les reſtes de ſon

prédeceſſeur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un ſi laid Perſonnage, & qui même ne fait que s'en moquer! Je voudrois que vous euſſiez été des converſations que nous avons euës ſur ce ſujet en beuvant enſemble. Je n'ai jamais vu ſon ſtile burleſque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompenſe de ſes ſervices que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fourniſſent une ample matiere de ſe réjoüir. Il n'y a en ce païs-là que les hommes qui ſoient ſages, car je n'en ai pas veu un ſeul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR DE LA S...

LETTRE XLVI.

N'Empêcherez-vous point votre Ami de faire la folie à laquelle il ſe prépare? J'en tremble par l'interêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon Mariage, & qu'il eſt enfin poſſeſſeur de la Belle... il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, réſolu d'y paſſer ſa vie avec elle ſeule, & jaloux de partager ſa vuë avec d'autres? Quel tranſport eſt-ce là? Le plus adorable objet qui ſoit dans l'Univers ne ſe peut-il pas bien poſſeder au milieu de Paris? Que... attende

tende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce tems-là que la retraite & la solitude lui soit necessaire pour jouïr pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les deserts avec sa Nymphe; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court; mais enfin il ne faut pas compter sur un commencement de Mariage, la suite y ressemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plaît; ils seront deux à cette Campagne; s'ils ne sont tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Est-il sûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouser? Se contentera-t-elle de ne voir toûjours que des arbres & lui? Il faudroit pour ce qu'il fait pouvoir répondre & de soi & d'un autre, & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au dessus de la force humaine; il ne songe pas qu'une solitude, où il sera continuellement avec ce qu'il aime sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien, elle sera plus épuisée d'un mois de Campagne qu'elle n'eût été d'une année de sejour à la Ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent être conduites, il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer, pour ainsi dire, autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guere cet art-là. Pour moi je m'en sers, & m'en trouve bien.

AU MEME.

LETTRE XLVII.

VOus souvient-il de ce que je vous mandai il y a deux mois ? Je trouvai hier votre Ami à la Comedie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laissé sa femme à la Campagne. Il est vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours; mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement ? J'ai déja connu son refroidissement à ses manières de parler, elles sont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne sont pas soûtenuës du même air. Il étoit aisé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer son contentement, maintenant il ne se sert que par habitude de ses anciennes expressions; il dit froidement des choses vives, & en verité il ne les dit que pour se sauver du deshonneur d'un changement si prompt. Il sent lui-même cette difference, & évite une matiere qui étoit il y a quelque tems la seule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus si amoureux qu'il l'étoit. Il employe même en parlant de l'amour quelques termes peu respectueux; il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigez à la verité, par quelques Epithetes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toûjours ainsi. Je le plains; il s'est engagé non seulement envers

Ma-

Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le public à être toûjours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoûtumât à la diminution de ſa tendreſſe, & lui fît quartier; mais le public qui n'y a nul interêt ne lui en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à ſa Campagne; s'il y manque, comme aſſurément il y manquera, Dieu ſait les plaiſanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir ſejourner à Paris, je lui conſeillerois de s'y rétablir inſenſiblement en prenant d'abord un Apartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maiſon. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & preſque demandant grace. Quelle folie auſſi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout, *je ſuis amoureux pour le reſte de ma vie, je n'ai plus beſoin du commerce des hommes!*

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XLVIII.

NE doutez point, Mademoiſelle, que je n'aye été charmé de la maniere dont vous vous tirâtes hier de la perilleuſe converſation que vous eûtes avec cette Demoiſelle qui venoit vous livrer un aſſaut de bel eſprit. Je croi bien qu'elle ſortit perſuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle, mais je vous en eſtime

davantage d'avoir ſû remporter ſur elle une Victoire qui ne l'ait pas bleſſée. Il y eut de votre part la plus ingenieuſe malice du monde à lui laiſſer avoir de l'eſprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choſes ſimples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ſes hautes idées, ſi elle vous eût bien entenduë. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus ſpirituelle, ni même plus belle, parce qu'une crainte ſecrette de vous laiſſer ſurpaſſer anima vos yeux & votre viſage, & que l'application que vous aviez à jetter du ridicule ſur de ſi beaux diſcours, rendit votre air plus fin. Juſqu'à preſent quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toûjours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit, j'avois regret à laiſſer imparfaite une belle idée qui devoit regner dans mon eſprit; & je l'achevois de ma pure liberalité, mais de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la premiere perſonne que j'aye animée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ſes charmes. Auſſi je ne pourrai me vanger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content. Votre merite tiendra toûjours bon contre mes reſſentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la conſolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurai le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me ſemble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour! Cela n'eſt preſque

que pas concevable; il faloit que je fusse déja bien fou quand je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permettiez à ma Raison de revenir un peu, je vous declare que je prétendrois bien recommencer à mentir selon la coûtume de la vraye galanterie. Jusque-là, je ne sai combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je savois assez bien joüer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui seduisent, & j'ai vu plus d'une aimable personne se passionner à mes representations; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne soit vrai ne vaut pas la peine d'en parler.. Il feroit beau voir mes autres passions se comparer à celle-ci!

A LA MEME.

LETTRE XLIX.

JE n'ai point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoi! vous dites qu'il n'est pas possible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué jusqu'à present trop de plaisir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me fois ennuyé un seul moment? Vous prétendez que cela n'est pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En verité je suis bien malheureux; il ne me sera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement

je ſuis le plus content du monde! Comment voudriez-vous que je fiſſe? Il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me ſont encore nouveaux, & de la manière dont vous les ſavez renouveller, & les faire ſucceder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, ſans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce tems-là ſoit paſſé, je tâcherai de faire alors ce que vous ſouhaitez de moi, je m'ennuyerai; il me ſemble que c'eſt-là ſe mettre à la raiſon. Je ſai bien que ce qui rend l'amour de ſi peu de durée, c'eſt qu'on le pouſſe toûjours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extaſe perpetuelle auprès de ce qu'on aime, toûjours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela. & apparemment vous voulez ménager ma tendreſſe, en lui accordant la permiſſion de ſe relâcher quelquefois. Le motif eſt obligeant, & vous pouvez croire que j'en ſens bien le prix; mais enfin, Mademoiſelle, il n'eſt pas poſſible d'avoir la complaiſance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous faſſe ſa cour à ce prix-là. Je doute que Deſ... même, Perſonnage ſi ennuyé & ſi ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER de L...

LETTRE L.

VOus êtes donc ſur le point d'épouſer l'aimable Devote, à qui vous faites la Cour de-

depuis si long-tems, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte? Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage. Voilà comme les belles Devotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrêtienté, dont vous eussiez soûtenu les interêts toute votre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenez plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous desormais qu'ils ne fassent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je lui representerois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre Mariage. Peut-être aussi croit-elle en vous épousant, & en vous convertissant faire une Caravane aussi glorieuse à la Chrétienté, que toutes celles que vous eussiez faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne seriez-vous pas bien embarassé, si au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Noblesse, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiselle de G... vous demandoit vos preuves de devotion, avant que de vous recevoir pour son Mari? Je ne croi pas que vous en ayez d'autre jusqu'à present que votre tendresse pour elle, mais apparemment elle se contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inspire un amour divin, elle s'accommode toûjours de l'amour profane qu'elle vous a inspiré. Les Devotes savent bien aller à leurs fins: je gage que celle-ci, sous pretexte de vouloir vous convertir, vous aime; & que dans tous les sermons qu'elle vous fera, la ver-

vertu de fidelité conjugale ne ſera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'inſtrument de votre converſion, il ſera juſte qu'elle en ait le profit. Je vous aſſure qu'aucune converſion n'eut jamais un inſtrument plus agréable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Devots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Devotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hâtez-vous d'empêcher qu'on ne puiſſe plus vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. L.

LETTRE LI.

LA nouvelle que vous m'apprenez eſt fort plaiſante. Quoi! Mademoiſelle de S. P. eſt mariée? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je voi, en uſe en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont ſervi. Cela va donner courage aux autres, peut-être y en aura-t-il, qui ſur l'exemple de Mademoiſelle de S. P. negligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par ſa ſeule valeur ſera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aſpireront à la même élevation; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiſelles de bonne volonté, qui ſe flateront d'attraper à la fin un Mari. Il faut qu'elle ait eu de l'eſprit pour choiſir juſte entre tous ſes Amans, celui qui étoit capable de l'épouſer. Elle ne s'eſt point amuſée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos, il y a bien des perſonnes dont elle n'eſt pas trop eſtimée, qui n'auroient

pas

pas l'adreſſe d'en faire autant. Ce pauvre Monſieur... eſt à plaindre d'avoir été le ſeul qu'elle ait jugé digne de ſa vertu; il eſt vrai pourtant qu'il ſe l'eſt attiré par ſa ſottiſe naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le diſtinguât. Je ris quand je ſonge à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des raviſſemens de deux mois, & qu'un jour qu'il ſe hazarda à lui baiſer le bras, cette fiere Perſonne le menaça de le bannir pour jamais de ſa préſence. Je ſuis bien perſuadé préſentement qu'il ne faut que ſavoir placer les choſes; ces rigueurs-là étoient aſſez ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à ſe ſoûmettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu ſon Mari le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait; le bonheur qu'elle lui pouvoit donner, avoit beſoin d'aſſaiſonnement.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE LII.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opera*, Mademoiſelle, & hors de là vous me le paroiſſiez ſi peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſez agir votre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y a rien de vrai, & vous vous contraignez avec moi, parce qu'il y a trop de verité dans tout ce que je vous dis; je ne ſai comment vous l'entendez, mais ce devoit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choſes touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche; ſi du

Mény

Mény les disoit, il y auroit bien des larmes versées. Est-ce qu'on ne pourra vous toucher sans vous tromper? Ce seroit une destinée assez fâcheuse pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrois toute espérance à votre égard. La plus jolie chose du monde est une jolie personne comme vous, qui est vivante, c'est-à-dire qui a des sentimens, car les sentimens & la vie c'est une même chose, & qu'est-ce à votre avis, de n'être vivante qu'à l'*Opera*? Songez que vous ne vivrez tout au plus que trois fois la semaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monsieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machine, & comme ces personnes infirmes qui ne subsistent qu'à force de remedes. Il faudroit assembler un grand nombre de gens, préparer de la Musique avec beaucoup d'art & de peine; faire retentir à vos oreilles je ne sai combien d'Instrumens; & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit sentiment; pour moi, si j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme seul suffiroit pour cela, & pourvû que vous apportassiez de votre part de certaines dispositions, vous seriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'êtes à l'*Opera* même. Enfin la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses poumons, & à le rendre, elle consiste à prendre dans son cœur, & à rendre des sentimens. C'est par là que la vie de l'*Opera* est très-imparfaite; vous prenez quelque chose, il est vrai, mais vous ne le redonnez point; du Mény vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne se soucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puisqu'enfin cela se peut.

FIN.